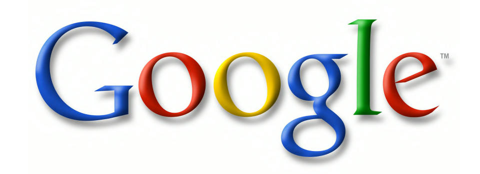
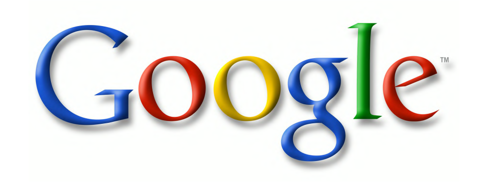
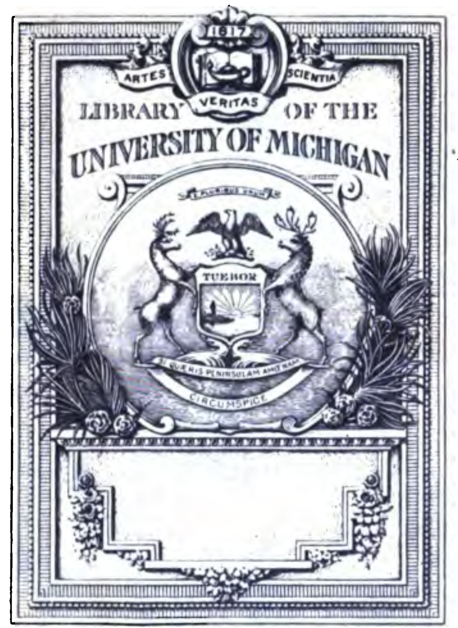




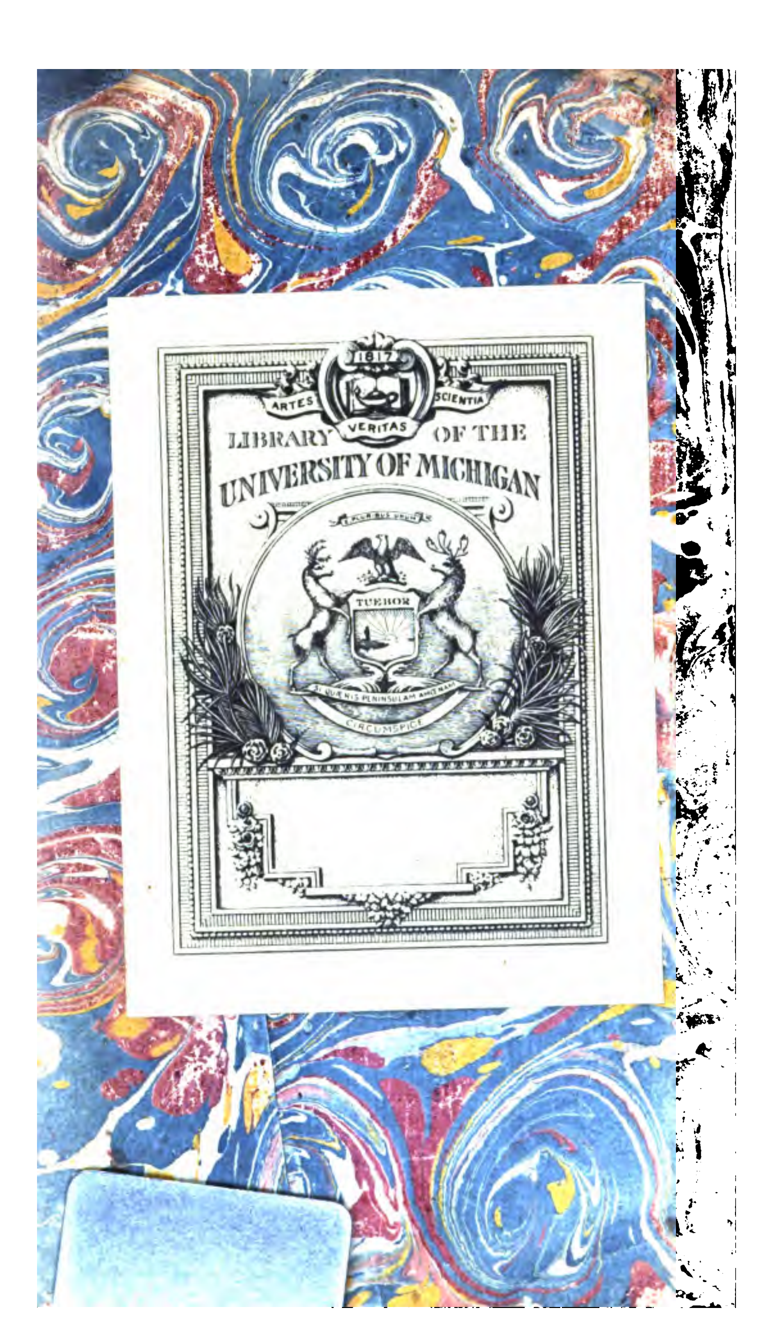


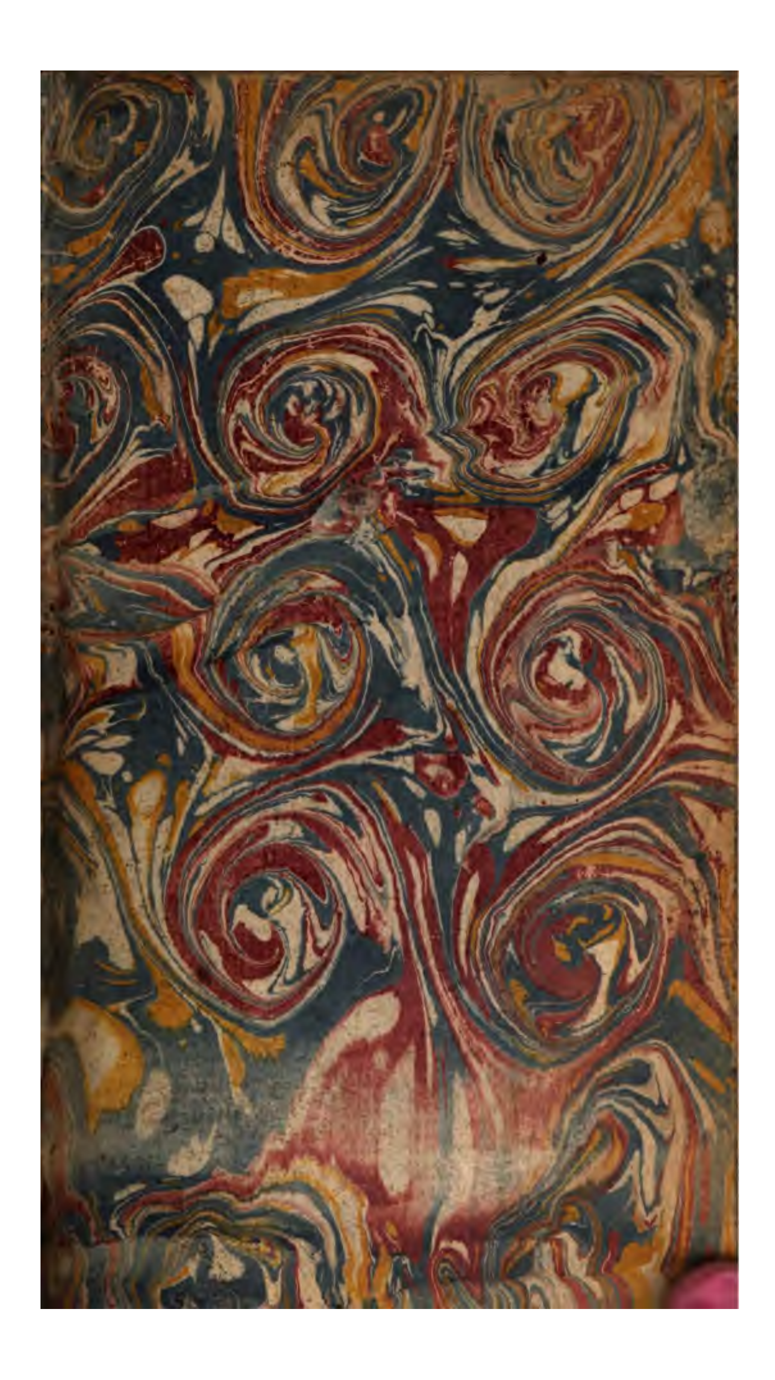



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



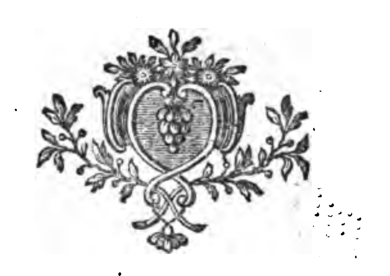
Linguet, Simon Nicolas Henri

THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

HORAT.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES

Contenues en ce ſecond Volume.

ERRATA.

PAG. 30, *lig. dern.* rave, *lis.* Brave.
p. 34, *l. prem. on leve une toile qui*, lis. *on levè une toile & le théatre.*
p. 37, *l.* 11, vouloir te, *l.* vouloir le.
p. 40, *l.* 17, sont, *lis.* se sont.
p. 56, *l.* 2, sevir, *lis.* servir.
p 125, *l.* 14, ainsi, *lis.* aussi.
p. 204, *l.* 6, *de la scene, Isabelle*, lis. *il.*
p 225. *l.* 9, *en titre* Dom Cesar, *ajoutez (à part.)*
p. 254, *ajoutez à la liste des personnages* Ginès *valet de Dom Diego.*
p. 333, *l.* 10, *jouer*, lis. *jouir.*
p. 352, *l. dern.* embarras, *lis.* embarras. Inès.
p. 364, *l.* 5 & 6, *il emmene Dom Diego,* lis. *il emmene Dom Pedro.*

LE

LE
VIOL PUNI,

En Espagnol,

L'ALCALDE DE ZALAMEA,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.

PERSONNAGES.

Le Roi PHILIPPES II.

Dom LOPE DE FIGUEROA.

Dom ALVARE DE ATAYDE, *Capitaine.*

Un SERGENT.

CHISPA, *Vivandiere.*

REBOLLEDO, *Soldat.*

PEDRO CRESPO, *Laboureur & l'Alcalde qui donne ce nom à la Piece.*

JUAN, *fils de Crespo.*

ISABELLE, *fille de Crespo.*

INÈS, *cousine d'Isabelle.*

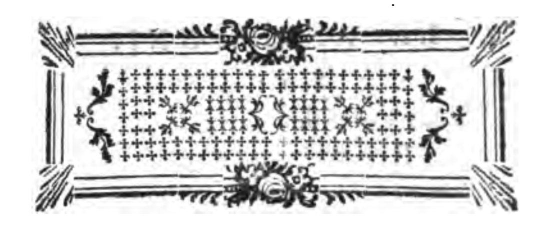
Dom MENDO, *Gentillâtre des environs.*

NUÑO, *Valet de Mendo.*

Un GREFFIER.

SOLDATS.





LE
VIOL PUNI.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

REBOLLEDO, CHISPA, LES SOLDATS.

REBOLLEDO.

CORBLEU! eſt-il permis de faire ainſi marcher les gens de Ville en Ville, ſans leur donner ſeulement un inſtant de repos?

UN SOLDAT.

Vous avez bien raison.

REBOLLEDO.

Sommes-nous des Bohémiens pour nous faire courir de cette façon ? Comment pouvons-nous nous laisser ainsi traîner par un méchant drapeau roulé, par une mauvaise caisse.....

UN SOLDAT.

Est-ce d'aujourd'hui que vous faites ce métier-là ?

REBOLLEDO.

Qui a eu la bonté de cesser pour un moment de nous rompre la cervelle ?

UN SOLDAT.

Il ne faut pas tant se fâcher. En entrant au lieu du logement on oublie toute la fatigue du chemin...

REBOLLEDO.

Quel logement, morbleu ! Je suppose que nous arrivions morts ou vifs, Dieu sait si ce sera pour loger. Les Alcaldes viendront tout aussi-tôt dire au Major (1) : si la troupe pouvoit passer plus loin, on paieroit volontiers

---

(1) L'Espagnol dit *Commissario*.

quelque chose. Le Major répond d'abord, cela n'est pas possible : les Soldats sont excédés de fatigue ; mais quand on lui a donné de l'argent c'est autre chose. Allons, Messieurs, il faut marcher ; & nous autres, pauvres diables, il faut aller comme des Moines ou comme des gueux de mendians. Pour moi, si j'arrive ce soir à Zalamea, & que le Major veuille aller plus loin, je reste à bon compte. Ce ne sera pas la premiere fois que j'aurai campé-là le régiment.

UN SOLDAT.

Ce ne sera pas non-plus la premiere fois qu'il en aura coûté la vie à un malheureux Soldat : aujourd'hui sur-tout que nous sommes aux ordres de Dom Lope de Figueroa. Il passe pour brave, pour courageux, mais c'est aussi le plus cruel renégat qu'il y ait au monde. Il feroit pendre son meilleur ami sans forme de procès.

REBOLLEDO.

Arangez-vous, vous autres : pour moi, je ferai comme je l'ai dit.

UN SOLDAT.

Un Soldat se rebuter pour si peu!

REBOLLEDO.

Quant à moi, je ſuis tranquille ; je ne crains que pour cette pauvre fille que voici.

CHISPA.

Seigneur Rebolledo, ne vous inquiétez pas pour moi. Ne ſavez-vous pas que j'ai le cœur d'un homme (2) ? Vos inquiétudes me déshonorent. En m'attachant au Régiment, ne me ſuis-je pas attendue à ſouffrir tout ce que j'éprouve (3) ? D'où viennent donc ces réflexions, qui feroient croire que vous vous défiez de mon courage ?

REBOLLEDO.

Vous êtes donc la perle des femmes ?

UN SOLDAT.

Il n'y a rien de ſi vrai ; allons, pour nous délaſſer, qu'elle nous chante une petite chanſon.

CHISPA.

Volontiers ; répétez après moi. (*Elle chante.*)

---

(2) Dans l'Eſpagnol, que mon ame eſt née avec de la barbe.

(3) Il y a ici des plaiſanteries intraduiſibles.

UN SOLDAT, *après quelques couplets.*

Comment, ſans y penſer, nous voilà arrivés! Voyez-vous cette tour? c'eſt-là le logement.

REBOLLÉDO.

Eſt-ce là Zalamea?

CHISPA.

Demandez-le à ſon clocher. Allons, remettons le reſte de la chanſon pour un autre jour; l'occaſion de la finir ſe repréſentera bientôt. Je ne reſſemble pas aux autres femmes; elles pleurent toujours, & moi je chante ſans ceſſe.

REBOLLÉDO.

Faiſons alte, voilà notre Capitaine avec le Sergent.

SCENE II.

LE CAPITAINE, LES SOLDATS, UN SERGENT.

LE CAPITAINE.

ALLONS, enfans (4), bon courage, il y a ſéjour ici; vous allez vous dédom-

(4) L'Eſpagnol porte *Senores Soldados*, *Seigneurs Soldats*; c'eſt une expreſſion polie

mager de vos fatigues ; j'ai reçu l'ordre d'attendre dans cette ville Dom Lope, qui vient nous y prendre. Défenſes de la part du Roi d'en ſortir jusqu'à ſon arrivée. Entrez, on va vous diſtribuer des billets. (*Les Soldats s'en vont bien contens.*)

SCENE III.

LE CAPITAINE *reſte ſeul avec le Sergent.*

LE CAPITAINE.

EH BIEN, m'as-tu gardé un bon billet pour moi ?

LE SERGENT.

Oui, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Où ſuis-je logé ?

LE SERGENT.

Dans la maiſon du payſan le plus ri-

---

qui ne ſignifie pas plus que beaucoup d'autres en Eſpagne & ailleurs.

che du lieu ; mais c'eſt auſſi le plus roide perſonnage, le plus haut qu'il y ait dans le monde, à ce qu'on dit. Il eſt plus fier qu'un Infant de Leon.

LE CAPITAINE.

Cela convient bien à un gredin de payſan comme celui-là.

LE SERGENT.

Monſieur, ce qu'il y a de mieux dans ſa maiſon, c'eſt une très-jolie perſonne.

LE CAPITAINE.

Qui ?

LE SERGENT.

Sa fille.

LE CAPITAINE.

Ce ſera quelque groſſe payſanne infatuée de ſa figure, & auſſi impertinente que ſon pere.

LE SERGENT.

Bon, que vous importe ? cela eſt toujours bon pour s'amuſer un moment. Quand on ne fait que paſſer comme nous, il ne faut pas être ſi difficile.

LE CAPITAINE.

Que dis-tu ? La complaiſance, la politeſſe, l'air propre & galant me

charment dans une femme plus encore que ſon ſexe.

LE SERGENT.

Ah, ah! Monſieur, je ne ſuis pas tout-à-fait ſi délicat, moi; je m'en accommoderai bien, ſi elle ne vous convient pas.

LE CAPITAINE.

Qu'eſt-ce que j'entends?

LE SERGENT.

C'eſt un homme qui ſe laiſſe couler au bas d'un maigre Rocinante: ma foi le cheval & le cavalier ſont les vrais modeles de ceux dont Cervantes a écrit l'hiſtoire.

LE CAPITAINE.

Je n'ai jamais vu de figure pareille; mais allons, il eſt temps, mene-moi chez ton homme.



SCENE IV.

DOM MENDO *ridiculement habillé en gentilhomme campagnard,*
NUÑO.

DOM MENDO.

COMMENT va le bidet?

NUÑO.

Ah! Monfieur, il ne va pas, il demeure.

DOM MENDO.

As-tu dit au Laquais de le promener un peu?

NUÑO.

Le beau fecret!

DOM MENDO.

Il n'y a rien de fi bon pour délaffer un cheval.

NUÑO.

Cela ne vaut pas de l'avoine.

DOM MENDO.

As-tu dit qu'on n'attachât pas les chiens?

NUÑO.

Oui, Monſieur; ils ſe réjouiſſent plus de notre voyage que le Boucher : car, Dieu merci, vous ne lui donnez gueres d'emploi.

DOM MENDO.

Cela ſuffit : puiſqu'il eſt trois heures, apportes-moi (5) un cure-dent & mes gants.

NUÑO.

Un cure-dent ! Et qu'en voulez-vous faire ?

DOM MENDO.

S'il y avoit dans le monde quelqu'un d'aſſez hardi pour ſoutenir que je n'ai pas mangé un Faiſan, morbleu, je l'accommoderois de manière qu'il s'en ſouviendroit.

NUÑO.

Eh ! Monſieur, ne vaudroit-il pas mieux m'accommoder d'un bon repas, moi qui vous ſers, enfin ?

---

(5) L'Eſpagnol dit *Calzo me el palillo*, chauſſes-moi un cure-dent, métaphore outrée qui eſt plaiſante en cette Langue, & ne le ſeroit pas dans la nôtre.

DOM MENDO.

Quelle folie! Il eſt donc vrai qu'il arrive ici des Soldats?

NUÑO.

Oui, Monſieur.

DOM MENDO.

Ce pauvre village! il me fait pitié, avec les hôtes qu'il attend!

NUÑO.

Il y a des gens qui n'en attendent pas de pareils, & qui me font pitié bien autrement.

DOM MENDO.

Eh qui?

NUÑO.

Vos Confreres les Gentilhommes campagnards. Savez-vous d'où vient le privilege qu'ils ont d'être exempts de loger des gens de guerre?

DOM MENDO.

Non.

NUÑO.

C'eſt qu'on craint que chez eux les Soldats ne meurent de faim.

DOM MENDO.

Tu te trompes. C'eſt en vertu des

arbres généalogiques. N'as-tu pas vu celui que m'a laiſſé mon très-honoré pere, dont Dieu veuille avoir l'ame? il eſt tout garni d'or & d'azur.

NUÑO.

N'y auroit-il pas un moyen d'employer cet or là à quelqu'autre choſe de plus utile?

DOM MENDO.

Il m'a rendu un grand ſervice, quoiqu'à dire vrai, au bout du compte, je ne lui en ai pas tant d'obligation qu'on le croiroit bien; car enfin, s'il n'avoit pas été Gentilhomme, au diable ſi je me ſerois laiſſé engendrer par lui.

NUÑO.

Ah, ah, ah, & comment auriez-vous fait?

DOM MENDO.

Comment! Mais tu n'es pas Philoſophe, tu ne connois ni l'organiſation de la matiere, ni .....

NUÑO.

Hélas! depuis que je ſuis à votre ſervice, il faut bien m'en détacher; à la façon dont vous me nourriſſez, avant peu je ſerai tout eſprit, tant je vois mon corps s'éclaircir.

DOM MENDO.

Benêt, c'eſt bien de cette matiere-là qu'il s'agit. L'appétit n'eſt fait que pour des marouſles. Eſt-ce qu'un Gentilhomme a jamais faim ?

NUÑO.

Je ſens bien que je ne ſuis pas Gentilhomme.

DOM MENDO.

Tais-toi, & ne me parle plus de cela, puiſque nous approchons de la maiſon d'Iſabelle.

NUÑO.

Mais, Monſieur, puiſque vous êtes ſi fortement attaché à Iſabelle, que ne la demandez-vous en mariage à ſon pere ? Vous y gagnerez tous deux : il ſe trouveroit avoir des enfans Gentilshommes, & vous une table bien ſervie.

DOM MENDO.

Te tairas-tu ? Quoi, tu penſes que l'argent auroit le pouvoir de m'avilir au point de devenir le gendre d'un Roturier !

NUÑO.

Mais ſi vous ne voulez pas vous marier, pourquoi donc affecter tant d'amour ?

DOM MENDO.

Je ſaurai bientôt m'en débarraſſer ſans me marier, s'il m'incommode. Vois ſi par haſard tu apperçois Iſabelle.

NUÑO.

Mais je tremble que Pedro Creſpo ne m'apperçoive.

DOM MENDO.

Que crains-tu avec ma livrée? Fais ce que je te commande.

NUÑO.

Quel bonheur! la voilà avec Inès ſa couſine à la fenêtre.

SCENE V.

ISABELLE, INÈS, DOM MENDO & NUÑO.

INÈS.

METTEZ-VOUS à la fenêtre, ma couſine, vous verrez entrer les Soldats.

ISABELLE.

Ne m'engagez pas à m'y mettre tant que ce vilain homme ſera dans la rue.

Vous ſçavez combien je crains de le voir.

INÈS.

Il a pourtant grande envie de vous offrir ſes ſervices.

ISABELLE.

Le bel avantage !

INÈS.

Vous avez tort.

ISABELLE.

Que voulez-vous que j'en faſſe ?

INÈS.

Je m'en amuſerois.

ISABELLE.

Comment s'amuſer de ſes ſottiſes ?

DOM MENDO.

Juſqu'au moment où je vous ai vu paroître, charmante Iſabelle, j'aurois juré foi de Gentilhomme qu'il ne faiſoit pas encore jour : car ce n'eſt pas l'ordinaire de voir le ſoleil avant l'aurore (6).

ISABELLE.

Je vous ai déja dit bien des fois,

(6) Dans les Comédies Eſpagnoles toutes les femmes ſont des aurores.

Monsieur Mendo, que vous perdiez vos galanteries; je n'ai pas besoin que vous soyez toute la journée dans ma maison & dans ma rue à pousser des soupirs.

DOM MENDO.

Si les belles femmes savoient combien le dépit, la rigueur, la colere les embellissent, elles seroient toujours fâchées. Continuez, je ne vous en trouve que plus aimable.

ISABELLE.

Puisque ce n'est pas assez de vous dire des choses dures, Monsieur Mendo, il faut essayer des affronts. Inès, rentrez, & fermez-lui la fenêtre au nez.

INÈS.

Monsieur le Chevalier errant, je vous souhaite ailleurs de plus douces aventures; mais il me paroît que vos prouesses en amour ne réussiront pas ici.

DOM MENDO.

Ma belle Demoiselle, c'est sur-tout quand les belles Dames se sentent atteintes, qu'elles feignent de fuir.

NUÑO.

Qu'il est triste de n'être pas riche!

SCENE VI.

PEDRO CRESPO, JUAN *son fils*, DOM MENDO, NUÑO.

P. CRESPO.

QUOI! je ne pourrai jamais entrer, ni sortir dans la rue, sans voir ce maudit Gentilhomme s'y promener gravement!

NUÑO, *bas à Mendo.*

Pedro Crespo vient ici.

DOM MENDO.

Allons de l'autre côté; c'est un méchant coquin..

JUAN, *de l'autre côté du théâtre.*

Quoi! j'aurai toujours sous les yeux ce vilain phantôme avec son équipage!

NUÑO.

Bon, voilà le fils par-là.

DOM MENDO.

Ne fais semblant de rien. (*En disant cela, il passe doucement entre deux, & s'en va en saluant honnêtement Crespo, & en lui disant :* Dieu vous garde.

CRESPO.

Dieu vous garde.

SCENE VII.

PEDRO CRESPO, JUAN.

CRESPO.

Il eſt bien tenace ; j'ai envie une bonne fois de l'accommoder de façon qu'il s'en ſouvienne.

JUAN.

Je me fâcherai quelque beau jour. (*A ſon Pere.*) D'où venez-vous, mon pere ?

CRESPO.

J'ai été à l'aire voir comment va la récolte. C'eſt le plus agréable ſpectacle du monde. A voir de loin les tas de gerbes & de grains, on diroit des montagnes d'or. On étoit à vanner. Je me ſuis beaucoup amuſé à voir tomber la paille d'un côté (7) & le grain de

(7) On peut remarquer ici que notre façon de battre, de vanner, & de ſerrer le grain, eſt inconnue dans preſque toute l'Eſpagne. Ils n'ont ni granges, ni fléaux, ni vans. Auſſitôt qu'on a moiſſonné, on fait un lit de paille

l'autre. Plaise à Dieu que je puisse le faire enlever avant qu'il vienne quelque orage qui gâteroit tout. Et toi, qu'as-tu fait ?

JUAN.

Je n'ose presque vous le dire, crainte

---

avec son grain sur la terre même où l'on vient de le couper. On a des traîneaux hérissés par dessous de pierres à fusil bien tranchantes. On y attele deux bœufs qui les promenent sur la paille jusquà ce qu'elle soit toute hachée. On jette le tout, paille & grain à côté dans un seul monceau. On recommence successivement de nouveaux lits, jusqu'à quatre ou cinq heures du soir. Il ne manque presque jamais de s'élever dans ces tems-là un vent assez fort. Alors plusieurs hommes prennent des pelles de bois & jettent en l'air contre le vent la paille ainsi coupée. Elle est emportée derriere eux, tandis que le grain tombe à leurs pieds. Cette méthode est très-expéditive, mais elle demande un temps sec, un soleil ardent & un vent dont le retour soit bien assuré. Elle expose aussi à perdre beaucoup de grains qui s'enfoncent dans la terre. D'ailleurs la paille qui reste ainsi déchiquetée ne peut servir qu'à la nourriture des chevaux. On n'en peut faire ni litieres, ni couvertures &c. & elle est toujours pleine de poussiere. Cependant les animaux qui la mangent ne sont jamais poussifs. On ne connoît point cette maladie là en Espagne.

de vous fâcher. J'ai joué deux parties à la paume, & je les ai perdues toutes deux.

CRESPO.

Il n'y a pas de mal à cela si vous les avez payées.

JUAN.

Comment aurois-je fait? Je n'ai point d'argent, mon pere; je venois vous en demander.

CRESPO.

Mon fils, j'ai deux petits mots à vous dire avant tout; c'est de ne jamais promettre ce que vous n'êtes pas sûr de pouvoir faire, & de ne point jouer plus que vous n'avez sur vous. Par-là, on ne fait jamais tort à sa réputation.

JUAN.

Votre conseil est excellent, & par reconnoissance, je vais vous en donner un autre; c'est de ne point donner d'avis à quelqu'un qui a besoin d'argent.

CRESPO, *en riant.*

Bon, te voilà bien vengé.



SCENE VIII.

LE SERGENT, CRESPO, JUAN.

LE SERGENT.

Est-ce ici la maiſon de Pedro Creſpo.

CRESPO.

Oui. Qu'eſt-ce que vous lui voulez ?

LE SERGENT.

Je veux laiſſer chez lui la valiſe de Dom Alvaro de Ataïde, Capitaine de la Compagnie qui eſt arrivée aujourd'hui à Zalamea.

CRESPO.

Cela ſuffit. Ma maiſon & tout mon bien eſt au ſervice du Roi & de ſes Officiers ; en attendant qu'on ait préparé ſon appartement, laiſſez ſa valiſe ici, & allez lui dire qu'il vienne, qu'il ſe regarde chez moi comme le Maître.

LE SERGENT.

Il va venir dans l'inſtant. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

JUAN, CRESPO.

JUAN.

QUOI, mon pere! avec tout votre bien, vous vous laiſſez aſſujettir à de pareilles ſervitudes ?

CRESPO.

Comment faire pour m'en exempter ?

JUAN.

Acheter des Lettres de Nobleſſe.

CRESPO.

Dis-moi, y a-t-il quelqu'un qui ignore que je ſuis un honnête homme, né d'une honnête famille ? Non ſûrement. Qu'eſt-ce que je gagnerai donc à acheter du Roi des Lettres de Nobleſſe ? Je n'en ſerai pas de meilleure race. Dira-t-on que je vaux mieux qu'auparavant ? Tout au contraire ; on dira que je me ſuis ennobli pour deux ou trois cens francs. C'eſt-là prouver qu'on a de l'argent ; ce n'eſt pas acquérir

rir de l'honneur. Crois-moi, mon enfant, l'honneur ne s'achete point. Quand un homme est chauve, & qu'il se fait faire une perruque, en est-il moins chauve? Non; on dit seulement en le voyant: Un tel a bien fait de prendre une perruque. Qu'importe qu'il ait la tête découverte ou non, puisque tout le monde sait bien qu'il n'a point de cheveux?

JUAN.

A la bonne-heure, on sait toujours qu'il est chauve, mais au moins il se met à couvert du soleil, du vent & de la pluie.

CRESPO.

Enfin, je ne veux point d'un honneur qui ne soit point à moi; mon pere, mon grand-pere étoient roturiers, mes enfans le seront aussi. Appelle ta sœur.

JUAN.

La voilà qui vient.



SCENE X.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

CRESPO.

MA fille, le Roi va à Lisbonne pour ſe faire couronner; on fait pour cela marcher des troupes ſous les ordres d'un brave commandant qu'on appelle Dom Lope, & qui eſt, dit-on, le Mars d'Eſpagne. Il doit aujourd'hui loger ici des Soldats, & il eſt intéreſſant qu'ils ne te voient point; ainſi, retire-toi dans un de mes appartemens de derriere (8) que j'ai habité.

ISABELLE.

Je venois moi-même vous demander cette grace; je ſens qu'en reſtant ici, je m'expoſerois à entendre mille ſottiſes; nous nous retirerons, ma couſine &

(8) L'Eſpagnol dit un grenier, mais je crois que le mot d'appartement vaut mieux.

moi, & personne, pas même le Soleil, ne pourra nous appercevoir.

CRESPO.

Cela est bon. Toi, mon fils, reste ici pour les recevoir; je vais acheter quelque chose pour leur donner à souper.

ISABELLE.

Allons, Inès.

INÈS.

Allons, ma cousine. Il y a pourtant un peu de folie à croire garder des femmes, à moins qu'elles n'aient envie de se garder elles-mêmes. (*Elles s'en vont.*)

SCENE XI.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, JUAN.

LE SERGENT.

Voici la maison.

LE CAPITAINE.

Va faire apporter ici tout mon bagage.

LE SERGENT.

Je voudrois bien auparavant découvrir la fille. (*Il ſort.*)

JUAN.

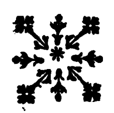
Soyez le bien-venu, Monſieur, c'eſt un grand honneur pour nous de recevoir un homme de votre diſtinction. A vous voir ſeulement, je me ſens des envies d'entrer dans le Service.

LE CAPITAINE.

Bon jour, mon ami.

JUAN.

Vous excuſerez ſi nous ne ſommes pas en état de vous mieux loger : nous voudrions que cette chaumiere fût un Palais. Mon pere qui veut vous recevoir de ſon mieux, eſt allé ordonner le ſouper. Je vais faire ranger votre appartement. (*Il ſort.*)



SCENE XII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Eh bien, as-tu vu la belle ?

LE SERGENT.

Morbleu ! J'ai tout visité; j'ai couru chambre & cuisine, mais je ne l'ai point trouvée.

LE CAPITAINE.

Le vieux coquin l'aura fait cacher.

LE SERGENT.

J'ai demandé à une servante où elle étoit; elle m'a dit que son pere la tenoit dans un appartement là-haut, & que jamais elle n'en descendoit, parce qu'il étoit fort jaloux.

LE CAPITAINE.

Il n'y gagnera par-dieu rien. Si je l'avois vue, je ne m'en serois peut-être pas soucié; mais puisqu'il la cache, je veux entrer où elle est.

LE SERGENT.

Comment ferons-nous donc ? Comment entrer-*là* sans nous rendre suspects ?

LE CAPITAINE.

Je veux pourtant la voir ; il faut imaginer quelque ruse. Ecoutes ; tu n'as qu'à supposer . . . (*en voyant entrer Rebolledo & la Vivandiere*) mais non, voilà un drôle plus alerte, il exécutera mieux ce qu'il me faut.

SCENE XIII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, CRESPO, JUAN, UN DOMESTIQUE.

REBOLLEDO.

DIEU veuille que je puisse tirer de lui quelque chose. Monsieur, j'ose vous supplier.....

LE CAPITAINE.

Que veux-tu, mon ami ? Voilà un rave homme ; je l'aime & je l'estime.

LE SERGENT.

C'est un bon Soldat.

LE CAPITAINE.

Eh bien, de quoi s'agit-il ?

REBOLLEDO.

J'ai perdu, Monsieur, tout ce que j'ai, tout ce que jai eu & tout ce que j'aurai jamais d'argent ; car ma destinée est d'être pauvre hier, de l'être aujourd'hui, & encore demain. Par pitié, faites-moi quelques avances pour la route.

LE CAPITAINE.

Volontiers, mon ami, tu seras content ; mais il faut à ton tour me rendre un service.

REBOLLEDO.

En quoi, mon Officier ?

LE CAPITAINE.

Ecoute ; je voudrois pénétrer dans cet appartement, pour y trouver une personne qui affecte de s'y cacher.

REBOLLEDO.

Que n'y entrez-vous ?

LE CAPITAINE.

Je voudrois en avoir un prétexte ;

ainſi, écoute. Je vais faire ſemblant d'être bien en colere contre toi, tu t'enfuiras, je te ſuivrai l'épée à la main; tu te jetteras dans cet appartement où j'entrerai après toi, ſans qu'on puiſſe ſe douter de mon intention.

REBOLLEDO.

J'entends. Vive Dieu, voilà comme on traite les pauvres Soldats; on leur promet tout, & puis au diable ſi on leur tient rien.

LE CAPITAINE.

Comment, coquin, eſt-ce ainſi que tu oſes me parler?

REBOLLEDO.

Ventrebleu! Comment voulez-vous que je parle? Faut-il que je me taiſe encore quand j'ai raiſon?

LE CAPITAINE.

Attends, attends, je t'apprendrai à parler.

REBOLLEDO.

Ah! ſi j'oſois.

LE CAPITAINE.

Que ferois-tu?

REBOLLEDO.

Je vous donnerois une bonne leçon, à vous-même.

LE CAPITAINE, *en tirant l'épée.*

Comment! je balance à passer mon épée au travers du corps d'un insolent comme celui-là?

REBOLLEDO.

Je finis, mais patience.....

LE CAPITAINE.

Tu as beau faire, tu vas voir.

(*Ils sortent.*)

JUAN *accourt au bruit avec son pere l'épée à la main, en criant:*

Au secours! vîte!

CRESPO.

Qu'est-ce qu'il y a donc ici?

JUAN.

Quel tapage!

UN DOMESTIQUE.

C'est que notre Capitaine a tiré l'épée contre un de ses Soldats qui a pris la fuite, & s'est retiré du côté de l'appartement de Mademoiselle.

CRESPO.

Ah! Malheureux que je suis.

JUAN.

Voilà ma sœur & ma cousine découvertes. (*Ils courent.*)

SCENE XIV.

On leve une toile qui représente l'appartement d'Isabelle.

ISABELLE, INÈS, LE CAPITAINE, REBOLLEDO.

REBOLLEDO *enfonce la porte & entre en courant & en criant :*

MESDAMES, secourez-moi, les Temples sont toujours des asyles sacrés : je dois être ici en sûreté, puisque c'est le Temple de l'Amour.

ISABELLE.

Qu'avez-vous à fuir de cette façon ?

INÈS.

Pourquoi entrer jusqu'ici ?

ISABELLE.

Est-ce qu'on vous suit ? Qui est-ce qui vous cherche ?

LE CAPITAINE, *qui l'a suivi.*

C'est moi, morbleu, qui tuerai le coquin, si je l'attrape.

ISABELLE.

Arrêtez, Monſieur, il s'eſt mis ſous ma protection. Les hommes tels que vous doivent des égards aux femmes, ne fût-ce que par rapport à leur ſexe. C'eſt vous en dire aſſez, ſi vous êtes ce que vous paroiſſez être.

LE CAPITAINE.

Il ne falloit pas moins que vos prieres pour le ſauver. Je lui donne la vie à votre conſidération; mais prenez garde que c'eſt mal fait à vous, quand vous me défendez de commettre un homicide, d'en commettre un vous-même (9).

---

(9) C'eſt une expreſſion galante que nos premiers Comiques adoptoient aſſez, mais qui ne s'entend plus dans notre Langue. On ne dit plus en France que deux beaux yeux percent ceux qu'ils regardent.





SCENE XV.

CRESPO, JUAN *qui l'ont ſuivi l'épée à la main.*

LE CAPITAINE, ISABELLE, INÈS, REBOLLEDO.

ISABELLE, *en voyant ſon pere.*

AH, Dieu !

CRESPO.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur ? Quand je craignois de vous trouver maſſacrant un homme, je vous trouve occupé à en conter à une femme. Il y a bien de la nobleſſe, à oublier ſi-tôt ſa colere.

LE CAPITAINE.

J'avois mes raiſons pour être fâché, mais j'ai oublié toute ma fureur par reſpect pour cette belle Dame.

CRESPO.

C'eſt Iſabelle ma fille, Monſieur, une payſanne, & non pas une Dame.

JUAN, *à part.*

Tout cela eſt un ſtratagême qu'ils ont

trouvé pour entrer ici. Je ſuis tout honteux qu'ils puiſſent ſe flatter de m'avoir attrapé; mais, patience: (*haut.*) Vous auriez pu ſentir, Monſieur, que l'amitié avec laquelle mon pere vous reçoit ne méritoit pas un pareil outrage.

CRESPO, *à ſon fils.*

Qui vous dit de parler ici, petit-garçon? (10) Si le Soldat lui a manqué, n'a-t-il pas raiſon de vouloir le punir? Ma fille doit ſe croire fort heureuſe de l'avoir appaiſé; & moi, je ſuis très-ſatisfait qu'il ait eu autant d'égard pour elle.

LE CAPITAINE.

Il n'y a rien de plus raiſonnable, & vous, apprenez à ſçavoir ce que vous dites quand vous parlez.

JUAN.

Je le ſçais trop bien.

CRESPO, *à ſon fils.*

Comment, encore devant moi!

LE CAPITAINE.

Il eſt heureux que vous ſoyez là, ſans quoi je lui apprendrois à vivre.

---

(10) Dans l'Eſpagnol *Rapaz*.

CRESPO.

Arrêtez, Monſieur, je puis traiter mon fils comme il me plaît, mais vous n'avez rien à lui dire.

JUAN.

Oui, je ſouffrirai tout de mon pere; mais ſi une autre perſonne ....

LE CAPITAINE.

Que feriez-vous ?

JUAN.

Je perdrois la vie pour ſauver mon honneur.

LE CAPITAINE.

Quel honneur, que celui d'un Payſan !

JUAN.

Auſſi reſpectable que le vôtre. Il n'y auroit point de Capitaines s'il n'y avoit point de Payſans.

LE CAPITAINE.

Morbleu ! C'eſt trop long-temps ſouffrir.

CRESPO.

Prenez garde que je ſuis là. (*En diſant cela, ils mettent tous l'épée à la main.*)

REBOLLEDO.

Il va y avoir ici du tapage.

LES DOMESTIQUES.

A la garde, à la garde !

REBOLLEDO.

Ah ! voici Dom Lope qui arrive.

SCENE XVI.

DOM LOPE & *les Acteurs précédens.*

DOM LOPE.

QU'EST-CE que je vois ? La premiere chose que je rencontre en arrivant, c'est une dispute.

LE CAPITAINE, *bas.*

Oh ! Dom Lope arrive bien mal-à-propos.

DOM LOPE.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-il arrivé ? Si l'on ne parle, morbleu ! les hommes, les femmes, la maison, je jette tout par la fenêtre. N'est-ce pas assez pour moi d'être venu jusqu'ici avec une douleur du diable à la jambe, sans

qu'on m'impatiente encore en refusant de m'instruire de ce qui se passe ici ?

CRESPO.

Ce n'est rien, Monsieur.

DOM LOPE.

Parle, dis-moi la vérité.

LE CAPITAINE.

La voici : Je suis logé dans cette maison, un Soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir son insolence ; il est venu jusqu'ici en s'enfuyant : moi, en le poursuivant je suis entré dans cette chambre où j'ai trouvé ces deux Paysannes : leur pere, leur frere, ou leur.... ce qu'il vous plaira, sont avisés de trouver mauvais que je fusse entré jusqu'ici.

DOM LOPE.

Bon, puisque je suis arrivé si à temps, je vous contenterai tous. Où est le Soldat qui a mis son Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

REBOLLEDO.

Je vais payer pour tous.

ISABELLE.

Le voilà.

DOM LOPE.

Qu'on le paſſe par les baguettes.

LE CAPITAINE.

Ah, mon enfant, ne dis mot, je t'en ferai échaper.

REBOLLEDO.

Comment diable, que je ne diſe mot! Si je me tais, on va me lier comme un malfaiteur. Monſieur, tout cela eſt une ruſe de mon Officier, pour avoir occaſion d'entrer ici.

CRESPO, *à Dom Lope.*

Vous voyez à préſent ſi nous avions tort.

DOM LOPE.

Il n'y avoit pas de quoi troubler toute la Ville. Hola, Tambour; va publier un ordre à tous les Soldats de ſe rendre au Corps-de-garde, avec peine de mort pour tous ceux qui s'en écarteront d'aujourd'hui. Du reſte, pour couper court à tout, (*au Capitaine,*) allez vous-en, vous, chercher un autre logement: pour moi, je reſte ici.

LE CAPITAINE.

J'obéis.

CRESPO.

Oui.

DOM LOPE.

Ventrebleu! je m'en vais le défaire, car je suis tout fatigué.

CRESPO.

Reposez-vous, ventrebleu.

DOM LOPE, *à part.*

Ce Paysan-ci est têtu; il jure presque aussi fort que moi.

CRESPO, *à part.*

Dom Lope a l'air fantasque; nous ne sympathiserons pas ensemble.





SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM MENDO, NUÑO.

DOM MENDO.

Eh ! qui t'a raconté cela ?

NUÑO.

Sa ſervante Gillette.

DOM MENDO.

Le Capitaine, après cette équipée, eſt devenu amoureux d'Iſabelle.

NUÑO.

On ne ſçauroit l'imaginer ; il ne ceſſe d'être à ſa porte, d'aller, de venir avec je ne ſais quelle eſpece de Soldat dont il a fait ſon confident.

DOM MENDO.

Arrête, voilà un coup trop fort pour que je puiſſe le ſoutenir.

NUÑO.

Oui, ſur-tout étant auſſi légérement nourris que nous le ſommes.

DOM MENDO.

Dis-moi la vérité, mon cher Nuño.

NUÑO.

Plût à Dieu que tout cela fût une chimere.

DOM MENDO.

Et comment le traite-t-elle?

NUÑO.

Pas mieux que vous. Oh! Iſabelle n'eſt pas une déeſſe qui s'accommode de l'encens d'un faquin.

DOM MENDO, *en lui donnant un ſoufflet.*

Que le Ciel te confonde!

NUÑO.

Et puiſſe-t-il vous faire tomber les dents, à vous, vous m'en avez briſé deux. Eſt-ce donc parce que vous ne me permettez pas d'en faire uſage, que vous prétendez m'en défaire, comme d'un meuble inutile? Mais, voilà le Capitaine.

DOM MENDO.

Je le tuerois, ſi ce n'étoit le mé-

nagement que j'ai pour l'honneur d'Isabelle.

NUÑO.

Gardez-vous-en bien, par ménagement pour vous-même.

DOM MENDO.

J'écouterai d'ici tout ce qu'ils vont dire.

SCENE II.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, DOM MENDO *caché*, NUÑO.

LE CAPITAINE.

AH! ce que je sens pour elle n'est plus amour: ce n'est plus passion, c'est une rage, une fureur.

REBOLLEDO.

Vous seriez bienheureux de n'avoir jamais vu la belle Paysanne, qui vous cause de si violens transports.

LE CAPITAINE.

Que t'a dit la servante?

REBOLLEDO.

Je vous l'ai déja dit cent fois.

DOM MENDO.

Voilà la nuit qui vient, en attendant que ma prudence ait pris un parti, viens toujours me donner mes armes.

NUÑO.

Ma foi, je ne vous en connois pas d'autres que celles de votre cachet.

DOM MENDO.

Si-fait, si-fait; j'imagine que j'en trouverai dans mon garde-meuble de bonnes pour cette occasion-ci.

NUÑO.

Allons-y donc avant que ce chien d'homme-là nous apperçoive.

LE CAPITAINE.

Qu'une Villageoise soit capable d'une résistance si noble! qu'elle n'ait pas répondu un mot de douceur!

LE SERGENT.

Ces filles-là, Monsieur, ne s'attachent point à des gens comme vous; elle recevroit bien mieux un Paysan qui lui feroit la cour. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? vous arrivez aujourd'hui,

aujourd'hui, vous partez demain, voudriez vous qu'une fille se rendît le même jour qu'elle vous voit pour la premiere fois ?

LE CAPITAINE.

Ah ! si mon amour a bien pu en un jour acquérir assez de force pour me rendre si malheureux : pourquoi n'auroit-il pas aussi en un jour celle de faire mon bonheur ? Faut-il plus de tems pour la victoire que pour la défaite ?

LE SERGENT.

Vous ne l'avez vue qu'une fois.

LE CAPITAINE.

En faut-il davantage ? Une seule étincelle fait un incendie ; un seul tremblement de terre ouvre un horrible volcan ; un coup de tonnerre détruit tout ce qu'il rencontre ; un seul coup de canon inspire de l'horreur à tout ce qui l'entend. Crois-tu que l'amour ait moins de force pour épouvanter, détruire, renverser & brûler (12) ?

(12) Il a fallu prodigieusement raccourcir cet endroit qui est très-long dans le texte & rempli de métaphores bien plus extraordinaires encore.

LE SERGENT.

Ne disiez-vous pas qu'une Paysanne ne pouvoit jamais être belle ?

LE CAPITAINE.

Et c'est-là ce qui m'a perdu. On se tire bien mieux d'un péril quand on y est préparé, que quand on s'y trouve engagé sans l'avoir prévu. Je croyois voir une Villageoise, j'ai trouvé une Déesse ; j'ai été d'autant plutôt pris, que je m'y attendois moins. Je n'ai jamais rien vu de si charmant, de beauté si parfaite ; je ne sais ce que je ne ferois pas pour la revoir.

REBOLLEDO.

Donnez-lui une sérénade, vous pourrez la voir & lui parler à sa fenêtre ; il y a justement dans la Compagnie un Soldat qui a la voix agréable, & la Vivandiere est la premiere femme du monde pour chanter.

LE CAPITAINE.

Comment faire cela sans éveiller Dom Lope ?

REBOLLEDO.

Bon, est-ce que sa jambe le laisse jamais dormir ? vous viendrez déguisé, & si l'on nous entend, tout retombera

ſur nous ; vous ne paroîtrez pas.

LE CAPITAINE.

J'y vois bien des difficultés ; mais la peine où je ſuis eſt encore plus cruelle ; ſoyez tout prêts, vous autres, pour cette nuit, mais que perſonne ne ſache que c'eſt par mon ordre. Ah, Iſabelle, que vous me cauſez de ſoins !

(*Ils s'en vont.*)



SCENE III.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

CRESPO.

Qu'on mette la table ici, il y fait plus frais. (*A Dom Lope.*) Vous en ſouperez de meilleur appétit ; le plûs grand agrément du mois d'Août eſt la fraîcheur de ſes nuits.

DOM LOPE.

Voilà un charmant endroit !

CRESPO.

C'eſt un petit jardin où ma fille vient

ſe promener. Mais, aſſeyez-vous pour reſpirer cet air frais. Ecoutez, comme le vent agite doucement les feuilles de ces taillis, comme il s'accorde avec le murmure de cette fontaine (13). Pardonnez ſi je ne puis pas vous donner le concert complet; il y manque les Muſiciens, dont les voix y donneroient un nouvel agrément; ce ſont les oiſeaux, mais ils n'aiment pas chanter la nuit, & il n'y a pas moyen de les y contraindre. Aſſeyez-vous, oubliez un peu votre mal.

DOM LOPE.

Je ne ſaurois m'amuſer à rien, Dieu me damne.

CRESPO.

A la bonne-heure.

DOM LOPE.

Je n'ai beſoin que de patience : aſſeois-toi, Creſpo.

CRESPO.

Je ſuis bien comme cela.

---

(13) L'Eſpagnol ajoute : *c'eſt une guitare d'argent & de perles. Ses cailloux dorés y tiennent lieu de cordes bien tendues.* Nous n'aimerions pas des alluſions ſi recherchées.

DOM LOPE.

Asseois-toi, te dis-je.

CRESPO.

Puisque vous le permettez, je m'assseois.

DOM LOPE.

Tu ne sais pas ce que j'ai pensé? j'ai cru qu'hier la colere t'avoit mis hors de toi.

CRESPO.

Jamais rien ne me met hors de moi.

DOM LOPE.

Cependant hier tu t'es assis devant moi sans que je te le disse, & à la meilleure place encore.

CRESPO.

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas; tout-à-l'heure vous me le disiez, & je ne le voulois pas; je suis toujours poli avec ceux qui le sont.

DOM LOPE.

Hier, tu étois tout brutal, tu jurois, tu faisois un bruit affreux; aujourd'hui, je te trouve plus posé, plus sage, plus rassis.

CRESPO.

Monſieur, je réponds toujours ſur le ton dont on me parle; vous étiez hier de mauvaiſe humeur, il falloit bien que je le fuſſe auſſi; c'eſt-là mon ſyſtême: jurer avec celui qui jure, prier avec celui qui prie; je ſuis toujours de moitié dans tout ce qu'on fait; cela va au point que je n'ai pas dormi de la nuit à cauſe de votre jambe; je devois auſſi avoir mal à l'une des miennes, mais ne ſachant ſi c'étoit la gauche ou la droite, je me ſuis trouvé le matin avoir grand mal à toutes les deux: dites-moi vîtement laquelle, afin que j'en aie une au moins dont je ne ſouffre pas.

DOM LOPE.

Tu railles: mais penſe-tu que je n'aie pas ſujet de me plaindre? Il y a trente ans que je fais la guerre en Flandre; l'hiver, toujours dans la glace; l'été, toujours au ſoleil; je n'en ai pas encore paſſé une heure ſans ſouffrir

(*Ici Dom Lope jure très-fort, & on apporte la table.*)

JUAN.

Voici la table.

DOM LOPE.

Est-ce que mes valets ne viennent pas me servir ?

CRESPO.

Je vous l'ai dit, Monsieur, ils n'entreront point ici ; d'ailleurs, vous n'en serez pas moins bien servi : je ne pense pas, Dieu merci, que rien vous ait encore manqué chez moi.

DOM LOPE.

Puisque mes gens ne viennent point, fais-moi le plaisir d'appeller ta fille, qu'elle vienne ici souper avec moi.

CRESPO.

Juan, dites à votre sœur de venir dans le moment.

DOM LOPE.

Tu me vois malade, voilà pourquoi tu es si complaisant.

CRESPO.

Quand vous vous porteriez aussi-bien que je le souhaite, je ne le serois pas moins : si j'ai dit à ma fille de ne point entrer ici, c'est que je craignois avant votre arrivée de l'exposer à entendre des impertinences ; mais si tous les gens de guerre étoient aussi polis que vous,

je lui ordonnerois d'être la premiere à les sevir.

DOM LOPE.

Quel matois que ce drôle-là ! avec quelle sagesse il raisonne !



SCENE IV.

ISABELLE, INÈS, DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

ISABELLE.

QUE me voulez-vous, mon pere ?

CRESPO.

C'est Monsieur qui vous fait l'honneur de vous appeller.

ISABELLE.

Je suis à ses ordres.

DOM LOPE.

C'est à moi d'être aux vôtres. (*A part.*) Qu'elle est belle ! (*Haut.*) Voulez-vous bien souper avec moi ?

ISABELLE.

Il feroit plus à fa place, je crois, que ma coufine & moi fuffions-là pour vous fervir.

DOM LOPE.

Affeyez-vous.

CRESPO.

Affeyez-vous; faites ce que veut Monfieur.

ISABELLE.

J'obéis.

(*Elle s'affeoit, & l'on entend des guitares.*)

DOM LOPE.

Qu'eft-ce que cela?

CRESPO.

Ce font les Soldats qui fe divertiffent dans la rue.

DOM LOPE.

Sans ces petites libertés, ils auroient peine à foutenir les fatigues de la guerre: c'eft un rude métier, que celui de Soldat.

JUAN.

Il a pourtant quelque chofe de beau.

DOM LOPE.

L'aimerois-tu?

JUAN.

Oui, Monſieur, ſi je croyois pouvoir vous y être utile.

UN SOLDAT *dans la rue.*

On eſt bien ici pour chanter.

REBOLLEDO.

Nomme Iſabelle, & pour qu'elle s'éveille, jette une pierre contre la fenêtre.

CRESPO, *à part.*

Les gens de la ſérénade s'adreſſent chez moi : patience. *On chante dans la rue & on nomme Iſabelle.*

DOM LOPE, *à part.*

Qu'ils chantent, paſſe; mais venir frapper à la maiſon où je ſuis, & y donner des ſérénades, il y a bien de l'inſolence. Cependant il faut diſſimuler à cauſe de Creſpo & de ſa fille. (*Haut.*) Quelles folies!

CRESPO.

Ce ſont de jeunes gens. (*à part.*) Si Dom Lope n'y étoit pas, je les étrillerois d'importance.

JUAN.

J'ai vu dans la chambre de Dom

Lope une vieille rondache pendue à la muraille. Si je pouvois la prendre.

(*Il veut sortir.*)

CRESPO.

Où allez-vous, jeune homme?

JUAN.

Je vais faire apporter la soupe.

CRESPO.

Il y a du monde assez pour cela.

(*Dans la rue.*)

Eveillez-vous, Isabelle, éveillez-vous.

ISABELLE.

Qu'ai-je fait, ô ciel, pour être sujette à de pareils affronts.

DOM LOPE.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, c'est une chose terrible! . . . . . (*Il renverse la table.*)

CRESPO.

Qu'est-ce donc? (*Il renverse son siege.*)

DOM LOPE.

Excusez mon impatience. N'est-ce pas une chose terrible qu'une jambe fasse tant de mal?

CRESPO.

Et oui, c'eſt ce que je diſois.

DOM LOPE.

J'avois cru toute autre choſe à te voir renverſer ton ſiege.

CRESPO.

Comme vous avez renverſé la table, je n'ai pas trouvé autre choſe ſous ma main que mon ſiege. (*A part.*) Diſſimulons.

DOM LOPE, *à part.*

Qu'eſt-ce qu'il y a dans la rue ? (*Haut.*) Voilà qui eſt bon, je ne veux plus ſouper ; vous pouvez vous retirer.

CRESPO.

A la bonne heure.

DOM LOPE.

Bon ſoir, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Bon ſoir, Monſieur.

DOM LOPE, *à part.*

Ma chambre ne donne-t-elle pas près de la porte de la rue, & n'y a-t-il pas un bouclier?

CRESPO, *à part.*

Ma cour n'a-t-elle pas une porte, & n'ai-je pas une vieille épée?

DOM LOPE.

Bonne nuit.

CRESPO.

Bonne nuit. (*A part.*) Je vais enfermer mes enfans.

DOM LOPE, *à part.*

Il faut les laiſſer endormir.

ISABELLE.

Comme ils cachent tous deux leur mauvaiſe humeur.

INÈS.

Ils ne s'en impoſent ni l'un ni l'autre.

CRESPO, *à ſon fils.*

Ici, jeune homme.

JUAN.

Mon pere.

CRESPO.

Voilà votre chambre.

SCENE V. (14)

LE CAPITAINE, LE SERGENT, LA VIVANDIERE, REBOLLEDO, *des Soldats avec des guitares*, DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

REBOLLEDO.

NOUS voilà bien ici. C'est l'endroit le plus commode.

LA VIVANDIERE.

Chantons-nous encore ?

REBOLLEDO.

Oui.

LA VIVANDIERE.

Bon, me voilà dans mon centre.

---

(14) On se souvient ici de la façon dont se font les changemens de décoration sur les théatres Espagnols. On leve une toile, les Acteurs entrent d'un autre côté, & le lieu de la scene n'est plus supposé le même.

LE CAPITAINE.

Eſt-il poſſible que cette Payſanne n'ait pas ſeulement une fenêtre ouverte !

LE SERGENT.

Elle n'en entendra pas moins bien du fond de la chambre.

Tandis que l'on chante, Dom Lope d'un côté & Creſpo de l'autre, ſortent chacun l'épée à la main & chargent les acteurs de la ſérénade qui s'enfuient. En cherchant s'il n'y a plus perſonne ſur le théatre ils ſe rencontrent ſans ſe reconnoître.

DOM LOPE.

Ils ſe ſont échappés, mais il me ſemble qu'en voilà encore un.

CRESPO.

Voilà un de leurs camarades.

DOM LOPE.

Celui-là eſt fâché de remporter ſes oreilles.

CRESPO.

Il eſt apparemment bien aiſe de ſavoir comment je frappe.

DOM LOPE.

Fuis, coquin, avec les autres.

CRESPO.

Fuis, toi-même, tu t'en tireras mieux que moi. (*Ils se battent tous deux.*)

DOM LOPE, *à part.*

Voilà un drôle qui se bat bien.

JUAN, *avec une épée.*

Ah Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Mon pere, me voilà à vos côtés.

DOM LOPE.

Quoi, c'est Crespo !

CRESPO.

C'est moi-même & vous, Dom Lope !

DOM LOPE.

Tu as raison, mais tu avois dit que tu ne sortirois point. Qu'est-ce que cela signifie ?

CRESPO.

Je n'ai fait que vous imiter.

DOM LOPE.

Mais ceci étoit mon affaire & non pas la tienne.

CRESPO.

Je ne ſuis ſorti que pour vous tenir compagnie.

SCENE VI.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN, LE CAPITAINE, DES SOLDATS.

On entend un grand bruit, ce ſont les Soldats qui arrivent.

LE CAPITAINE *à leur tête crie :*

TUE, tue. Il faut maſſacrer ces coquins de payſans.

DOM LOPE.

Et ne me voyez-vous pas ? Qu'eſt-ce donc que tout cela veut dire ?

LE CAPITAINE.

Les Soldats ont eu une diſpute dans la rue, & je ſuis accouru pour les ſéparer.

DOM LOPE.

Fort bien, Dom Alvare. Je loue fort votre prudence ; je veux bien ne

rien approfondir : mais, écoutez, voilà le jour qui paroît. Ayez soin aujourd'hui de faire partir votre Compagnie de Zalamea, & que ce que je viens de voir n'arrive plus une autre fois, ou je vous mettrai tous à la raison à grands coups d'épée.

LE CAPITAINE.

Vos ordres seront exécutés. Ah, beauté cruelle tu me coûteras la vie!

CRESPO.

Dom Lope a de la tête. Nous sympathiserons bien ensemble.

DOM LOPE.

Venez avec moi, vous, & que pas un seul des autres ne reste. (*Il sort avec Crespo & Juan.*)

SCENE VII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

VAS, mon ami, fais marcher ton monde. Pour moi je reviendrai ici chercher la mort ou la vie aux pieds

de la cruelle qui s'eſt rendue la maîtreſſe de mon cœur.

LE SERGENT.

En ce cas, faites-vous bien accompagner, il ne fait pas toujours bon ici, non, avec ces chiens de payſans.

LE CAPITAINE.

Tu as raiſon, choiſis-moi une eſcorte.

LE SERGENT.

Je le ferai, mais ſi Dom Lope alloit ſe trouver encore ici & vous reconnoître.

LE CAPITAINE.

Mon amour connoît-il des dangers? Mais, au reſte, Dom Lope doit partir auſſi. Le Roi qui vient derriere nous ne lui permet pas de s'arrêter.

LE SERGENT.

Je vais exécuter vos ordres.

LE CAPITAINE.

Il y va de ma vie.

SCENE VIII.

LE CAPITAINE, REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

BONNES nouvelles, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Qu'eſt-ce ?

REBOLLEDO.

Nous avons un ennemi de moins.

LE CAPITAINE.

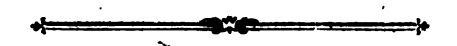
Et qui ?

REBOLLEDO.

Ce jeune homme, le frere d'Iſabelle. Dom Lope l'a demandé à ſon pere pour l'emmener à la guerre avec lui, & il l'a obtenu. Je viens de le rencontrer dans la rue, c'eſt la plus plaiſante figure du monde. On y voit un reſte de peſanteur villageoiſe, avec un commencement de fierté militaire qui font un ſingulier mêlange. Mais, enfin, nous n'avons plus à redouter que le vieillard.

LE CAPITAINE.

Tout va bien, & si vous m'aidez je ne doute pas que je ne réussisse cette nuit à parler à Isabelle. (*Ils s'en vont.*)



SCENE IX.

CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS.

CRESPO.

TANDIS que Dom Lope va se préparer, écoute, mon fils, ce que je veux te dire en présence de ta sœur & de ta cousine. Par la grace de Dieu, mon enfant, tu es sorti d'un sang pur & plus pur que le soleil, mais roturier pourtant; je te fais observer ces deux choses-là; l'une, afin que tu ne sois ni lâche, ni rampant, que tu ne désesperes pas de parvenir à quelque chose de plus élevé; l'autre, afin que tu ne t'avilisses pas toi-même à force de bassesse.

Sois modeste, parce que l'on se trouve toujours bien de beaucoup de modestie, soutenue par une rai-

ſon droite. C'eſt le moyen d'éviter les mortifications que trop d'orgueil attire. La modeſtie efface les défauts qu'on a, & l'orgueil en fait ſouvent paroître qu'on n'a point. Sois donc honnête, poli & point avare; c'eſt avec le chapeau (15) & de l'argent qu'on ſe fait des amis. Tout l'or des Indes, toutes les richeſſes que la mer engloutit ne valent pas la réputation d'un homme généralement aimé.

Ne parles jamais mal des femmes. La plus vile, en apparence, mérite toujours d'un homme quelque égard, puiſqu'enfin c'eſt à elles que nous devons tous la naiſſance.

Ne te bats pas ſans ſujet. Quand je vois des jeunes gens s'exercer à faire des armes, je dis, en moi-même, ce n'eſt pas là ce qu'il faudroit leur apprendre. Il importe bien qu'un homme ſache tirer ſon épée avec grace, il faudroit qu'il ſût en quelle occaſion il peut la tirer. S'il y avoit un maître capable de don-

---

(15) Henri IV avoit ſouvent à la bouche un proverbe aſſez ſemblable. *Parole douce & main au bonnet ne coûte rien, & bon eſt,* diſoit ce Roi inſtruit par l'adverſité.

ner de pareilles leçons, c'eſt entre ſes mains que tout le monde devroit confier ſes enfans.

Avec l'argent que tu as, avec la protection de Dom Lope & ma bénédiction, je ne déſeſpere pas de te revoir quelque jour dans un autre rang. Adieu, mon fils, mon cher enfant, je ſens mon cœur s'attendrir en te parlant.

JUAN.

Je n'oublierai jamais vos ſages conſeils, mon pere; donnez-moi votre main à baiſer; embraſſez-moi, ma ſœur.

ISABELLE.

Que ne puis-je vous retenir?

JUAN.

Adieu, ma couſine.

INÈS.

Je ne puis vous répondre qu'en pleurant.

CRESPO.

Va, mon fils, va; chaque fois que je te regarde, je ſens davantage que tu vas me quitter. Il faut pourtant bien partir, j'en ai donné ma parole.

JUAN.

Adieu donc.

CRESPO.

Que le Ciel t'accompagne.



SCENE X.

CRESPO, ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

Vous êtes bien dur.

CRESPO.

A présent que je ne le vois plus, j'en parlerai avec moins de peine. Qu'auroit-il fait ici ? Il seroit devenu un libertin. Il vaut mieux qu'il passe sa jeunesse au service.

ISABELLE.

Ce qui m'inquiete, c'est de l'avoir vu partir la nuit.

CRESPO.

En été c'est un agrément. D'ailleurs il faut bien qu'il rattrape Dom Lope. Ce pauvre garçon me laisse tout ému, quelque

quelque envie que j'aie de n'en laisser rien paroître.

ISABELLE.

Entrez, mon pere, dans la maison.

INÈS.

Puisque nous n'avons plus d'étrangers, restons à prendre le frais, les voisins ne tarderont pas à en faire autant.

CRESPO.

Oui, il vaut mieux rester un peu ici. Je vois ce chemin blanc là-bas; j'aime à penser que j'y apperçois encore mon enfant. Inès, apporte un siege.

INÈS.

Voilà un banc. (*Ils s'asseoient tous trois & causent.*)

ISABELLE.

On dit qu'on doit élire ce soir les Magistrats.

CRESPO.

Oui, cela se fait toujours au mois d'Août.



SCENE XI.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, LES SOLDATS, CRESPO, ISABELLE, INÈS.

LE CAPITAINE.

AVANÇONS sans bruit. Vas dire à la servante que je suis dans la rue.

REBOLLEDO.

J'y vais; mais que vois-je? il y a du monde à la porte.

LE SERGENT.

La lune donne de ce côté-là, & je crois appercevoir que c'est Isabelle.

LE CAPITAINE.

C'est elle-même; mon cœur me l'a dit avant toi : voilà une heureuse rencontre, il faut tout hasarder.

LE SERGENT.

Etes-vous en état d'entendre un avis?

LE CAPITAINE.

Non.

LE SERGENT.

En ce cas je ne dis rien, faites ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE.

Je vais m'avancer & enlever Isabelle. Vous autres, empêchez à grands coups d'épées qu'on ne me suive.

LE SERGENT.

Allez, nous sommes tout prêts.

LE CAPITAINE.

Souvenez-vous que l'endroit du rendez-vous est sur la montagne voisine, à l'entrée du chemin à droite.

CRESPO.

Nous sommes assez rafraîchis, rentrons.

LE CAPITAINE.

Il est tems, avançons mes amis. (*Il prend Isabelle entre ses bras.*)

ISABELLE.

Ah, traître ! Monsieur, que voulez-vous ?

LE CAPITAINE.

Excusez un amant furieux.

ISABELLE.

Ah, traître. Mon pere !

CRESPO, *aux Soldats qui l'empêchent de passer.*

Misérables ! vous me fermez le passage. Lâches, si j'avois mon épée.

REBOLLEDO.

Retires-toi, ou tu es mort.

CRESPO.

Et que m'importe la vie quand je suis déshonoré ? A qui m'adresser pour avoir mon épée : les suivre sans armes, c'est m'exposer inutilement : si je vais en chercher moi-même, je ne saurai plus de quel côté ils seront allés. Que faire ?

INÈS.

Tenez, voilà votre épée.

CRESPO.

Donne, ma fille, donne, je sens moins ma honte à présent que je puis la venger. Rendez-moi ma fille, lâches, je veux mourir ou vous l'enlever.

LE SERGENT.

Prends garde à toi, nous sommes plusieurs.

CRESPO. *Il les charge, mais en se battant il fait un faux pas & tombe.*

Ah! malheureux! la terre même me trahit.

REBOLLEDO.

Tue-le.

LE SERGENT.

Il y auroit trop de cruauté à lui ôter à la fois l'honneur & la vie. Il vaut mieux l'attacher à un arbre afin qu'il ne puisse pas aller chercher du secours.

ISABELLE, *qu'on entend encore.*

Ah, mon pere! mon pere!

CRESPO.

Ah, ma chere fille!

REBOLLEDO.

Attaches le donc comme tu dis.

CRESPO, *qu'on ne voit pas.*

Ma fille, je n'ai plus que des larmes à te donner.

ISABELLE.

Ah, malheureuse!



SCENE XII.

La toile se leve, le théatre représente une forêt traversée par le chemin que suit Juan.

JUAN, *seul.*

Quelles voix lugubres entends-je ?
Crespo, *qu'on ne voit plus.*
Infortuné !

JUAN.

Quelqu'un gémit. Je cherche en vain mon cheval qui m'est échappé. Je ne puis pas le retrouver dans l'obscurité, mais j'entends de deux côtés des cris plaintifs. Ce sont deux malheureux qui m'appellent à leur secours autant que je puis le distinguer de si loin. C'est un homme & une femme; en les délivrant j'accomplirai les deux préceptes de mon pere, d'honorer les femmes & de ne me battre que pour une bonne occasion. (*Il court où il a entendu les cris.*)



TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *seule.*

Elle est au désespoir; car enfin puisqu'il faut le dire la pauvre fille a été violée. Dans sa douleur elle s'en prend à toute la nature. Elle défend à la lumiere de paroître à ses yeux; elle engage l'étoile du jour à ne point avancer l'aurore; elle exhorte le soleil à rester un peu plus long-tems au sein des mers pour ne point voir dans son histoire la plus horrible méchanceté qui ait jamais crié vengeance contre les hommes. Malgré cela, pourtant, le soleil & l'aurore avancent toujours; elle se plaint de ce qu'ils se joignent à ses persécuteurs, pour redoubler sa honte. Ce n'est point là le langage du désespoir mais c'est celui de nos tragédies dans le même tems. Enfin Isabelle ajoute:

Que ferai-je? Retourner à la maison, c'est donner le coup de la mort

à mon respectable pere. Il faisoit autrefois tout son plaisir de l'éclat de mon honneur, aujourd'hui si tristement éclipsé. Si je reste ici par égard pour lui, la calomnie va me poursuivre; on me croira complice de l'infamie qui m'accable. Ah, j'ai eu tort d'éviter la rencontre de mon frere! Il m'auroit ôté la vie, sans doute, en apprenant mon malheureux sort. Eh bien! ne valoit-il pas mieux périr de sa main? Je vais le chercher & lui demander la mort : mais l'écho répete une voix lamentable.

CRESPO, *qu'on ne voit point.*

N'y auroit-il personne qui ait assez de compassion pour terminer mes malheurs avec ma vie.

ISABELLE.

Cette voix me pénetre, quoique je puisse à peine l'entendre.

CRESPO.

Donnez-moi la mort pour peu que vous ayez le cœur sensible.

ISABELLE.

O Ciel! un autre infortuné appelle aussi la mort! Je ne suis pas la seule malheureuse qui déteste le jour. Mais

que vois-je ? (*Le jour augmente ; on apperçoit Crespo attaché.*)

CRESPO.

O qui que vous ſoyez, qui oſez marcher ſur cette affreuſe montagne, venez me donner le trépas ; mais, Ciel! qui eſt-ce qui s'offre à mes yeux ?

ISABELLE.

C'eſt mon pere lié à un chêne !

CRESPO.

C'eſt ma fille qui fait retentir l'air de ſes gémiſſemens !

ISABELLE.

Ah, mon pere ! mon cher pere !

CRESPO.

Ma fille, coupe ces cordes, délivres-moi.

ISABELLE.

Hélas ! ſi je le fais, oſerai-je enſuite vous conter mes diſgraces ; vous m'ôterez la vie quand vous ſaurez de quelle honte votre déplorable fille.....

CRESPO.

Arrête, Iſabelle, ne pourſuis pas ; je t'entends. Hélas ! il eſt des malheurs

qu'on n'a pas besoin d'apprendre pour les connoître !

ISABELLE.

Il faut que vous sachiez tout. Vous vous souvenez du moment où je fus séparée de vous. Ce Capitaine, cet hôte perfide me prit dans ses bras & m'apporta dans cet horrible lieu qu'il avoit destiné déja à lui servir d'asyle. J'entendois encore vos cris dans l'éloignement; mais bientôt je me vis livrée seule & sans secours à toute sa fureur. Le barbare essaya de justifier sa violence, & d'en obtenir le pardon. Prieres, sentimens, délicatesse, il mit tout en usage mais inutilement. Alors, furieux, plein de rage..... Hélas, vous m'entendez! ma rougeur & mon désespoir en disent assez..... Je demandois du secours au Ciel..... Je n'eus plus besoin que d'implorer sa vengeance. Cependant le jour se leve : j'apperçois mon frere, lui-même me reconnoît avant que je lui dise rien; il devine ce que je ne pouvais lui déclarer. Sans parler il fond l'épée à la main sur mon infame ravisseur qui se défend. Pour moi effrayée, allarmée de leurs épées, crai-

gnant autant la colere de l'un, que je desirois la punition de l'autre, je m'enfuis, non sans tâcher de voir de loin l'événement du combat. En peu de tems mon frere blesse son ennemi, le renverse. J'allois me joindre à lui pour me venger moi-même, quand des Soldats sont accourus : mon frere vouloit se défendre, mais accablé par le nombre, il est obligé de chercher son salut dans la retraite. Il leur abandonne le traître que je leur ai vu reporter au village. Pour moi, triste, désespérée, mourante, j'ai couru, j'ai erré dans la montagne jusqu'au moment où je vous ai trouvé. A présent que vous savez tout, voyez quel sort je mérite; je suis votre fille, je suis déshonorée ; voyez s'il faut que je meure pour rétablir votre gloire, ou s'il faut que l'on dise que pour ressusciter votre honneur, vous avez ôté la vie à votre fille.

CRESPO.

Leves-toi, Isabelle. Il ne faut pas ici nous amuser à verser des larmes. Suis-moi, retournons à la maison; mon fils est en danger : il faut savoir où il est & tâcher de l'en tirer.

ISABELLE, *à part.*

Sa tranquillité eſt-elle prudence ou diſſimulation.

CRESPO.

Marchons. Vive Dieu, ſi le Capitaine eſt au village, il ſera trop heureux de mourir de ſa bleſſure. S'il réchappe de celle-là, il n'évitera point celle que ma main lui réſerve.

SCENE II.

LE GREFFIER, CRESPO, ISABELLE.

LE GREFFIER.

MONSIEUR, réjouiſſez-vous.

CRESPO.

Me réjouir, & de quoi?

LE GREFFIER.

On vient de vous nommer Alcalde, & pour entrer en exercice, vous avez déjà deux grands événemens. L'un, c'eſt l'arrivée du Roi qui doit être ici ce ſoir ou demain à ce qu'on dit.

L'autre, c'est qu'on a rapporté en secret au village le Capitaine de cette Compagnie qui est partie hier. Il est bien blessé ; on ne dit pas par qui. Mais il faudra toujours faire des recherches ; il y aura beaucoup à gagner pour le Juge.

CRESPO, *à part.*

O Ciel ! quand je ne suis occupé que de ma vengeance, on me donne une Charge (16) qui me met en état de la satisfaire. Mais comment écouter mon ressentiment, quand on me confie le soin d'arrêter celui des autres ? Il faut du tems pour prendre un parti. (*Haut.*) Je reçois avec reconnoissance l'honneur qu'on me fait.

LE GREFFIER.

Allons à la Maison de-Ville, vous y prendrez possession, & vous ferez ensuite les recherches nécessaires.

---

(16) L'Espagnol dit la *Baguette de la Justice.* C'est qu'en Espagne les Alcaldes n'ont point d'autre marque de distinction qu'une Baguette blanche. Avec cela, cependant, ils sont si respectés, que dès qu'ils paroissent, il n'y a point de tumulte qui ne s'appaise.

CRESPO, *à sa fille.*

Allez, retirez-vous à la maison.

ISABELLE.

Non, mon pere, je dois vous accompagner.

CRESPO.

Ma fille, vous avez désormais un Juge pour pere; comptez qu'il vous rendra justice.



SCENE III.

LE CAPITAINE, *le bras en écharpe*, LE SERGENT, SOLDATS.

LE CAPITAINE.

MA blessure n'étoit rien. Pourquoi m'avez-vous rapporté ici?

LE SERGENT.

On n'a pu le savoir qu'après vous avoir pansé, & sans cette précaution vous couriez risque de la vie.

LE CAPITAINE.

Puisque me voilà en bon état, ce

ſeroit une folie de nous arrêter, retirons-nous avant qu'on ſache que nous ſommes ici. Avez-vous-là tous ceux qui m'ont ſuivi ?

LE SERGENT.

Ils y ſont.

LE CAPITAINE.

En ce cas tirons-nous au plutôt des mains de ces coquins de payſans ; s'ils venoient à être inſtruits de mon retour, nous ne nous échapperions peut-être pas ſans danger.

UN SOLDAT.

Voilà la Juſtice qui entre ici.

LE CAPITAINE.

Et qu'eſt-ce que j'ai de commun avec la Juſtice ?

LE SOLDAT.

Je n'en ſais rien, mais la voilà.

LE CAPITAINE.

Tant mieux, après tout, j'aime mieux tomber entre ſes mains que dans celles des payſans. Elle ſera forcée de me renvoyer au conſeil de guerre, de qui je ne redoute rien, quelque délicate que ſoit mon affaire.

LE SOLDAT.

Sans doute que ce maraud de payſan aura rendu ſa plainte.

LE CAPITAINE.

C'eſt ce que je penſe.

CRESPO, *en dehors.*

Saiſiſſez-vous de toutes les portes, & ne laiſſez pas ſortir un ſeul des Soldats qui ſont ici, ſans exception. S'il s'en préſente un, tuez-le moi ſans balancer.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, SOLDATS, CRESPO, *la Baguette d'Alcalde à la main, & ſuivi d'une troupe de Payſans armés.*

LE CAPITAINE.

COMMENT? On oſe entrer ainſi chez moi? Mais, que vois-je?

CRESPO.

On oſe, dites-vous? En effet, la

Justice à bien des permissions à demander.

LE CAPITAINE.

La Justice ! Quelque titre que vous ayez depuis hier, apprenez que vous n'avez aucun pouvoir sur moi.

CRESPO.

Monsieur, point d'emportement, je ne viens ici que pour un seul objet, mais il faut, s'il vous plaît, que nous soyons seuls.

LE CAPITAINE, *à ses Soldats.*

Sortez tous.

CRESPO, *aux Paysans.*

Sortez aussi, ayez toujours l'œil sur les Soldats.

LE GREFFIER.

Nous n'y manquerons pas.



SCENE V.

LE CAPITAINE, CRESPO.

CRESPO.

COMME Magiſtrat je me ſuis ſervi de mon autorité pour vous forcer à m'écouter ; à préſent je ne ſuis plus qu'un ſimple particulier. (*Il poſe ſa baguette.*) Je ne veux que vous confier mes chagrins. Nous ſommes ſeuls , Dom Alvare. Il eſt tems de rompre le ſilence & de vous ouvrir mon cœur. Je ſuis honnête homme. Excepté peut-être la nobleſſe , dieu m'eſt témoin qu'il ne me reſte au monde rien à deſirer. Je me ſuis toujours vu reſpecté de mes égaux & eſtimé de mes ſupérieurs. J'ai du bien ſuffiſamment. Il n'y a pas de laboureur plus riche dans toute la contrée. Ma fille a reçu une éducation vertueuſe & ſage ; elle ne la démentira point, ſi du moins elle reſſemble à ſa mere. Enfin mes richeſſes ne m'attirent point d'envieux.

Ma modération n'est point suspecte. Il faut bien que ce peu de vertu, dont on me loue, soit solide, puisque personne n'en doute, quoique je vive dans un fort petit endroit, où l'on n'aime rien tant que de chercher aux autres des défauts & de les faire remarquer. Que ma fille soit belle, on peut en juger par les excès où votre passion vous a porté, quelque tristes qu'ils soient d'ailleurs pour moi. Malgré la grandeur de l'outrage que vous m'avez fait, je desire moi-même de l'ensevelir dans l'oubli. Vous savez qu'il n'y a pour cela qu'un moyen. Il me sera avantageux, & ne sauroit, je pense, vous devenir funeste. Prenez tout mon bien, je ne m'en réserve pas un sou pour mon fils ni pour moi. Je le forcerai à venir se mettre à vos pieds, pour vous demander pardon de la blessure qu'il vous a faite, & du reste nous vivrons comme nous pourrons, dussions-nous mendier notre pain, dussions-nous nous vendre nous-mêmes pour augmenter encore la dot que je vous offre; mais rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté. Le vôtre n'en souffrira pas. Si vos enfans se trouvent

mes petits-fils, croyez-moi, la noblesse de votre sang purifiera chez eux la roture du mien. Enfin ayez pitié de mes cheveux gris (17). (*Il se met à genoux.*) J'embrasse vos genoux, laissez-vous toucher par les larmes dont je les arrose. Je vous demande l'honneur que vous m'avez fait perdre. A nous voir tous deux on auroit peine peut-être à croire que je sois l'offensé. Mais n'importe, rien ne me coûte en ce moment. J'aurois pu, songez-y bien, me faire justice à moi-même de l'outrage dont vous avez chargé ma vieillesse. Cependant j'aime mieux n'en devoir qu'à vous la réparation.

LE CAPITAINE.

C'en est trop vieux babillard; tu es bien heureux que ta fille soit belle, sans quoi je pourrois bien me

---

(17) L'Espagnol dit : *Je pleure sur mes cheveux gris : ma poitrine en y voyant ainsi la neige & l'eau se mêler, croit qu'ils se fondent.* Ces expressions & d'autres qui peuvent nous paroître aussi ridicules, ne font point de tort au pathétique dont cette Scene est remplie.

venger à tes dépens de l'insolence de ton fils. Vas, si tu veux rétablir ton honneur l'épée à la main, je ne te crains pas : si tu veux me faire un procès, je te crains encore moins : tu n'as point de pouvoir sur mes pareils.

CRESPO.

Quoi ! mes plaintes ne vous touchent point !

LE CAPITAINE.

Les larmes des vieillards, des femmes & des enfans, sont sans conséquence.

CRESPO.

Mon désespoir ne vous arrachera pas un mot propre à ma consolation !

LE CAPITAINE.

Ta consolation ! T'en faut-il d'autre que la bonté que j'ai de ne pas t'ôter la vie ?

CRESPO.

Voyez que je suis à vos pieds, que je vous demande l'honneur.

LE CAPITAINE.

Quel tourment !

CRESPO.

Songez que je suis aujourd'hui l'Alcalde du pays.

LE CAPITAINE.

Que m'importe ? Le conseil de guerre saura bien me tirer d'ici.

CRESPO.

C'est-là votre derniere résolution ?

LE CAPITAINE.

Oui, vieux bavard.

CRESPO.

Il n'y a plus rien à faire ?

LE CAPITAINE.

Non, sinon que tu te taises, c'est le meilleur parti.

CRESPO.

Pas autre chose absolument ?

LE CAPITAINE.

Non.

CRESPO. *Il se leve.*

Soit : eh bien, je vous jure que vous me le payerez. (*Il prend sa baguette.*) Hola, quelqu'un.

LE GREFFIER.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Que veulent donc tous ces coquins ?



SCENE VI.

LE CAPITAINE, CRESPO, LE GREFFIER, *les Payſans.*

LE GREFFIER.

Que voulez-vous ?

CRESPO.

Qu'on ſaiſiſſe Monſieur.

LE CAPITAINE.

Vous n'en avez pas le droit. Vous ne pouvez pas arrêter un homme comme moi, un homme au ſervice du Roi.

CRESPO.

Nous verrons ; mais du moins vous ne ſortirez d'ici que lié ou mort.

LE CAPITAINE, *en voulant ſe jetter ſur lui.*

Je te ferai bien voir que je ſuis vivant.

CRESPO.

Je vous montrerai que je ne suis pas mort. Qu'on le traîne en prison.

LE CAPITAINE.

Il faut bien céder à la force. Le Roi me fera justice de cet affront.

CRESPO.

A la bonne heure. Il me la fera aussi : il n'est pas loin : il nous entendra tous deux. Il faut commencer par quitter votre épée.

LE CAPITAINE.

Mon épée !

CRESPO, *en la lui ôtant.*

Oui, un prisonnier n'en a pas besoin.

LE CAPITAINE.

Malheureux, sais tu que tu me dois du respect.

CRESPO.

Cela est vrai. Qu'on le mene respectueusement dans la prison ; qu'on lui mette respectueusement une paire de bons fers ; qu'on empêche surtout les deux Soldats, qui l'accompagnoient, de lui parler ; qu'on les renferme aussi ; ensuite nous

les

les interrogerons respectueusement tous trois, & si leurs dépositions sont suffisantes, je jure Dieu que je vous fais pendre le plus respectueusement du monde.

LE CAPITAINE.

Les misérables sont les plus forts.

(*On l'emmene.*)

SCENE VII.

On amene REBOLLEDO, & LA VIVANDIERE *en Page.* LE GREFFIER, CRESPO.

LE GREFFIER.

JE n'ai pu attraper que ce Soldat avec ce Page; l'autre s'est échappé.

CRESPO.

Voilà le coquin qui chantoit hier. Cela pourroit bien ne lui plus arriver de sa vie.

REBOLLEDO.

Quel mal y a-t-il à chanter?

CRESPO.

Il n'y a point de mal, j'en ſuis ſi bien convaincu que je vais te faire chanter de la bonne maniere. Prépare-toi à me répondre.

REBOLLEDO.

Eh, ſur quoi ?

CRESPO.

Sur ce qui s'eſt paſſé cette nuit.

REBOLLEDO.

Votre fille en ſait des nouvelles, je penſe.

CRESPO.

Tu changeras de ton. (*Il veut auſſi interroger la Vivandiere, & la menace de la queſtion. Elle s'en moque, parce, dit-elle, qu'elle eſt enceinte. Comme elle eſt habillée en Page il y a une équivoque aſſez indécente ſur l'eſpece d'emploi auquel elle peut ſervir à ſon maître. Creſpo ſort outré de l'impudence de ces miſérables.*

SCENE VIII.

JUAN, *seul.*

DEPUIS que j'ai blessé le traître, j'ai couru par-tout sans trouver ma sœur. Je me hasarde à venir jusqu'ici pour raconter à mon pere tout ce que j'ai vu, & lui demander ses conseils pour sauver ma vie ou recouvrer mon honneur.

SCENE IX.

ISABELLE, *accablée de tristesse,*
INÈS, JUAN.

INÈS.

MA chere cousine, oublie un peu ta douleur. Vivre ainsi dans l'affliction, ce n'est pas vivre, c'est vouloir se tuer.

ISABELLE.

Et qui t'a dit, ma chere Inès, que

la vie ne m'étoit pas à charge ?

JUAN.

Je dirai à mon pere..... Mais n'est-ce pas-là ma sœur ? Oui, c'est elle. Pourquoi tarder ? (*Il tire son épée pour la percer.*)

INÈS.

Mon cousin.

ISABELLE.

Mon frere, que faites-vous ?

JUAN.

Je veux venger mon honneur, que tu m'as ravi.

SCENE X.

CRESPO, ISABELLE, INÈS, JUAN.

CRESPO.

Qu'y a-t-il donc ?

JUAN.

Je veux me laver d'un affront, punir celle qui nous déshonore.

CRESPO.

Cela ſuffit ; mais qui vous a donné la hardieſſe de revenir ici ?

JUAN.

Quelle faute ai-je commiſe ?

CRESPO.

Quoi ! après avoir aſſaſſiné votre Capitaine.

JUAN.

Si je l'ai fait, mon pere, c'étoit pour ſoutenir la gloire de votre nom & du mien. Je me ſuis battu en galant homme.

CRESPO.

Bon, bon, mon fils. Hola, qu'on le mene auſſi en priſon.

JUAN.

Quoi ! tant de rigueur pour votre fils.

CRESPO.

Ce ſeroit mon pere, que j'agirois de même. (*A part.*) Par ce moyen je mets ſa vie en ſûreté, & j'ai le plaiſir de donner un rare exemple de juſtice.

JUAN.

Ecoutez au moins mes raiſons. Sa-

chez pourquoi après avoir blessé un traître, j'ai voulu.....

CRESPO.

Je sais tout ; mais ce n'est pas assez que ton pere le sache, il faut encore que le Juge soit instruit. Je fais faire les informations ; mais jusqu'à ce qu'elles soient à ta décharge, il faut que je te laisse en prison.

JUAN.

Qelle conduite ! vous ôtez l'honneur à qui vous le rend, vous le laissez à qui vous l'ôte. (*On l'emmene.*)

CRESPO.

Vous, Isabelle, allez signer la requête donnée en votre nom, contre celui qui vous a insultée.

ISABELLE.

Quoi ! vous qui voulez cacher ma honte, vous songez à la publier ? Pourquoi rompre le silence, si je ne puis espérer d'être vengée ? Non, mon pere, non, je ne puis y consentir. (*Elle s'en va.*)

CRESPO.

Inès, elle se repentira de ne pas

ſuivre ce que je lui ordonne avec de bonnes vues.



SCENE XI.

DOM LOPE, CRESPO.

DOM LOPE.

OUVREZ, ouvrez.

CRESPO.

Qui frappe ainſi chez moi ? Mais on entre.

DOM LOPE.

C'eſt moi, mon ami, un grand chagrin m'oblige de revenir ici ſur mes pas. Je t'aime trop pour aller deſcendre ailleurs.

CRESPO.

Vous me faites toujours honneur.

DOM LOPE.

Sais-tu que je n'ai point vu ton fils ?

CRESPO.

Vous en ſaurez bientôt la raiſon ;

mais faites-moi le plaisir de me dire ce qui vous ramene ?

DOM LOPE.

C'est la plus grande insolence qu'on puisse imaginer, une effronterie comme on n'en voit point. Un Soldat m'a joint en chemin & m'a dit...... Tu m'en vois encore tout hors de moi de colere.

CRESPO.

Poursuivez.

DOM LOPE.

Qu'un coquin d'Alcalde avoit fait mettre ici le Capitaine en prison, & mordieu cela m'a si fort ému, que je n'en ai plus senti la douleur de ma jambe, quoiqu'elle m'empêchât d'aller aussi vîte que j'aurois voulu pour punir plutôt cette indignité. Vive Dieu, je veux faire mourir le coquin à coups de bâton.

CRESPO.

En ce cas-là, vous pourriez bien perdre votre peine, je ne crois pas que l'Alcalde se laisse donner des coups de bâton.

DOM LOPE.

Il faudra mordieu bien qu'il les reçoive.

CRESPO.

Je ne crois pas que perſonne vous conſeille d'en venir-là. Savez-vous pourquoi il a fait arrêter ce Capitaine ?

DOM LOPE.

Non, mais quoi qu'il ait fait, c'eſt à moi qu'il falloit demander juſtice. On doit ſavoir que je ſuis bon pour le faire punir s'il le mérite.

CRESPO.

Vous ne ſavez donc pas ce que c'eſt qu'un Alcalde ?

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce que ce ſeroit ? un miſérable payſan, ſans doute.

CRESPO.

Miſérable payſan ſoit, mais s'il ſe le met en tête, tel qui penſe lui donner des coups, pourroit pardieu bien en attraper.

DOM LOPE.

Je ſuis pardieu curieux de le voir ; veux-tu me dire où il demeure.

CRESPO.

Pas loin d'ici.

DOM LOPE.

Qui est-il enfin?

CRESPO.

Moi.

DOM LOPE.

Je m'en doutois, morbleu.

CRESPO.

C'est morbleu la vérité.

DOM LOPE.

J'en suis fâché, mais, mon ami, ce qui est dit est dit.

CRESPO.

A la bonne heure, Monsieur, & ce qui est fait est fait.

DOM LOPE.

Je viens pour l'affaire du prisonnier & pour châtier l'impertinence de l'Alcalde.

CRESPO.

Moi je le tiens en prison pour le crime qu'il a commis.

DOM LOPE.

Sais-tu qu'il est au service, & qu'il n'a d'autre juge que moi?

CRESPO.

Savez-vous qu'il m'a enlevé ma fille de ma maison ?

DOM LOPE.

Sais-tu que je veux seul connoître de cette affaire ?

CRESPO.

Savez-vous qu'il l'a violée ?

DOM LOPE.

Sais-tu le risque que tu cours en empiétant sur mes droits ?....

CRESPO.

Savez-vous que je l'ai prié à genoux de m'accorder une réparation, & qu'il l'a refusée ?

DOM LOPE.

Que tu me fais un affront ?

CRESPO.

Il m'en a bien fait un autre.

DOM LOPE.

Je m'engage à te faire justice.

CRESPO.

Je n'ai jamais prié personne de faire pour moi ce que je pouvois faire moi-même.

DOM LOPE.

Enfin, il faut que j'aie le prisonnier; j'y suis engagé.

CRESPO.

Moi, j'ai commencé son procès.

DOM LOPE.

Quel procès?

CRESPO.

Quelques feuilles de papier où j'ai soin d'écrire les informations que je fais.

DOM LOPE.

Je m'en vais toujours à la prison.

CRESPO.

Vous êtes le maître; mais songez seulement qu'il y a ordre de recevoir à coups de fusil tous ceux qui en approcheront.

DOM LOPE.

Je ne crains guere tes fusils; mais cependant il ne faut rien risquer ici. Hola, Soldat, vas vîte dire à toutes les Compagnies qui sont en marche aux environs, de venir ici en bataille, les fusils chargés & la meche allumée.

LE SOLDAT.

Cela n'eſt pas néceſſaire ; en apprenant ce qui ſe paſſe ici, elles ſont venues d'elles-mêmes.

DOM LOPE.

Nous allons donc voir ſi on me rendra le priſonnier ou non.

CRESPO.

Je m'en vais moi voir à exécuter ce que j'ai à faire auparavant. (*Ils ſortent tous deux du théatre qui reſte vuide un moment. Mais on entend derriere battre le tambour.*

DOM LOPE, *crie :*

Voilà la priſon où eſt le Capitaine. Marche, Soldat, ſi on ne le rend pas à l'inſtant, mets le feu à la priſon. Si le village veut réſiſter, mets le feu au village.

LE GREFFIER.

Quand ils devroient tout brûler, ils ne l'auront pas.

LES SOLDATS.

Périſſent tous les Payſans !

CRESPO.

Soit, qu'ils périſſent, puiſqu'ils

n'ont plus autre chose à faire. (*Dom Lope arrive, brise la prison, enfonce la porte.*)



SCENE XII.

DOM LOPE ET SES SOLDATS *d'un côté, de l'autre*, CRESPO, LE ROI ET SA SUITE.

LE ROI.

Qu'est-ce qu'il y a? est-ce ainsi qu'on se prépare à me recevoir?

DOM LOPE.

Cela vient, Sire, de l'insolence d'un paysan, & si votre Majesté étoit arrivée un peu plus tard, elle auroit trouvé le village tout en feu.

LE ROI.

Qu'est-il donc arrivé?

DOM LOPE.

Un Alcalde a arrêté un Capitaine, & quand je l'ai demandé il a refusé de le rendre.

LE ROI.

Qui est cet Alcalde ?

CRESPO.

Moi.

LE ROI.

Quelle raison avez-vous ?

CRESPO, *en lui montrant des papiers.*

Ce procès où il est bien prouvé que cet Officier a enlevé une fille, qu'il l'a violée, qu'il a refusé de l'épouser malgré les larmes de son pere.

DOM LOPE.

Ce pere est l'Alcalde lui-même.

CRESPO.

Qu'importe ? Si un Etranger m'étoit venu demander justice, je la lui aurois rendue. Ne puis-je pas faire pour ma fille ce que j'aurois fait pour d'autres ? J'ai fait arrêter impitoyablement mon propre fils. Pouvois-je refuser d'écouter ma fille ? Qu'on fasse reviser le procès ; qu'on voie si j'ai suborné les témoins, & qu'on me punisse, si je le mérite.

LE ROI.

Le procès est bien instruit, mais vous n'avez pas le droit de faire exé-

cuter la ſentence. Il y a d'autres tribunaux qui doivent en connoître ; ils ſont équitables ; renvoyez-y le priſonnier.

CRESPO.

Cela ſeroit difficile, Sire. Il n'y a ici qu'un tribunal ; toutes ſes ſentences s'exécutent d'abord, & la mienne l'eſt déja.

LE ROI.

Que dites-vous ?

CRESPO.

Si vous ne me croyez pas, tournez ici les yeux. (*On voit le Capitaine aſſis, mais étranglé.*)

LE ROI.

Comment ! vous avez été aſſez hardi pour cela ?

CRESPO.

Vous avez trouvé la ſentence juſte, je ne ſuis donc pas coupable.

LE ROI.

Je ne ſavois pas qu'elle fût exécutée.

CRESPO.

Sire, toute votre juſtice n'eſt qu'un ſeul corps ; mais elle a pluſieurs mains.

Qu'importe laquelle de ces mains fait souffrir la mort à un homme qui la mérite ?

LE ROI.

Mais, au moins, puisqu'il étoit Officier & Gentilhomme, il falloit lui faire couper la tête.

CRESPO.

Sire, les gentilshommes de ce pays-ci ne donnent pas d'exercice au bourreau, au moyen de quoi il n'a jamais appris à couper des têtes. Au reste, ceci est l'affaire du mort; & jusqu'à ce qu'il revienne s'en plaindre lui-même, je ne vois pas que personne doive s'y intéresser.

LE ROI.

Dom Lope, il n'y a point de remede; le coupable méritoit la mort, & la forme n'est rien, quand le fonds est juste. Allons, que les Soldats marchent, & qu'il n'en reste pas un seul ici. Pour vous, Crespo, je vous fais Alcalde perpétuel de ce lieu. (*Il s'en va.*)

CRESPO.

Il n'y a que vous capable d'honorer ainsi l'amour de la justice.

DOM LOPE.

Tu es heureux que le Roi ſoit arrivé.

CRESPO.

Par dieu! quand il ne ſeroit pas arrivé, tout étoit fait.

DOM LOPE.

N'auroit-il pas mieux valu me prévenir, me livrer le priſonnier, & mettre à couvert l'honneur de ta fille?

CRESPO.

Ma fille! elle eſt dans un couvent de ſon choix; elle y trouvera un époux qui s'inquiete peu de la qualité.

DOM LOPE.

Du moins, rends-moi les autres priſonniers.

CRESPO.

Volontiers. (*Aux Payſans qui gardent la priſon.*) Faites-les ſortir?

DOM LOPE, *après les avoir examinés.*

Ton fils n'y eſt pas; il m'appartient: pourquoi ne me le pas rendre?

CRESPO.

Je prétends le punir du malheur

qu'il a eu de frapper ſon Capitaine. Il eſt vrai que c'étoit pour venger ſon honneur ; mais, enfin, il pouvoit s'y prendre autrement.

DOM LOPE.

Tu en a aſſez fait, rends le moi, & qu'il ne ſoit plus queſtion de rien.

CRESPO.

Avec plaiſir, le voilà.

FIN.

PERSONNAGES.

Dom CESAR, *Amant d'Isabelle.*

Dom FELIX, *frere de Célia.*

Dom JUAN, *Amant d'Isabelle & son cousin.*

Dom DIEGO, *pere d'Isabelle.*

MOSQUITO, *Valet de Dom César.*

CASTAÑO, *Valet de Dom Juan.*

OCTAVIO.

ISABELLE, *fille de Dom Diego.*

CÉLIA, *sœur de Dom Félix.*

BEATRIX, *Suivante d'Isabelle.*

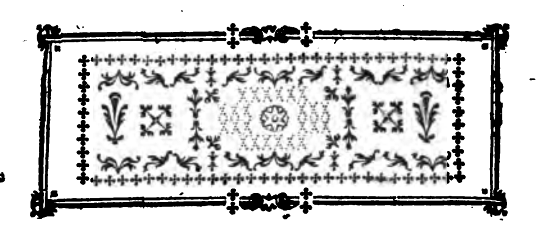
INÈS, *Suivante de Célia.*

GONFALO, *Cocher de Dom Diego.*

OTANÈS, *Ecuyer du même.*

Des SERGENS.





LA CLOISON.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM CESAR, MOSQUITO, *en habits de voyage & bottés.*

DOM CESAR.

PUISQUE nous ne pouvons pas entrer à Madrid avant le ſoir, attache nos mules à ces arbres & atten-

dons la nuit dans ce bel endroit où la verdure paroît si fraîche.

MOSQUITO.

Voilà, Monsieur, les mules attachées; mais ne seroit-il pas plus dans l'ordre qu'elles nous attachassent nous-mêmes?

DOM CESAR.

Pourquoi donc?

MOSQUITO.

Parce qu'elles sont plus raisonnables.

DOM CESAR.

Nous sommes donc deux fous?

MOSQUITO.

Cela est vrai, avec une petite différence entre nous deux pourtant.

DOM CESAR.

Qui est que....

MOSQUITO.

Oh! que vous êtes fou de votre chef, & que moi je ne le suis que par une sotte complaisance qui m'engage à m'attacher sur vos pas.

DOM CESAR.

Allons, voyons, prouve-moi un peu cela.

MOSQUITO.

MOSQUITO.

Il y a à peine trois mois que nous nous sommes enfuis de Madrid, après y avoir tué un gentilhomme, frere d'une certaine Dame à qui, dans le même tems, vous faisiez la cour; & ce qu'il y a de bon, c'est que vous étiez à la fois l'amant de sa sœur & son rival auprès d'une autre Dame; car vous ressemblez, en ce point, aux faiseurs de comédies: vous ne mettez jamais pour une femme sur la scene. Enfin nous étions heureusement arrivés en Portugal, & sur je ne sais quel chiffon, dont vous ne m'avez pas même dit le contenu, crac, nous voilà aux portes de Madrid, & puis vous êtes étonné que je vous prenne pour un fou? Par ma foi nous prenons tout le chemin, vous, de n'avoir bientôt plus de tête sur les épaules, & moi de me voir en belle place publique, les pieds à la hauteur de la tête des autres.

DOM CESAR.

J'avoue bien que tu peux avoir quelque raison, quant au danger qui me menace, si je suis découvert. Mais que veux-tu? Autant vaut mourir ici

qu'à Lisbonne. Qu'importe, que ma présence me soit funeste à Madrid, puisque l'absence de ce que j'adore m'auroit également tué en Portugal?

MOSQUITO.

A la bonne heure; mais pourquoi me ramener, moi qui ne regrettois rien, & que les douleurs de l'absence n'auroient certainement jamais fait mourir. Cependant nous y voilà; encore faut-il bien que je sache les raisons d'une aventure dont je partage les risques. Vous ne m'avez rien dit encore de ce que vous venez faire ici.

DOM CESAR.

Volontiers, je vais te l'apprendre. Il est bien doux de s'occuper même des peines que l'amour cause. Il semble qu'elles en deviennent plus légeres quand on a à qui les confier. Tu connois la beauté d'Isabelle. Je l'aimai dès que je la vis, & je n'oubliai rien pour parvenir à la toucher. Voyant que je ne pouvois y réussir, j'essaiai de me guérir d'une passion si malheureuse par une autre passion. Je jettai mes yeux sur Célia; je m'efforçai de m'attacher à elle & de par-

venir à l'aimer ; mais mon cœur ne voulut jamais être complice de l'inconſtance que me conſeilloit la raiſon. Pour mon malheur, Dom Alonſe, frere de cette beauté dont je tâchois d'éluder l'aſcendant, étoit l'amant de celle que je feignois de ſervir. Je ne l'aimois point, je n'en étois pas jaloux. Cependant, par une biſarrerie ſinguliere, je ne pus ſans chagrin le voir un ſoir ſeul avec Célia, ſe promener dans le parc de ..... Je voulus rompre le tête-à-tête, j'allai les joindre. Célia parut flattée de mon arrivée ; elle dit quelques mots trop obligeans pour moi. Dom Alonſe, qui s'étoit apperçu de ces diſpoſitions, en fut choqué ; il m'inſulta. Nous mîmes l'épée à la main, & j'eus le malheur de remporter l'avantage ; je l'étendis mort à mes pieds. Tandis que j'attendois en Portugal que cette triſte affaire fût aſſoupie, j'ai tout d'un coup reçu cette lettre de Célia. (*Il lit.*)

« Rien n'égale ma reconnoiſſance » pour le ſervice que vous m'avez » rendu. Mon frere, comme vous ſa» vez, eſt abſent, & vous ne pouvez » pas avoir de retraite plus ſûre que

» ma maiſon, où ſûrement on ne
» s'aviſera pas de venir vous cher-
» cher. Ainſi acceptez-la, vous ſerez
» plus à portée d'arranger vos affaires.
» Vous y ſerez auſſi ſecrétement que
» vous pouvez le deſirer, s'il n'eſt pas
» poſſible de vous y recevoir auſſi
» bien que vous le méritez ».

Voilà la cauſe de mon retour, mon ami. En effet, il n'y a rien de plus impénétrable qu'une maiſon bourgeoiſe où il ne ſera pas poſſible de ſoupçonner ma demeure. J'en pourrai ſortir la nuit & accélérer mon accommodement; car en fait d'affaires, il n'y a rien de tel que la préſence de la partie. Au reſte, ce n'eſt pas tant ce motif, je l'avoue, qui me conduit ici, que l'eſpérance de pouvoir quelquefois la nuit rendre mes hommages aux fenêtres de la charmante Iſabelle. Il faudra bien me contenter de ce foible avantage; puiſque le meurtre de ſon frere m'ôte pour jamais l'eſpérance de la poſſéder; & en effet, ſi je n'ai pu la gagner quand elle n'avoit rien à me reprocher, qu'en puis-je attendre après avoir cauſé le malheur de ſa famille? Voilà la véritable cauſe de mon retour. Je n'ai accepté

la maison de Célia que pour m'assurer le pouvoir d'adorer quelquefois les murailles de celle de ma maîtresse (1).

MOSQUITO.

Ma foi, Monsieur, je ne puis pas trop vous blâmer ; j'aime assez qu'un galant homme ait deux maîtresses. Quand on tire à deux buts différens, il y auroit bien du malheur si on les manquoit tous deux ; je vous imite de mon mieux. Je couche aussi en joue Béatrix & Inès ; si l'une m'échappe, l'autre me restera. Ainsi je les porte toutes deux l'une sur l'autre dans mon cœur, & je laisse au hasard à décider laquelle doit l'emporter.

(*On entend un grand bruit & des femmes qui crient :*)

Prends garde, arrête ivrogne, que fais-tu ?

MOSQUITO.

Monsieur, sauvons-nous, voilà des gens qui m'en veulent, ils m'appellent par mon nom.

---

(1) Il a bien fallu laisser dans ce récit quelques expressions & quelques idées Espagnoles : mais je l'ai abrégé des trois quarts.

DOM CESAR.

Ah ! c'eſt un carroſſe qui s'eſt embourbé dans une marre.

MOSQUITO.

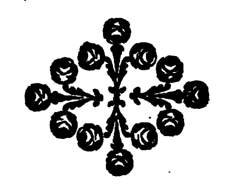
Oui, & le voilà qui verſe tout au milieu.

DOM CESAR.

Ce ſont des femmes, il faut voler à leur ſecours.

MOSQUITO.

En voilà une bonne, mais il eſt parti. Voyons un peu combien il y aura de côtes rompues. Que vois-je, c'eſt Béatrix que l'on retire la premiere. Vive dieu, ſa maîtreſſe eſt ſans doute au fond. Cachons-nous.



SCENE II.

BEATRIX, *que le Cocher apporte*, OTANÈS.

BEATRIX.

Au secours, je suis morte, mon mantelet, mes manchettes sont déchirées, & j'ai la tête brisée.

LE COCHER.

Quel malheur !

BEATRIX.

Coquin, tu nous as bien menées.

LE COCHER.

Voilà la premiere fois que cela m'arrive.

OTANÈS.

Pour peu que tu continues, tu pourras ouvrir une école de l'art de renverser des voitures

BEATRIX.

Quand il n'auroit de sa vie fait autre chose, il n'auroit pas mieux réussi.

OTANÈS.

Et Madame.

LE COCHER.

Un Cocher l'a retirée de l'eau à moitié morte.

OTANÈS.

Je vais avertir mon maître qui eſt ici près dans ſon jardin.

LE COCHER.

Moi, je vais chercher du ſecours pour tirer le carroſſe.

MOSQUITO, *en ſe montrant.*

Béatrix.

BEATRIX.

Que vois-je ? c'eſt Moſquito.

MOSQUITO.

C'eſt moi-même, mon enfant, j'arrive du bout du monde pour te voir. Je t'ai vue renverſée, j'ai envie de m'en retourner.

BEATRIX.

Et ton maître ?

MOSQUITO.

Il eſt ici, mais motus au moins, il faut du ſecret.

BEATRIX.

Sois tranquille, je n'ai point de langue.

MOSQUITO.

Ce n'est pas une raison; vous autres, femmes, ressemblez aux coureurs qui n'en vont que mieux quand ils n'ont point de rate. Je crois que si vous n'aviez point de langue, vous n'en auriez que plus d'envie de parler.



SCENE III.

ISABELLE, *évanouie*, DOM CESAR *qui la porte entre ses bras*, BEATRIX, MOSQUITO.

ISABELLE, *revenant à elle*.

Ah! malheureuse que je suis.

DOM CESAR.

La voilà qui se reconnoît, il faut la quitter; mais qu'importe que je meure pourvu qu'elle vive.

ISABELLE.

Où suis-je?

DOM CESAR.

Elle ne pourroit ſupporter ma vue, il faut la lui dérober. (*Il ſe couvre le viſage avec ſon manteau.*)

ISABELLE.

Que vois-je? Qui êtes-vous?

DOM CESAR, *en déguiſant ſa voix.*

Un homme aſſez favoriſé du ſort pour avoir trouvé l'occaſion de vous être utile.

ISABELLE.

Pourquoi donc prendre tant de précaution pour me cacher à qui je ſuis redevable de la vie?

DOM CESAR.

Vous ne me devez rien, Madame, je n'exige point de reconnoiſſance d'un ſervice qui fait tout mon bonheur; daignez ſeulement ne m'en pas ſavoir mauvais gré, & je ſuis plus que ſatisfait.

ISABELLE.

Tant de généroſité eſt un ſecond bienfait de votre part; mais ne me cachez pas qui vous êtes.

DOM CESAR.

Je n'oſe vous l'apprendre.

ISABELLE.

Je veux le ſavoir.

DOM CESAR.

Ne le demandez pas, Madame, ſi mon repos vous eſt cher, & peut-être le vôtre.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire donc ?

DOM CESAR.

Si vous me connoiſſiez, vous ne me pardonneriez-pas de m'être fait connoître. En reculant cet inſtant fatal, je prolonge au moins la durée de votre reconnoiſſance.

ISABELLE.

Quoi ! j'aurois de la peine à ſupporter votre vue ?

DOM CESAR.

Autant que j'ai de plaiſir à vous entretenir.

ISABELLE.

Je ne pourrois vous enviſager ſans chagrin.

DOM CESAR.

Ni moi vous perdre ſans douleur.

ISABELLE.

Je commence à entrevoir qui vous pouvez être.

DOM CESAR.

Et moi je ne sens que trop le danger où je suis.

ISABELLE.

Je veux sortir d'embarras, c'est trop long-tems m'abandonner à des soupçons qui m'inquietent & qui m'affligent.

DOM CESAR, *en se découvrant.*

Eh bien, soyez donc satisfaite, & que ma triste destinée s'accomplisse.

ISABELLE, *en soupirant.*

Quoi! c'est vous! ah! malheureux, comment avez-vous la témérité de vous montrer dans un endroit aussi public?

DOM CESAR.

Et dans quel tems de ma vie n'ai-je pas été téméraire?

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici?

DOM CESAR.

Vous le voyez. La mort de votre

frere a causé ma fuite, mon retour vous donne la vie.

ISABELLE.

Songez-vous qu'elle doit me devenir à charge, s'il faut que je pense que c'est de vous que je la tiens (2).

BEATRIX.

Madame, voilà Monsieur votre pere qui s'avance.

DOM CESAR.

Que vais-je devenir?

ISABELLE.

Il faut ici montrer qui je suis. Cesar, ne craignez pas que le ressentiment l'emporte dans mon cœur sur la reconnoissance, ni que je sois assez lâ-

---

(2) J'abrege infiniment, & même je prends la liberté de changer ici bien des choses qui nous paroîtroient fort peu dans la nature. Ici, par exemple, Cesar répond à sa maîtresse: *Mon chagrin est flatté de vous voir ainsi traiter votre vie dorénavant. C'est une consolation pour moi que quelqu'un déteste son existence, précisément par les raisons qui devroient l'engager à m'aimer.* Cela nous paroîtrait, avec raison, recherché, ou plutôt inintelligible. Ce n'est pas ainsi que la passion s'explique.

che pour préférer le plaisir de me venger à celui de reconnoître votre générosité. Allez, retirez-vous, vous le pouvez en sûreté.

DOM CESAR.

Je vais donc vous quitter & par votre ordre.

ISABELLE.

Je vous dois la vie. En vous gardant le secret, je m'acquitte envers vous; allez, mais songez que ce que je dois au sang de mon frere ne me permettra plus dorénavant de vous ménager. (*Il se retire.*)

SCENE IV.

DOM DIEGO *entre avec ses gens*, ISABELLE, BEATRIX, LE COCHER.

DOM DIEGO.

MARAUD, tu ne peux pas prendre garde à ce que tu fais. Eh bien, ma fille, qu'est-ce qu'il y a?

ISABELLE.

Rien, mon pere; la voiture a versé.

DOM DIEGO.

T'es-tu blessée?

ISABELLE.

Non, heureusement.

DOM DIEGO.

En ce cas retournons donc vîte à la maison. (*Ils s'en vont.*)



SCENE V.

Le theatre change, il représente la maison de Célia.

CÉLIA, DOM FELIX, INÈS.

CÉLIA.

VOTRE retour a quelque chose de bien étrange.

DOM FELIX.

La surprise qu'il vous cause auroit lieu de me paroître bien plus étrange encore.

CÉLIA.

Ma surprise est bien naturelle. Vous arrivez avec précipitation de l'armée ; & pourquoi faire s'il vous plaît ? C'est pour faire fermer mes portes, mes fenêtres, avec tant de soin qu'il ne peut plus aujourd'hui y passer une mouche. Quelle raison, Dom Félix, vous rend donc si défiant ? D'où vous vient une inquiétude si extravagante ?

DOM FELIX.

Célia, elle peut vous le paroître ; pour moi, quoique en effet la défiance ne soit pas toujours un motif suffisant de sécurité, j'y trouve au moins quelque raison d'être un peu plus tranquille.

CÉLIA.

Vous êtes parti d'ici pour aller acquérir de la gloire en Italie ; il ne devoit être question que de vos exploits. Est-ce par de semblables folies que vous prétendez vous signaler ?

DOM FELIX.

Cela suffit, Célia. Laissez-nous, Inès.

INÈS.

Il a quelque confidence à lui faire.

DOM FELIX.

Puisque vous me pressez si vivement, je vais vous apprendre ce que j'avois intention de vous cacher. J'ai été instruit en Italie du danger que couroit en votre personne l'honneur de ma famille. On m'a écrit qu'au mois d'Avril dernier vous étiez sortie avec Dom Alonse ; que, tandis que vous étiez à vous promener au parc avec lui, un autre Cavalier étoit venu le charger l'épée à la main & l'avoit tué. Vous avez eu le bonheur de n'être pas reconnue : mais, enfin, c'est à cette imprudence que je reviens mettre ordre. Voilà, Célia, la cause de mon retour. Que m'importe de me couvrir de gloire ailleurs, si j'ai dans ma patrie une sœur qui me déshonore ? Qu'ai-je besoin d'accroître ma réputation par des traits de courage, si dans le même tems vous la ternissez par des lâchetés de ce genre ? Je ne voulois vous rien dire du sujet de mes chagrins; mais vous m'avez arraché ce funeste secret. Songez, Célia, qu'après m'avoir outragé par vos paroles, vous devez m'appaiser en justifiant à mes yeux votre conduite.

CÉLIA.

Croyez-vous donc me forcer à m'avouer coupable par de pareilles menaces? Non, Dom Félix, un cœur innocent n'a pas besoin de se justifier. Moi, être sortie pour me promener au parc? moi, m'y être laissé suivre par des Cavaliers? moi, y avoir été l'occasion d'un duel? quiconque a osé vous l'écrire, est un imposteur, entendez-vous?

INÈS.

Monsieur, voilà Dom Juan de Silva qui vous demande.

DOM FELIX.

Célia, ne faites part à personne de ce que je viens de vous confier; cachons à vos gens ce qui se passe entre nous. Allez, retirez-vous dans votre appartement, afin que je puisse recevoir ici dom Juan au-devant de qui je cours.

INÈS.

Qu'avoit-il donc de si important à vous dire?

CÉLIA.

Ah! Inès, il sait tout.

INÈS.

Quoi! sait-il aussi l'histoire de la Cloison (3)?

CÉLIA.

Non, il n'y a que celle-là qu'il ignore. Le voilà qui revient, écoutons ce qu'il veut dire. (*Elles se cachent.*)

SCENE VI.

CÉLIA, INÈS *cachées*, DOM JUAN, DOM FELIX.

DOM JUAN.

Je suis enchanté, Dom Félix, de vous trouver.

DOM FELIX.

Je n'ai pas moins de plaisir à vous voir.

DOM JUAN.

C'est un grand bonheur que je vous aie rencontré.

(3) On saura tout à l'heure ce que c'est que cette Cloison.

DOM FELIX.

Qu'avez-vous donc ? Vous me paroiſſez tout troublé ?

DOM JUAN.

Vous connoiſſez tout mon amour pour la charmante Iſabelle, ma couſine : je n'attends qu'une diſpenſe pour conſommer mon bonheur en recevant ſa main. Vous ſavez auſſi comment ſon frere a été tué par Dom Ceſar à l'occaſion d'une femme qu'on n'a jamais reconnue. Aujourd'hui j'étois ſorti de bonne heure pour adoucir par la promenade le chagrin que cet événement tragique m'a cauſé : tout d'un coup j'ai apperçu de loin ma belle maîtreſſe dans une voiture qui tournoit ſur un pont. Le Cocher s'y eſt pris ſi mal-adroitement, qu'il a verſé ſon carroſſe : j'ai couru pour la ſecourir, mais comme j'en étois éloigné, je n'ai pu arriver aſſez tôt : tout étoit déja réparé quand je me ſuis rendu près d'elle : mais en revenant j'ai cru appercevoir le meurtrier de ſon frere. Il ne faiſoit plus aſſez de jour pour m'aſſurer bien préciſément ſi c'étoit lui. Mais, au reſte, je l'ai ſuivi avec mon valet juſqu'à ce que je l'ai

vu entrer dans une maison où il nous sera facile de découvrir si mon pressentiment est faux ou non. J'ai recours à vous comme mon meilleur ami, pour me prêter la main dans une occasion si intéressante.

DOM FELIX.

Volontiers, marchons. (*A part.*) Au fond, je sens combien il est ridicule d'aller ainsi exposer sa vie pour le premier venu comme les loix de l'honneur nous y obligent; mais ici il n'en est pas tout-à-fait de même. Il s'agit de l'affaire de Célia; j'ignorois quel étoit le meurtrier; je vais me venger moi-même en donnant du secours à mon ami.

DOM JUAN.

Allons, vous verrez comme je sais soutenir mon honneur.

DOM FELIX.

Je vous suis. (*A part.*) Combien de sottises occasionne ce ridicule point d'honneur (4). (*Ils s'en vont.*)

---

(4) Ces réflexions sont singulieres dans la bouche d'un Cavalier Espagnol. Peut-être

SCENE VII.

CÉLIA, INÈS.

CÉLIA.

QU'AI JE entendu, ma chere Inès?

INÈS.

Des choses fort inquiétantes.

CÉLIA.

Ils vont chercher Cesar pour l'égorger, & c'est moi qui le livre à la mort. Malheureuse que je suis! Mais qui pouvoit deviner le cruel retour de mon frere? Inès, ma mort est assurée.

INÈS.

Allons, allons, Madame, il ne faut pas ainsi se décourager. Il n'est pas encore certain qu'ils le trouvent.

CÉLIA.

Ils le trouveront. Je connois trop

---

est-ce une leçon que le Poëte a voulu donner à ses contemporains contre la rage des duels. Au reste, elle n'étoit pas alors plus fréquente en Espagne qu'en France.

mon étoile pour en douter. (*On entend du bruit.*)

INÈS.

Ecoutez, n'est-ce pas là le signal que donnoit autrefois Dom César, quand il vouloit entrer ?

CÉLIA.

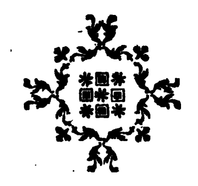
Oui vraiment.

INÈS.

Vous voyez que votre étoile n'est pas si méchante.

CÉLIA.

Cours vîte, Inès, qu'il se cache ici tandis qu'on va le chercher ailleurs. (*Inès sort & Célia continue.*) Dom César va voir avec quel succès mon adresse saura le défendre contre tous ses ennemis.



SCENE VIII.

CÉLIA, INÈS, DOM CESAR, MOSQUITO.

DOM CESAR.

DONNEZ-MOI votre main à baiſer, belle Célia. Je ne crois vivre que depuis le moment où j'ai le bonheur de vous revoir.

MOSQUITO, *à Inès.*

Et moi, que te baiſerai-je ?

CÉLIA.

Soyez le bien venu, Céſar, je ne crois pourtant pas vous offrir un auſſi bon aſyle que je l'avois eſpéré, parce que mon frere eſt arrivé d'hier.

DOM CESAR.

Quoi ! Madame ! votre frere eſt à Madrid.

CÉLIA.

D'hier. Je n'en ai été avertie qu'après le départ de ma lettre, où je vous mandois de revenir, ſans quoi

je

je me ferois bien gardé de vous faire partir.

DOM CESAR.

N'étoit-il pas à l'armée ?

CÉLIA.

Cela est vrai ; mais on l'a instruit de votre querelle avec Dom Alonse & de son objet. Il est revenu sur le champ sans perdre de temps.

DOM CESAR.

En ce cas je ne puis donc plus sans risque rester chez vous.

CÉLIA

Pourquoi Dom César ? oubliez-vous ce que peuvent dans une femme l'esprit & l'amour. Je vous ai préparé une retraite où vous serez parfaitement en sûreté.

DOM CESAR.

Comment ?

CÉLIA.

Le voici. Cette maison a deux étages, l'un haut que j'occupe, & l'autre au-dessous, est loué à ce négociant qui a tant de correspondances en Italie. Comme elle n'a pas toujours ainsi été partagée, il y a dans

un coin un escalier dérobé qui faisoit la communication des deux étages, quand ils appartenoient au même maître. Cet escalier est bouché par une cloison du côté de l'appartement d'en bas comme de celui-ci ; ce qui fait en dedans un vuide assez grand. Quand j'ai reçu la lettre de mon frere & que j'ai vu que vous alliez arriver aussi ; dans mon embarras j'ai imaginé de faire pratiquer dans la cloison une coulisse qui ne s'apperçoit en aucune maniere. Par ce moyen vous pourrez rester ici fort en assurance, quand mon frere ne sera pas au logis, & quand il y sera, vous vous retirerez derriere la coulisse. La chose est d'autant plus facile qu'elle donne dans mon cabinet de toilette, où on entre très-rarement & que je tiens toujours fermé.

DOM CESAR.

Non, Madame, je sens tout le prix de vos bontés, mais je ne puis profiter d'un asyle qui vous expose. Il est bien plus simple que je retourne d'où je viens. Adieu, Madame, le bonheur de vous avoir vue me dédommage des fatigues d'une si longue course.

CÉLIA.

Arrêtez, César ; gardez-vous de ſortir, ſi vous ne voulez perdre la vie.

DOM CESAR.

Comment ?

CÉLIA.

Apprenez qu'on eſt allé à votre auberge vous chercher pour vous aſſaſſiner.

DOM CESAR.

Et qui a formé ce complot ?

CÉLIA.

Mon frere avec Dom Juan. C'eſt ici même que je le leur ai entendu dire. (*On frappe à la porte.*)

INÈS

Madame, c'eſt Monſieur lui-même.

CÉLIA.

Ah ! ciel ! pouvez-vous balancer à vous cacher ?

DOM CESAR.

C'eſt par ménagement pour votre honneur, Célia, que je m'y réſous ; mais je n'entends pas reſter long-tems dans ce honteux aſyle.

CÉLIA.

Vas, Inès, leur montrer l'escalier; & qu'ils n'en sortent pas que tout ne soit tranquille dans la maison. (*Dom César & Mosquito s'en vont avec Inès.*)

SCENE IX.

DOM FELIX, DOM JUAN, CÉLIA, INÈS, UN DOMESTIQUE.

DOM FELIX.

ENFIN me voilà chez moi, retirez-vous, Dom Juan.

DOM JUAN.

Comment! c'est moi qui vous en ai fait sortir. Vous avez été reconnu & moi non. Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en sûreté.

CÉLIA, *à part.*

Puisque Dom Juan est avec lui, sans doute ils viennent chercher ici Dom César.

DOM FELIX.

A la bonne heure. Hola, quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur?

DOM FELIX.

Vîte, qu'on ſe dépêche, qu'on enleve d'ici tous les meubles pour les tranſporter là-bas chez ce Cavalier Milanais, tandis que je vais parler à ma ſœur.

DOM JUAN.

Je vais moi-même me mettre à la tête de vos gens & les faire dépêcher.

CÉLIA, *à part.*

Sous prétexte de détendre les meubles, ils vont ſans doute le chercher.

DOM FELIX.

Ma ſœur.

CÉLIA.

Qu'avez-vous, Dom Félix?

DOM FELIX.

Je ſuis dans un cruel embarras.

CÉLIA, *à part.*

Ils ont appris que Dom Céſar étoit ici.

DOM FELIX.

Dom Juan eſt venu m'enlever pour l'accompagner à la recherche d'un de ſes ennemis. Nous ne l'avons pas trouvé à l'endroit où il venoit d'en ſortir. Nous l'avons attendu aux environs pendant quelque tems, au bout duquel nous avons apperçu un homme qui a paru à Dom Juan être celui qu'il cherchoit. Nous l'avons enveloppé, il s'eſt défendu. Au bruit des épées, la garde eſt accourue; elle eſt arrivée dans le moment où l'étranger tomboit mort aux pieds de Dom Juan; mais dans le tumulte un des archers m'a reconnu, & quoique nous ayons eu le bonheur de nous échapper, je n'en ſuis pas moins expoſé, puiſque l'on ſait qui je ſuis. Il faut donc m'abſenter; mais je ne vous laiſſerai plus, Célia, la liberté de compromettre mon honneur. Ainſi ſuivez-moi à l'inſtant chez mon oncle, à la vigilance duquel je vais vous confier. Je ne partirai pas que je ne vous aie remis entre ſes mains.

CÉLIA.

Dom Félix.

DOM FELIX.

Je ne veux rien entendre.

CÉLIA.

Mais prenez garde que.....

DOM FELIX.

Cela sera, Célia : les discours sont inutiles.

INÈS, *à Célia.*

Mais en un moment ils ont démeublé toute la maison. Que veulent-ils donc faire ? (*On entend le bruit des meubles que l'on déménage : l'on vient enlever les tapisseries & tout ce qu'il y a sur le théatre même, c'est-à-dire, dans la chambre où la scene se passe.*)

DOM FELIX.

Célia, marchons, il faut venir ; suivez votre maîtresse, Inès.

CÉLIA.

Y a-t-il une personne au monde plus malheureuse que moi ?

DOM JUAN.

Il n'y a personne ici ; sortons & fermons la porte sur nous (5).

---

(5) On trouvera ce déménagement bien prompt ; mais il faut penser à trois choses.

SCENE X.

Le théatre représente la nuit (6).

DOM CESAR, MOSQUITO.
(Ils ouvrent la porte de la Cloison.)

DOM CESAR.

Il est déja plus de minuit.

MOSQUITO.

Est-ce qu'Inès nous auroit oubliés ?

1°. Une maison Espagnole n'est pas meublée comme les nôtres. Les ornemens en sont plus portatifs, & ils l'étoient bien davantage au tems où cette Comédie a été composée. 2°. On étoit forcé de se dépêcher, puisqu'on vouloit prévenir l'arrivée de la Justice qui ne pouvoit tarder à accourir enlever Dom Felix. 3°. Il faut se prêter un peu au besoin de l'Auteur & ne pas exiger une vraisemblance rigoureuse. Quelque impression que fasse cette scene sur les lecteurs, il est sûr qu'elle est extraordinairement théatrale, & que rien n'est si singulier, ni si intéressant que les situations qu'elle va produire.

(6) On doit se souvenir que Dom Cesar est arrivé vers le soir.

DOM CESAR.

Tout le monde est couché ici. Ouvres tout-à-fait la porte ; avances doucement en écartant un peu la tapisserie, & tâches de découvrir sans qu'on puisse te voir, d'où vient tout ce grand bruit que nous avons entendu.

MOSQUITO, *tantôt à droite & à gauche.*

Et où diable est-elle, la tapisserie ?

DOM CESAR.

Appelle Inès.

MOSQUITO.

Inès, st, st, st.

DOM CESAR.

Tais-toi, ils ne te voient ni ne t'entendent.

MOSQUITO.

Si nous sommes seuls, qui pourroit nous voir ou nous entendre ? (*Il va dans la chambre en tâtant.*) Par dieu, à mon avis, les Housards sont entrés dans la maison.

DOM CESAR.

Pourquoi donc ?

MOSQUITO.

Eh! c'eſt qu'elle a été pillée.

DOM CESAR.

Que veux-tu dire, extravagant?

MOSQUITO.

Ma foi, l'extravagance ſeroit de ne me pas croire. Venez vous-même, & tâchez de trouver ici ſeulement le bâton d'une chaiſe. Par dieu tout eſt parti, & les meubles, & Célia, & Inès.

DOM CESAR.

Qu'eſt-ce donc que cela veut dire? J'ai bien entendu le tapage, mais je n'ai rien compris de ce que l'on diſoit; il faut qu'il ſoit arrivé ici quelque choſe de bien étrange.

MOSQUITO.

Si du moins on nous avoit laiſſé un pain.

DOM CESAR.

En ſongeant à tout cela, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'eſt de nous en aller au plutôt. Peut-être Dom Félix eſt-il inſtruit de mon arrivée à Madrid, il compte ſe venger de moi, & il n'aura ſi

promptement démeublé ſa maiſon que pour ne pas expoſer ſa fortune aux ſuites de ſa vengeance.

MOSQUITO.

Et par où nous en aller? toutes les portes ſont fermées à double tour.

DOM CESAR.

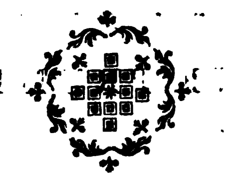
Par les fenêtres.

MOSQUITO.

Elles ſont grillées.

DOM CESAR.

Je ſaurai m'ouvrir un paſſage. Suis-moi.





SECONDE JOURNÉE.

Pour entendre cet Acte, il faut se bien représenter la disposition de l'appartement. Il y a une premiere piece qui est une salle commune où la Scene se passe. Dans le fond à l'égard de la salle, mais sur le côté à l'égard des spectateurs, est le cabinet de toilette où donne la Cloison, & où les Acteurs se trouvent quelquefois. Les spectateurs qui sont censés être dans l'endroit où la Scene se passe, voient à la fois les deux pieces. Au milieu de son imperfection le théatre Espagnol a conservé cette vraisemblance qui aide à l'illusion & à la régularité, & qu'il est bien étonnant que nous n'imitions pas.



SCENE PREMIERE.

CESAR, MOSQUITO.

MOSQUITO.

CETTE maison a, sans doute, été construite par quelque enchanteur jaloux. Il n'y a ni porte, ni fenêtre, pas

ſeulement de quoi paſſer un couſin (7).

DOM CESAR.

Quand on s'épuiſeroit à imaginer une aventure plus ſinguliere, on n'en viendroit pas à bout, il n'eſt pas poſſible de raſſembler plus de circonſtances étrangeres. Célia me fait venir: dans l'inſtant où elle m'écrit que ſon frere eſt abſent, elle apprend ſon retour: elle conſtruit cette Cloiſon. Son frere arrive: on m'enſevelit malgré moi: en deux heures que j'y ſuis la maiſon ſe trouve abſolument renverſée; on m'y laiſſe, & je ne puis trouver par où ſortir. Une patience plus à l'épreuve que la mienne en ſeroit excédée.

MOSQUITO.

Ah! ce n'eſt pas-là le pis.

DOM CESAR.

Qu'y a-t-il donc de pire, bourreau!

MOSQUITO.

Eh, Monſieur, c'eſt de n'avoir rien

---

(7) Il y a ici un jeu de mots entre ſon nom & celui d'une eſpece de couſin qui s'appelle aux Indes *Moſquito*.

manger ! Ce reste de gigot & cette moitié de pain que le hasard nous a fait trouver, sont déja finis : il faudra bien rendre la place faute de vivres, puisqu'il n'y a pas pour deux heures de munitions.

DOM CESAR.

J'avois autrefois un passe-partout de la maison, mais je l'ai rendu à Célia en partant. Qui pouvoit prévoir que j'en aurois un jour besoin ?

MOSQUITO.

Voilà le point du jour qui commence à paroître, à quoi vous décidez-vous ?

DOM CESAR.

Je ne vois qu'un moyen.

MOSQUITO.

Lequel ?

DOM CESAR.

L'appartement d'ici dessous est occupé par un négociant, je veux me découvrir à lui. Il vaut mieux courir le risque de cette confiance que de me laisser égorger ici, comme c'est sans doute le projet de Dom Felix, autant que j'en puis juger par ses démarches.

MOSQUITO.

Et comment ferons-nous pour appeller cet étranger ?

DOM CESAR.

Il n'y a qu'à frapper au bas de l'escalier.

MOSQUITO.

Mais si au premier coup il nous prenoit pour des voleurs, & qu'avant que de nous entendre, il allât nous faire assommer à coups de bâton.

DOM CESAR.

Il n'y a point d'autre parti à prendre, je vais l'appeller. (*Au moment où il veut descendre il entend frapper*)

MOSQUITO.

Monsieur, cet étranger appelle avant que nous l'appellions. Il est peut-être enfermé aussi. (*On frappe encore.*)

DOM CESAR.

C'est de dehors qu'on appelle.

MOSQUITO.

Qui seroit-ce ? j'y vais.

DOM CESAR.

Arrête, que veux-tu faire, impertinent ?

MOSQUITO.

Répondre à ces gens-là que nous n'avons pas la clef.

DOM CESAR.

Attends, ce n'eſt pas à nous à répondre.

MOSQUITO.

Laiſſez-moi ſeulement regarder par le trou de la ſerrure.

DOM CESAR.

Regarde.

MOSQUITO *en revenant tout effrayé.*

Ah! Monſieur, nous ſommes perdus.

DOM CESAR.

Quoi! qu'as-tu vu?

MOSQUITO.

C'eſt la Juſtice, Monſieur, qui eſt à la porte.

DOM CESAR.

La Juſtice?

MOSQUITO.

Oui, Monſieur.

DOM CESAR.

Qui auroit jamais ſoupçonné un

Gentilhomme d'être capable de se venger si lâchement ?

MOSQUITO.

C'est Célia, Monsieur, qui vous a vendu. (*On frappe avec un marteau comme pour enfoncer la serrure.*)

DOM CESAR.

Vive dieu ! je ne puis soupçonner Célia de cette indignité.

MOSQUITO.

Si fait bien moi. Sa fuite seule en est une preuve convaincante.

DOM CESAR.

Mais ne travaille-t-on pas à faire sauter la serrure ? Que faire ?

MOSQUITO.

Nous confesser, Monsieur, il n'y a plus d'autre parti.

DOM CESAR.

A tout hasard, cachons-nous encore & prêtons l'oreille, peut être saurons-nous de quoi il s'agit. (*Ils entrent derriere la Cloison & tirent la coulisse : on enfonce la porte de l'appartement, il entre des Archers, & Octavio, le Marchand logé au-dessous, arrive.*)

OCTAVIO.

Pourquoi donc enfoncer les portes? j'ai les clefs & je ſuis prêt à vous ouvrir. Que voulez-vous, Meſſieurs? Je demeure ici deſſous & j'accours au bruit que j'ai entendu.

LES ARCHERS.

Nous cherchons un Gentilhomme qui s'appelle Dom Felix de Acugna, qui a tué un homme cette nuit dans la rue.

OCTAVIO.

Il faut feindre ici. Dom Felix de Acugna!

LES ARCHERS.

Lui-même.

OCTAVIO.

Bon! il y a plus de ſix ſemaines qu'il n'eſt plus ici & que j'ai les clefs de l'appartement pour le louer avec une procuration du maître. Vous pouvez juger de la vérité de ce que je dis par l'état où vous le voyez.

LES ARCHERS.

Nous ſommes venus trop tard.

LE GREFFIER.

Que ferons-nous?

LES ARCHERS.

Il faut verbaliser.

OTANÈS, *entre & dit à Octavio :*

Monsieur, Dom Diego, mon maître, vient savoir si vous avez des nouvelles de ce paquet qu'il attend.

OCTAVIO.

Butord, ne voyez-vous pas que je suis occupé avec ces Messieurs. Je vais descendre, allez m'attendre dans mon cabinet.

LES ARCHERS.

Nous n'avons rien à faire ici, adieu, Monsieur. (*Les Archers s'en vont.*)

SCENE II.

OCTAVIO, DOM DIEGO, OTANÈS.

DOM DIEGO.

MONSIEUR, je viens de bonne heure, comme vous voyez, savoir si vous avez reçu hier, d'Italie, la dispense que j'attends pour marier

ma fille avec ſon couſin. En arrivant là-bas, j'ai vu ſortir la juſtice, & je me ſuis dépêché de monter pour venir vous offrir mon ſecours, ſi vous en aviez beſoin.

OCTAVIO.

La diſpenſe eſt arrivée.

DOM DIEGO.

Comment reconnoîtrai-je ce ſervice ?

OCTAVIO.

J'étois ici occupé à en rendre un. J'aidois un gentilhomme inſulté & vengé, à mettre en ſûreté ſa perſonne & ſon honneur. On le pourſuit & j'aſſurois aux Archers qu'il ne demeuroit pas ici.

DOM DIEGO.

Ah ! ce trait me rappelle mes chagrins. Je n'entends point parler d'affaire d'honneur que je ne ſonge à la mort de mon fils. Son aſſaſſin s'eſt dérobé à mes recherches ; mais patience.

OCTAVIO.

Vous n'avez donc pu en rien apprendre encore ?

DOM DIEGO.

Je le découvrirai, fût-il caché au fond des entrailles de la terre; mais brisons sur ce sujet, je vous prie.

OCTAVIO.

Je ne vous en parlois que parce que vous paroissiez le desirer; mais puis-je vous demander ce qui attire ici votre attention.

DOM DIEGO.

Je pense, comme on dit, à faire d'une pierre deux coups. Puisque voilà la dispense arrivée, le mariage de ma fille ne tardera pas; ma maison est trop petite pour pouvoir y loger mon gendre; il me semble que cet appartement-ci me conviendroit fort parce qu'il est beau & tout près de chez moi.

OCTAVIO.

Je serois bien flatté qu'il vous convînt; car je puis en disposer.

DOM DIEGO.

Y a-t-il beaucoup de logement?

OCTAVIO.

Je ne puis vous en rien dire, quoique je sois depuis long-tems dans la

maiſon, c'eſt aujourd'hui la premiere fois que j'entre ici (*Ils parcourent l'appartement.*)

DOM DIEGO.

En vérité, il me plaît on ne peut pas davantage. Je pourrai même abandonner le mien par la ſuite & venir demeurer ici avec mes enfans. Combien veut-on le louer?

OCTAVIO.

Deux mille réales.

DOM DIEGO.

Cela eſt un peu cher; mais n'importe, il me convient, je veux bien n'y pas regarder de ſi près. Je le retiens dès ce moment, j'enverrai ce ſoir chercher les clefs.

OCTAVIO.

Si vous avez deſſein de l'occuper ſi promptement, il vaut bien mieux que je remette les clefs dès-à-préſent à ce domeſtique; car j'ai aujourd'hui à la campagne une affaire qui me tiendra dehors moi & mes gens, toute la journée.

DOM DIEGO.

Soit, volontiers. Vous me faites-là un double plaiſir. (*Ils s'en vont en fermant la porte ſur eux.*)

SCENE III.

DOM CESAR, MOSQUITO.

DOM CESAR.

As-tu entendu ?

MOSQUITO.

Un peu.

DOM CESAR.

J'éprouverai donc revers ſur revers, & accidens ſur accidens. Dom Felix tue un homme ; il eſt forcé de s'exiler. Il faut qu'en venant chercher les diſpenſes pour hâter le mariage de ſa fille, le pere de ma maîtreſſe s'engoue de l'appartement que mon ennemi laiſſe vacant, qu'il le loue en un moment, qu'il en enleve les clefs auſſi-tôt & pour achever de m'ôter toute reſſource, le Négociant d'ici deſſous s'en va dehors & ne laiſſe perſonne chez lui. O Ciel ! quand donc jugeras-tu à propos de mettre une fin à mes ſouffrances ?

MOSQUITO.

Monſieur, il me vient une difficulté dans l'eſprit, c'eſt de ſavoir ſi nous ſerons compris dans le bail qui va ſe paſſer. Au reſte, s'il y a ici de quoi ſe déſoler, il y a bien auſſi de quoi ſe conſoler.

DOM CESAR.

Comment?

MOSQUITO.

N'eſt-ce pas un bonheur que jamais Octavio n'ait eu connoiſſance de notre eſcalier, & que ce ne ſoit pas le propriétaire de la maiſon qui loue l'appartement; car il auroit jetté la cloiſon en bas, & adieu notre retraite.

DOM CESAR.

Allons, il ne faut pas ſe laiſſer abattre par l'infortune. Eſſayons ſi nous pourrons nous aider nous-mêmes. (*Il tire ſon épée.*)

MOSQUITO.

Que voulez-vous faire?

DOM CESAR.

Faire ſauter avec mon épée les vis de

de la ferrure & fortir d'ici avant que mon ennemi m'en ferme le paffage. Je ne me diffimule pas combien il y a de danger pour moi à me montrer dans la rue à l'heure qu'il eft ; mais je me foucie peu de furvivre au mariage d'Ifabelle. Quai-je befoin d'attendre pour voir de mes yeux un malheur auquel je ne pourrai réfifter?

MOSQUITO.

Vous avez raifon. Déclouons la porte.

DOM CESAR.

Je n'ai plus rien à redouter ; mais que vois-je, on ouvre par dehors?

MOSQUITO.

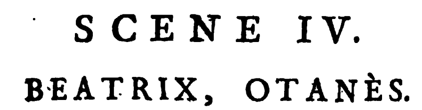
Vîte à l'efcalier.

DOM CESAR.

Il le faut bien, fi c'eft Dom Diego.

(*Ils fe cachent.*)





SCENE IV.

BEATRIX, OTANÈS.

BEATRIX.

VOILA donc la maison ?

OTANÈS.

Oui.

BEATRIX.

C'étoit bien la peine de se tant presser pour une pareille baraque. Voilà une porte qui n'a pas le sens commun ; l'escalier est tout à rebours ; une, deux, trois ; eh, mais ces poutres-là sont en nombre impair. Va, cours vîte, Otanès, dis à Monsieur que s'il n'a pas donné le denier-à-dieu, qu'il s'en garde bien à moins que le propriétaire ne s'engage à changer la porte, à tourner l'escalier de ce côté-là, & à compléter les poutres.

OTANÈS.

Que le Ciel te confonde avec tes poutres. C'est bien-là de quoi il s'agit ; balayes-moi tout cela, mort de

ma vie, voilà ce qu'il y a à faire ici, & laisses les solives en repos.

BEATRIX.

J'entends une voiture s'arrêter; c'est Madame qui arrive.



SCENE V.

ISABELLE, BEATRIX, OTANÈS.

ISABELLE.

MON pere étoit furieusement pressé. Il a voulu absolument déloger sans retard, & que je vinsse moi-même la premiere, faire arranger la maison.

OTANÈS.

Il a bien ses raisons pour cela.

BEATRIX.

Monsieur n'a pas tort de vouloir que tout se fasse par vos ordres; les femmes n'approuvent guere que ce qu'elles ont dirigé. Je gage que si j'avois pris sur moi de faire ici quelques arrangemens, ils vous auroient déplu.

ISABELLE.

La maiſon paroît aſſez bonne.

OTANÈS.

Ceci ſera l'appartement de Dom Juan, juſqu'au moment heureux que l'amour lui promet.

BEATRIX.

Otanès, allez tirer de la voiture le bagage qu'on y a apporté.

ISABELLE.

N'apportez rien ici ce ſoir à mon cabinet de toilette ; il eſt inutile de le remplir de meubles.

BEATRIX.

Vous avez raiſon.

ISABELLE.

Que je ſuis triſte.

BEATRIX.

Quoi ! un jour où je me préparois à vous faire mon compliment ; je vous entends ſoupirer.

ISABELLE.

Hélas ! c'eſt que je ſonge au chagrin qui me dévore.

BEATRIX.

Hé quelle peut en être la cauſe ?

ISABELLE.

Ecoute, Béatrix : Dom Juan.....

SCENE VI.

ISABELLE, BEATRIX, DOM JUAN *qui arrive & qui s'est entendu nommer.*

DOM JUAN.

Je suis bien heureux d'arriver dans le tems précisément où mon nom sort de votre belle bouche.

ISABELLE.

Je ne puis pas trop vous dire si c'est un bonheur ou un malheur pour vous.

DOM JUAN.

C'est un bonheur, sans doute....

ISABELLE.

Hélas !

DOM JUAN.

Que vous daigniez vous souvenir de moi. On songe volontiers à ce qu'on aime.

ISABELLE.

On s'occupe quelquefois, & trop, de ce qu'on n'aime pas.

DOM JUAN.

Seroit-ce moi que cette cruelle réflexion regarderoit?

ISABELLE.

Je ferois peut-être embarrassée à vous répondre; mais j'avois commencé à parler à Béatrix & je vais continuer. Voici ce que je lui disois: Béatrix, Dom Juan, mon cousin, s'est imaginé, sans doute, que le mariage dispensoit des égards & de la complaisance. Il s'inquiete peu des politesses & des marques d'amour. Il a déja oublié que cette passion ne se nourrit que de soins, & que la négligence la tue. Hier je suis sortie pour aller à la promenade, je n'y ai point vu Dom Juan; j'y ai couru un grand danger; c'est un autre qui m'en a tirée. Je suis retournée à la maison, point de Dom Juan encore. Je ne suis point jalouse, mais enfin je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même, comment donc me traitera-t-il quand je serai sa femme, s'il me traite déja comme si je l'étois?

DOM JUAN.

Si vous ſaviez la raiſon qui m'a tenu éloigné de vous, vous ne me trouveriez pas ſi coupable ; ces murs même pourroient me juſtifier, s'ils avoient l'uſage de la parole.

ISABELLE.

Pourquoi la prendre, vous, puiſque c'eſt à Béatrix que je parle ?

DOM JUAN.

Vous avez raiſon ; mais c'eſt à Béatrix auſſi que je vais rendre compte de ma conduite. Hier, vers la nuit, allant chercher ma couſine, j'ai vu le meurtrier de Dom Alonſe, & j'ai été le chercher pour lui faire éprouver mon reſſentiment. Je me ſuis fait accompagner de Dom Felix qui demeuroit ici. Une mépriſe funeſte nous a expoſés aux recherches de la Juſtice. Dom Felix a été reconnu & obligé de fuir ; pour moi je n'ai oſé paroître que je n'aye eu la certitude que ces malheureux Alguazils n'avoient pu remettre mon viſage.

BEATRIX.

Voilà donc un procès dont le rapport m'eſt confié. Oh bien, mon

avis eſt que vous vous aimiez tous deux, & j'ordonne que vous ſoyez dorénavant bons amis.

DOM JUAN.

J'obéis avec tranſport.

ISABELLE.

J'en fais autant ; c'eſt un grand bien pour moi de vous trouver moins coupable. (*Elle ſort.*)

DOM JUAN. *Il appelle un de ſes Laquais & lui dit :*

Caſtaño, remettez ce que vous ſavez à Béatrix. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

BEATRIX, CASTAÑO.

BEATRIX.

LA libéralité eſt une ſi belle choſe, que quoique ces préſens ne ſoient pas pour moi, ils me font toujours plaiſir. Mais puiſque tout eſt ici ſens deſſus deſſous, mettons cela ici où ma maîtreſſe ſe veut faire un cabinet de toi-

lette. Voyons, Castaño, qu'est-ce que tu as à me donner?

CASTAÑO.

Il y a mille je ne sais quoi : je vais les chercher là-bas où sont les garçons qui les apportent.

BEATRIX.

Tirons ici une table pour les mieux placer. (*On apporte des boîtes couvertes.*)

CASTAÑO.

Voilà des friandises de Portugal.

BEATRIX.

Cela doit être excellent.

CASTAÑO.

Voilà ici du chocolat de Guaxaca. Ici, ce sont des coëffures, des rubans, des gants, des pastilles, des bourses, des mules.

BEATRIX.

Comme tout cela sent bon (8)!

CASTAÑO.

Ici, ce sont des bijoux.

---

(8) Je supprime ici une étrange réflexion du Laquais : je la laisse dans l'original, & ne conseille à personne de l'y aller chercher.

BEATRIX.

Tout cela eſt bon, mais il en manque un.

CASTAÑO.

Lequel ?

BEATRIX.

Mais c'eſt une certaine robe qui ait la vertu de me faire ſouvenir de ces nôces-là.

CASTAÑO.

Oh ! oh ! il n'a pas été oublié : c'eſt moi qui n'ai pas voulu l'apporter.

BEATRIX.

Et pourquoi, dis, maroufle ?

CASTAÑO.

Mais on m'a parlé d'un certain Moſquito qui n'eſt plus ici, & qui, dit-on, quand il y étoit, oſoit quelquefois viſiter de près ton fichu. Cela m'a chagriné, & je n'ai pas voulu t'apporter ici une robe dont tu permettrois peut-être à mon rival de fournir la doublure (9).

---

(9) L'Eſpagnol dit bien autre choſe. *Con el te viſtes, y con otro te des nudas.*

BEATRIX.

Parle donc, maraud, est-ce toi qui la donnes cette robe ?

CASTAÑO.

Non; mais puisque c'est moi qui dois la présenter, n'en est-ce pas assez pour avoir le droit d'inspection sur l'usage que tu en pourras faire ?

BEATRIX.

Vas, tu te trompes bien dans tes soupçons. Je pense plus à toi en un jour qu'à Mosquito en dix ans. C'est un pauvre diable que je plains bien plus que je ne l'aime. Mais que caches-tu-là ?

CASTAÑO.

Ce que tu viens de me dire m'a gagné le cœur. Tiens, Béatrix, voilà la robe avec l'assortiment complet.

BEATRIX.

Viens, que je t'embrasse ?

CASTAÑO.

Tu n'aimes donc que moi seul ?

BEATRIX.

Oh! c'est trop demander aussi. Ne te suffit-il pas d'être aimé, sans vouloir l'être seul ? Mais vas, vas, nous

verrons. Nous voilà du même logis, tout s'arrangera pour le mieux. Pour le présent va-t-en, il faut que je ferme l'appartement afin que personne n'y puisse entrer. (*Seule.*) Voilà donc ma robe avec le reste ! Quel dommage que nos maîtresses ne puissent pas se marier une ou deux fois tous les mois ! (*Elle s'en va.*)



SCENE VIII.

DOM CESAR, MOSQUITO.

MOSQUITO.

Vive dieu, je veux sortir.

DOM CESAR.

Et où veux-tu aller ? Arrête.

MOSQUITO.

Laissez-moi faire, la porte est fermée : on a laissé-là des bonbons, & quand ce seroit du chicotin, la faim me les feroit trouver excellens.

DOM CESAR.

Au moins ne fais pas de bruit.

MOSQUITO *veut avancer la main & il renverſe un panier. Comme la table eſt poſée contre la Cloiſon, il la renverſe en tirant la couliſſe.*

Comment diable voulez-vous que je faſſe, ſi la chienne de table m'empêche d'ouvrir? Attendez, je tiens un panier; ſi c'étoient les bonbons, mais au diable ſoient les gants. (*Il fait tout rouler.*)

DOM CESAR.

Que fais-tu, malheureux?

MOSQUITO.

Du bruit.

DOM CESAR.

Tu cherches à me perdre?

MOSQUITO.

Eh non, Monſieur, je cherche à manger.

DOM CESAR.

Je te tuerai ſi j'entends la moindre choſe.

MOSQUITO.

Mais mourir de votre main, ou d'inanition, c'eſt à peu près la même choſe.

DOM CESAR.

Que je suis malheureux ! il faut que je sois, malgré moi, témoin de leurs amoureuses querelles & de leurs racommodemens.

MOSQUITO.

La coquine, qu'elle est, je suis donc un pauvre diable à son compte?

DOM CESAR.

Ce qu'il faut faire, c'est d'attendre le retour de la nuit & alors sortir à quelque prix que ce soit.

MOSQUITO.

Encore si vos amis & votre famille étoient prévenus, il y auroit moins de danger, parce qu'ils vous attendroient dans la rue.

DOM CESAR.

Mais, toi qu'on ne connoît pas, tu pourrois bien te hasarder de sortir au milieu du tumulte que va causer ici l'emménagement.

MOSQUITO.

Volontiers, pour trouver à boire; il n'y a rien que je ne hasarde.

DOM CESAR.

Tu sortiras & iras avertir quelqu'un que je te nommerai.

MOSQUITO.

Cela n'eſt pas ſans danger; mais enfin je veux bien faire quelque choſe pour vous. Il me vient dans l'idée de me déguiſer pour qu'il y ait moins de riſque. Je vais mettre la robe de Béatrix. Allons, aidez-moi à ma toilette.

DOM CESAR.

Voilà qu'on ouvre.

MOSQUITO.

Faiſons des proviſions. (*Il rentre derriere la Cloiſon avec le chocolat & la robe.*)



SCENE IX.

ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

De ma vie je n'ai rien vu de ſi beau ni de ſi bien rangé que tous ces paniers.

ISABELLE.

Il faut les voir de peur que Dom Juan ne croie que je mépriſe ſes pré-

ſens; mais quel déſordre eſt-ce cela?

BEATRIX.

Il faut qu'il y ait ici quelque eſprit folet.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce donc qui eſt venu arranger ſi bien tous ces paniers?

BEATRIX.

Perſonne n'a pu entrer, Madame, j'ai toujours eu la clef dans ma poche.

ISABELLE.

C'eſt donc votre faute; vous aurez ſi mal-adroitement placé les choſes, que tout ſera tombé.

BEATRIX.

Comment cela ſe pourroit-il?

ISABELLE.

Et crois-tu que ſi quelqu'un s'étoit haſardé d'entrer, on ſe ſeroit contenté de déranger?

BEATRIX.

Ah! mon Dieu. Auſſi n'eſt-ce pas à cela qu'on s'en eſt tenu? Que je ſuis malheureuſe!

ISABELLE.

Eſt ce que tu vois quelque choſe qui manque ?

BEATRIX.

Ma robe, Madame, ma pauvre robe que je n'ai pas encore miſe.

ISABELLE.

Quelle robe ?

BEATRIX.

Eh! celle que m'a donnée Dom Juan.

SCENE X.

ISABELLE, BEATRIX, DOM DIEGO, OTANÈS,

DOM DIEGO.

QUEL bruit eſt-ce donc que j'entends ?

BEATRIX.

Et le mantelet auſſi.

ISABELLE.

Béatrix a rangé ici tous les préſens

que Dom Juan m'a faits. Voilà l'état dans lequel nous les avons trouvés, & il y manque une robe à elle.

BEATRIX.

Oui, Monsieur, & une robe toute neuve que je n'ai pas mise.

DOM DIEGO.

Il arrive toujours de ces accidens-là, quand on déménage. Il faut ramasser & serrer tout cela dans ton appartement, ma fille, & t'y retirer. Il est déja tard, & Dom Juan aura le tems demain de recevoir tes remercimens.

ISABELLE.

Je vous obéis, mon pere. Emportez cela, vous autres. Béatrix venez me déshabiller. (*Elle s'en va.*)



SCENE XI.

DOM DIEGO, OTANÈS.

OTANÈS.

Il y a eu tant de monde ici aujourd'hui, qu'il n'eſt pas bien ſurprenant qu'il s'y trouve quelque choſe d'égaré.

DOM DIEGO.

A t-on eu ſoin d'emménager l'appartement de Dom Juan?

OTANÈS.

On n'y a rien épargné.

DOM DIEGO.

Vas voir s'il n'y manque rien. Qu'on y allume des bougies parce que voilà la nuit venue. Ma joie feroit parfaite dans un jour comme celui-ci, ſi mon pauvre fils pouvoit en jouir. Encore ſi j'avois pu me venger du traître qui lui a ôté la vie; mais la fortune n'a pas voulu que je puſſe goûter tant de plaiſirs à la fois. Qui entre?

SCENE XII.

ÇÉLIA *voilée*, DOM DIEGO.

CÉLIA.

MONSIEUR, s'il est vrai qu'il suffise d'être gentilhomme pour prendre la protection d'une femme infortunée, secourez-moi, j'embrasse vos genoux & j'implore votre pitié au nom de ce que vous avez de plus cher. J'ai le malheur d'être liée à un homme cruel que les soupçons & la jalousie tourmentent sans cesse. Il me suit, il y va de ma vie qu'il ne puisse me reconnoître.

DOM DIEGO

Il me suffit, Madame, de vous voir dans la douleur pour desirer de vous être utile. Je vais au devant de votre jaloux, je tâcherai de l'arrêter & de le persuader par des raisons; & s'il refuse de s'y rendre, mon épée saura bien lui fermer le passage. Attendez-moi ici; mais ne sortez pas de la chambre. J'ai une fille dont l'ap-

partement est ici à côté, & j'ai mes raisons pour ne lui pas laisser soupçonner qu'il puisse y avoir encore aujourd'hui de si funestes mariages.



SCENE XIII.

CÉLIA, *seule.*

TOUT va bien jusqu'à présent. Sois-moi favorable, amour; si pourtant l'amour peut disposer de la fortune & des événemens. Approchons de la Cloison. (*Elle cherche la porte du cabinet de toilette.*)



SCENE XIV.

Il fait nuit. C'eſt la ſeconde nuit qui ſe paſſe pendant la durée de cette piece.

CÉLIA (*Elle eſt dans la ſalle.*) CESAR, MOSQUITO. *Ils ouvrent la couliſſe; ce dernier eſt habillé en femme.*

DOM CESAR.

VOICI le meilleur moment pour ſortir. La nuit commence, & tu pourras t'échapper ſans être vu. Pour moi je vais reſter ici juſqu'à ton retour, diſpoſé à tout braver.

MOSQUITO.

Dieu veuille me conduire. Ainſi ſoit-il.

DOM CESAR.

Le ſignal que tu me donneras, Moſquito, quand tu ſeras dans la rue avec ton monde, ſera de tirer un coup de piſtolet, afin que je ſorte en ce moment.

MOSQUITO.

Le grand point, c'eſt que je ſorte, moi. (*Dom Céſar ſe retire derriere la couliſſe, Célia paſſe dans le cabinet de toilette, & Moſquito dans la ſalle.*)

CÉLIA.

Quel eſt ce ſpectre qui s'avance de mon côté?

MOSQUITO, *en entrevoyant Célia.*

N'eſt-ce pas un fantôme qui vient à moi?

CÉLIA.

Je ne puis appeller Céſar qu'il ne ſoit parti. (*Elle ſe cache dans un coin.*)

MOSQUITO, *reſte au milieu de la chambre.*

Il ne m'a pas vu, car il ne me dit rien.

CÉLIA.

S'il pouvoir s'en aller.

MOSQUITO.

Si je pouvois trouver la porte.

SCENE XV.

CÉLIA, MOSQUITO, DOM DIEGO.

DOM DIEGO, *à Mosquito, qu'il prend pour Célia, parce qu'il l'a trouvé dans la salle.*)

MADAME, vous pouvez sortir sans inquiétude ; il n'y a absolument rien dans la rue qui puisse vous inquiéter.

MOSQUITO.

Cela est bien heureux.

DOM DIEGO.

Vous pouvez sortir par cette porte ou par celle-là, toutes sont également sûres pour vous.

MOSQUITO.

Je m'en apperçois. Assurément, s'il y a des anges ridés, ce vieillard est mon ange gardien.

DOM DIEGO.

Suivez-moi, j'aurai l'honneur de vous

accompagner jusqu'où vous le souhaiterez.

MOSQUITO.

Bien volontiers.

DOM DIEGO.

La pauvre femme ! elle ose à peine parler. (*Il lui donne la main & ils s'en vont.*)



SCENE XVI.

CÉLIA, DOM CESAR.

CÉLIA.

Ces importuns-là sont enfin partis, sans que j'aie pu entendre un mot de ce qu'ils ont dit. Cherchons la Cloison à présent que je suis libre. Dom César, Monsieur.

DOM CESAR, *il ouvre.*

Qu'as-tu à revenir, Mosquito ?

CÉLIA.

Ce n'est point Mosquito.

DOM CESAR.

Eh qui donc ?

CÉLIA.

Ne vous troublez-point, je suis Célia.

DOM CESAR.

Célia !

CÉLIA.

Et quelle autre pourroit avoir assez d'amour pour se hasarder comme je le fais ? J'ai été forcée de vous laisser enfermé cette nuit. J'ai envoyé ce matin Inès vous apporter un passe-partout ; mais elle a trouvée la garde ici. Elle est revenue immédiatement après, & la maison étoit louée à votre plus cruel ennemi, elle n'a osé entrer. Pour moi, vous voyant dans un si grand péril, malgré la vigilance avec laquelle on m'observe, je me suis échappée. J'ai trouvé moyen d'engager Dom Diego, lui-même, à m'introduire jusqu'ici. Je ne puis m'arrêter ; mais voilà le passe-partout, vous sortirez quand vous croirez pouvoir le faire. Adieu, César, renfermez-vous, que Dom Diego à son retour ne soupçonne rien.

DOM CESAR

Attendez, écoutez, Madame.

CÉLIA.

Cela ne ſe peut pas, on vient avec de la lumiere, cachez-vous bien.

DOM CESAR.

Ah ! Célia, que ne vous dois-je pas ! & que ne puis-je eſſayer de m'acquitter par l'offre de mon cœur.

(Il s'enferme.)

SCENE XVII.

DOM DIEGO, DOM JUAN, OTANÈS *avec de la lumiere*, CÉLIA *qui ſe retire & ſe cache dans un coin du cabinet de toilette. Les autres ſont dans la ſalle.*

DOM DIEGO.

ENFIN, elle n'a pas voulu que j'allaſſe plus loin que la premiere rue.

DOM JUAN.

Combien il arrive de choſes étranges dans la vie.

CÉLIA.

Je ne veux point parler à Dom Diego qu'il ne ſoit ſeul.

DOM DIEGO, *à Otanès.*

Porte cette lumiere à l'appartement de Dom Juan. (*A Dom Juan.*) Vous êtes chez vous, Monſieur, je vous laiſſe ſans façon. (*Il s'en va.*)

CÉLIA.

Comment, Dom Diego ſe retire ſans ſonger à ce qu'il m'a promis. Sans doute, qu'en revenant me chercher, & ne me trouvant pas, il aura cru que je m'en étois allée ſans l'attendre.

DOM JUAN.

Il faut me retirer de bonne heure, de peur qu'Iſabelle ne ſe plaigne encore.

CÉLIA.

Si Dom Juan m'apperçoit, le pis aller feroit de lui avouer tout, de peur qu'on ne vienne à me chaſſer d'ici au milieu de la nuit.

UN LAQUAIS.

Monſieur, on vous demande.

DOM JUAN.

A cette heure ! faites entrer.

LE LAQUAIS.

Entrez, Monſieur.

SCENE XVIII.

DOM JUAN, DOM FELIX,

DOM FELIX.

J'AI à vous parler ſeul.

CÉLIA, *en ſe retirant.*

Ciel ! c'eſt mon frere.

DOM JUAN, *au Laquais.*

Sortez & laiſſez la bougie ſur la table.

CÉLIA.

Dans quel étrange embarras je me trouve. Je crains également de ſortir & de reſter. Cachons-nous encore juſqu'à ce que Dom Félix ſoit parti.

DOM JUAN.

Nous voilà ſeuls, parlez.

DOM FELIX.

Je ne ſais ſi j'en aurai la force.

DOM JUAN.

Vous êtes bien ému ; entrons dans le cabinet où il y a des ſieges. (*Il montre le cabinet où eſt Célia.*)

CÉLIA.

Je ſuis morte, s'il entre.

DOM FELIX.

Je n'ai pas le tems, écoutez-moi, je ſerai court. Dom Juan, l'état où eſt cette maiſon prouve aſſez la vivacité de notre amitié. Vous m'êtes venu chercher hier, je vous cherche aujourd'hui, & quelque honteux que je ſois de venir ſi-tôt exiger le paiement du ſervice que j'ai eu le bonheur de vous rendre.....

DOM JUAN.

Point de préliminaires. Que voulez-vous ?

DOM FELIX.

Une grace que j'ai droit d'attendre de votre nobleſſe & de votre généroſité.

DOM JUAN.

Quelle eſt-elle ?

DOM FELIX.

Que si enfin vous êtes parvenu à déterrer ce misérable Dom Cesar, cet assassin de votre cousin, vous ne preniez personne que moi pour participer à votre vengeance.

DOM JUAN.

Eh c'est ce que je vous aurois supplié de m'accorder.

DOM FELIX.

Je suis aujourd'hui plus intéressé que vous à le poursuivre.

DOM JUAN.

Que vous est-il donc arrivé de si pressant pour vous forcer de vous exposer dans les rues à l'heure qu'il est?

DOM FELIX.

Hélas! un Gentilhomme peut-il se résoudre à mettre sa honte au jour!

DOM JUAN.

Sa honte, Dom Félix!

DOM FELIX.

Oui.

DOM JUAN.

Je douterai de votre amitié si vous ne parlez pas plus clairement.

DOM FELIX.

Il faut bien que je m'ouvre à vous, encore que ma fierté en murmure.

DOM. JUAN.

Parlez donc.

DOM FELIX.

J'ai pour mon malheur une sœur, & je n'ai point de plus cruelle ennemie de mon repos & de ma gloire. C'eſt elle qui eſt cauſe de mon retour précipité de l'armée; vous me l'avez vu tirer d'ici aujourd'hui, & remettre dans une maiſon sûre : elle en eſt ſortie pour aller rendre viſite à une de ſes amies. Comme elle ne revenoit pas, on a été chez cette amie. Ma ſœur en étoit ſortie déguiſée, ſous prétexte, a-t-elle dit, d'avoir à me parler dans ma retraite, & elle n'a pas voulu être ſuivie de peur de m'expoſer. Vous demanderez quel rapport cela a-t-il avec Dom Ceſar? Le voici, c'eſt que c'eſt pour ma ſœur qu'il s'eſt battu avec votre couſin, & comme il eſt arrivé d'hier, & que ma ſœur diſparoît d'aujourd'hui, il eſt clair que c'eſt lui qui l'enleve. Vous voyez quel motif j'ai de vouloir contribuer à vo-

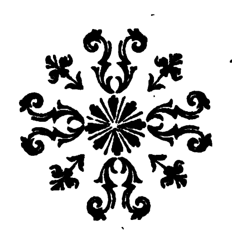
tre vengeance. Adieu, après l'aveu que je viens de vous faire, je ne puis soutenir vos regards. Je voudrois pouvoir, dans l'humiliation où je me vois, me dérober à moi-même. Donnez-moi des nouvelles dès que vous en aurez. Adieu.

DOM JUAN.

Attendez, je ne vous laisse pas aller seul. Holà, vous autres, qu'on ferme cette porte, & que personne n'entre ici jusqu'à mon retour.

CÉLIA.

O Ciel! a-t-on jamais vu un enchaînement de disgraces plus complet! Que vais-je devenir?





SCENE XIX.

ISABELLE, BEATRIX, *en déshabillé*, CÉLIA.

ISABELLE.

QUE dis-tu, Beatrix ?

BEATRIX.

Ce que vous avez entendu.

ISABELLE.

Quoi! à l'heure qu'il eſt, Dom Juan vient de ſortir d'ici?

BEATRIX.

Oui, Madame.

CÉLIA, *qui ne les a pas vues.*

Comment me dérober à tant de ſujets d'appréhenſion? mais, que vois-je?

ISABELLE, *en l'appercevant.*

Ah! mon dieu! qui eſt-là!

BEATRIX.

Qu'avez-vous? Qui vous effraie?

ISABELLE, *allant à Célia.*

Qui êtes-vous?

CÉLIA.

Une femme malheureuse.

ISABELLE.

Que cherchez-vous ici?

CÉLIA.

Un homme qui n'est pas moins infortuné.

ISABELLE.

Dévoilez-vous.

CÉLIA.

C'est ce que je ne ferai pas.

BEATRIX, *en criant.*

Ah! Madame, c'est sans doute.....

ISABELLE.

Ne fais pas tant de bruit.

BEATRIX.

La voleuse de robes. (*Célia s'échappe par la porte de la salle qui donne dehors.*)

ISABELLE.

Elle fuit & m'échappe.

BEATRIX.

Madame, ne la suivez pas sans appeller du monde.

ISABELLE.

Prends cette lumiere & suis-moi. Est-ce que la jalousie est timide? (*Elles sortent à la suite de Célia.*)

SCENE XX.

DOM CESAR, *seul.*

A présent que tout est en repos ici, il faut sortir & tâcher de réparer les chagrins que j'ai causés à Célia. (*Il tâte.*) Voilà la porte : hélas! Isabelle; la cruelle ! elle jouit paisiblement de ses amours ! (*Isabelle veut ouvrir la porte.*)

DOM JUAN *se présente.*

Qui va-là?

DOM CESAR.

Quel malheur!

DOM JUAN.

Qui êtes-vous?

DOM CESAR.

Un homme.

DOM JUAN.

Et quel homme peut être ici à cette heure ?

DOM CESAR.

C'eſt un homme qui ſortira ſans que perſonne le connoiſſe, quand le monde entier voudroit s'y oppoſer.

DOM JUAN.

Cela pourroit être ſi je n'y étois pas.

(On voit accourir Célia ſuivie d'Iſabelle qui veut lui ôter ſon voile.)

ISABELLE.

Je vous connoîtrai.

CÉLIA.

Cela ne ſera pas.

ISABELLE & DOM JUAN.

Nous allons voir.

CÉLIA & DOM CESAR.

Voyons.

(Célia éteint la lumiere que porte Iſabelle, Dom Juan & Ceſar mettent l'épée à la main & ſe battent.)

BEATRIX.

O ciel ! des épées.

DOM CESAR.

Voilà toute la maiſon en rumeur, regagnons notre aſyle.

ISABELLE.

Des lumieres ; au ſecours.

CÉLIA, *qui a entendu Ceſar.*

Laiſſez-moi retirer avec vous.

DOM JUAN.

Tu m'échappes, mais tu ne ſortiras pas. (*Il ſe place devant la porte de la ſalle.*)

ISABELLE.

Je vais garder la porte.

DOM JUAN.

Des lumieres donc.

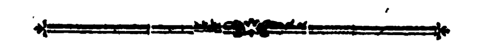
ISABELLE.

Quoi ! perſonne n'entend ?

(*Ceſar & Célia entrent derriere la Cloiſon & tirent la couliſſe. On apporte des lumieres, on cherche ſans rien trouver, & Dom Juan & Iſabelle ſe retirent dans la plus grande ſurpriſe.*)



TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM CESAR *sort de derriere la Cloison en tenant dans ses bras* CÉLIA *évanouie.*

DOM CESAR.

Il faut malgré moi en courir le risque. Toutes les calomnies auxquelles sa retraite ici l'expose, sont encore moins redoutables que sa mort qui est infaillible si on tarde à la secourir ; voyons à prendre un parti. Je ne puis appeller pour qu'on vienne en prendre soin ; la laisser aussi seule expirer, seroit une indignité, sur-tout après qu'elle a eu le courage de se compromettre ainsi pour moi. Je ne vois que Beatrix à qui je puisse m'ouvrir. Elle avoit été touchée, ou de mon amour, ou de mes libéralités. Elle la

fera peut-être revenir; car enfin les femmes sont toujours compatissantes, & rien ne les soulage plus dans leurs maux que l'assistance d'une personne de leur sexe. Je vais à tout hasard la chercher & me découvrir à elle. Pardonnez, belle Célia, c'est pour vous procurer du secours que je vous quitte. Je reviens à l'instant. (*Il sort & Célia revient à elle.*)

CÉLIA.

Ah, malheureuse! j'ose à peine respirer. César, si par occasion..... Mais que vois-je! me voilà dans ce cabinet & j'y suis seule! personne ne m'écoute & ne me répond! César, César; il est parti, cela est sûr. Ah! lâche, ingrat, tu as préféré ta conservation à la mienne. Que vais-je devenir, ô ciel! Toutes les idées se confondent dans mon esprit. Me fierai-je à Isabelle? mais elle est jalouse de moi. Parlerai-je à Dom Juan? mais il prend à cœur la vengeance de Dom Felix. Le seul de la maison à qui je puisse m'ouvrir, seroit Dom Diego. Il est gentilhomme, il a le cœur grand; il faut lui dire tout. Si ce n'est pas un parti agréable, c'est le

moins dangereux ; mais on ouvre, Dom Juan & Isabelle viennent ici. Allons, que ce tombeau m'engloutisse encore une fois. Hélas ! je ne m'attendois guere en le construisant à me voir obligée de m'y renfermer moi-même (10). (*Elle se retire derriere la Cloison.*)

SCENE II.

ISABELLE, BEATRIX, DOM JUAN, CASTAÑO, *chacun d'un côté.*

ISABELLE, *à Beatrix.*

VOYEZ si mon pere est habillé. Que j'ai de chagrins !

DOM JUAN, *à son Valet.*

Vas voir si Dom Diego est levé ; je ne sais où j'en suis.

---

(10) L'Espagnol porte : Je me suis moi-même construit ma prison comme les vers-à-soie.

BEATRIX.

On entend marcher dans son appartement.

CASTAÑO.

Monsieur, il y a du monde chez lui.

ISABELLE.

Je veux lui raconter ce que j'ai vu.

DOM JUAN.

Sans l'instruire de ce qui s'est passé, je lui demanderai la permission de....

ISABELLE.

Quoi! c'est vous, Dom Juan?

DOM JUAN.

C'est donc vous aussi, Madame?

ISABELLE.

Vous le voyez.

DOM JUAN.

Ce fantôme de la nuit vous tient toujours bien au cœur.....

ISABELLE.

Cette Dame voilée vous est donc bien chere....

DOM JUAN.

Pour vous éveiller si matin.

ISABELLE.

Pour vous enhardir à me parler ainsi.

DOM JUAN.

Je dis ce que j'ai vu.

ISABELLE.

Je parle sur le rapport de mes yeux.

DOM JUAN.

Ce ne sont pas des chimeres.

ISABELLE.

C'est la vérité pure.

DOM JUAN.

Nous verrons.

ISABELLE.

Vous me feriez perdre le jugement, Dom Juan, avec cette audace.

DOM JUAN.

Nous le perdrions donc tous deux?

ISABELLE.

Eh bien, puisque nous sommes ici tous rassemblés & que nous avons seuls été témoins de la scene de cette nuit, parlons avec un peu de patience.

DOM JUAN.

Comment en parler avec patience?

La tête m'en tourne d'y penser seulement.

ISABELLE.

Qu'avez-vous vu ?

DOM JUAN.

J'ai vu un homme sortir d'ici & ouvrir la porte avec une clef.

ISABELLE.

Si vous faisiez un peu d'usage de votre raison, ne sentiriez-vous pas qu'il est impossible que ce soit de moi qu'il ait reçu cette clef? Ne seroit-il pas bien plus naturel de soupçonner que c'est un voleur, un de ces hommes qui savent pénétrer partout ?

DOM JUAN.

Il étoit brave, Madame, & des voleurs ne le sont pas.

ISABELLE.

Le désespoir donne du courage. Il étoit d'autant plus simple de penser que c'étoit un filou, qu'en effet, on a hier volé ici, à moins que vous ne croyez que celui qui a emporté la robe de Beatrix fût mon amant. Vos soupçons & vos griefs devroient vous faire rougir de honte; mais moi......

DOM JUAN

Qu'avez-vous à me reprocher ?

ISABELLE.

J'ai vu une femme cachée dans votre appartement.

DOM JUAN.

Quelle pitoyable récrimination ! Quoi ! vous pouvez imaginer que j'aurois choisi la premiere nuit, que je passe chez vous, pour y faire venir une maîtresse ?

ISABELLE.

Vous avez bien eu la hardiesse de sortir au milieu de la nuit pour courir je ne sais où.

DOM JUAN.

Je vous passe ces deux griefs ; mais ne sentez-vous pas que l'un détruit l'autre ? Si j'avois eu ma maîtresse dans ma chambre, qu'aurois-je été chercher dehors ? Cela seul ne vous prouve-t-il pas évidemment que ma sortie n'est pas une infidélité, & que la femme, quelle qu'elle soit, que vous avez trouvée ici, n'est pas ma maîtresse ?

ISABELLE.

Vous affectez d'avoir contre moi les mêmes griefs que j'ai contre vous, & cela pour accréditer vos plaintes en affoibliſſant les miennes.

DOM JUAN.

Ah, ingrate ! il y a une grande différence. C'eſt la paſſion qui vous fait parler, & moi c'eſt l'honneur.

ISABELLE.

Je ſais bien que je ne ſais ce que c'eſt que votre homme.

DOM JUAN.

Je n'ai rien dit que de vrai.

ISABELLE.

Vos vérités ſont d'une autre nature que les miennes.

DOM JUAN.

Je ſuis ſûr d'avoir rencontré ici un homme.

ISABELLE.

Je ſuis certaine d'y avoir trouvé une femme cachée.



SCENE III.

DOM DIEGO, *les mêmes.*

DOM DIEGO.

QU'AVEZ-VOUS donc ?

ISABELLE & DOM JUAN.

Rien, Monſieur.

DOM DIEGO.

Quoi ! déja levés tous les deux ! Dom Juan, vous avez été mal couché apparemment, voilà la cauſe de votre diligence.

DOM JUAN.

(*Bas.*) Diſſimulons mes chagrins. (*Haut.*) Il eſt difficile de dormir quand on aime.

ISABELLE.

S'il n'y avoit pas un peu d'indécence, j'en dirois bien autant.

DOM JUAN.

La perfide !

ISABELLE.

L'infidele !

DOM DIEGO.

L'excuſe eſt fort bonne. Allons, afin pourtant que vous ne vous en ſerviez plus, me voilà prêt de bon matin à faire uſage de cette diſpenſe en vertu de laquelle vous pourrez vous marier ſur le champ, ſans attendre la publication des bancs.

DOM JUAN.

Je ne ſais comment reconnoître tous les bienfaits dont vous m'accablez; mais je crois qu'il ſuffit d'avoir obtenu une diſpenſe pour la parenté. Il n'eſt pas beſoin d'en demander pour le tems.

ISABELLE.

Pour moi, Monſieur, vous me ferez plaiſir de ne rien preſſer.

DOM DIEGO.

Si vous le voulez tous deux, il faudra bien y conſentir; mais, par ma foi, ce n'étoit pas la peine de me lever ſi matin pour entendre une priere auſſi déplacée. Si vous ne voulez pas vous marier aujourd'hui, peut-être moi ne le voudrois-je pas demain.

DOM JUAN.

Pour moi, Monſieur, je ſerai toujours diſpoſé.....

ISABELLE.

Hélas! que va-t-il dire?

DOM JUAN.

A regarder comme un grand honneur l'alliance de ma couſine; le délai que je demande, n'a d'autres motifs que des embarras dont je ſuis bien aiſe d'être quitte avant que de me marier.

DOM DIEGO.

Je m'en doute bien; car s'il y en avoit quelqu'autre vous ne me l'auriez pas dit & je n'aurais pas été homme à l'écouter. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Le beau perſonnage que vous venez de jouer!

DOM JUAN.

Le vôtre n'a pas été beaucoup plus agréable.

ISABELLE.

J'ai du moins caché une partie de mes inquiétudes.

DOM JUAN.

Pour moi je n'ai pas l'art de dissimuler mes chagrins, & jusqu'à ce que je sache qui étoit l'homme de tantôt, je ne me marierai point. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

ISABELLE, BEATRIX,

ISABELLE.

O Ciel! pourras-tu trouver une punition égale à une pareille audace? je suis au désespoir.

BEATRIX.

Allons, Madame, tant de sensibilité est quelquefois funeste.

ISABELLE.

Je suffoque de douleur & de rage.

BEATRIX.

Entrez dans ce cabinet, mettez-vous à votre toilette. Voilà l'heure d'aller à la messe.

ISABELLE.

Dans l'état où je suis, que m'importe ma toilette? j'irai comme je me trouve. Donne-moi ce mantelet (11).

BEATRIX.

Je viens de le nettoyer.

ISABELLE.

Arrange-le moi, prends le tien & appelle Otanès. A-t-on jamais vu une fille plus infortunée que je le suis? me voir exposée à de pareils soupçons! Hélas! qui donc en sera exempté? Un homme caché dans ma maison! D'où peut lui venir une pareille idée? (*Elle s'assied, couverte de son mantelet, le dos tourné vers la porte.*)

---

(11) Ce que je rends par mantelet, n'en est pas précisément un : c'est plutôt un voile d'étoffe épaisse dont les femmes Espagnoles se couvrent quand elles sortent sans être habillées, & qui les enveloppe depuis la tête jusqu'aux pieds.



SCENE V.

DOM CESAR, ISABELLE.

DOM CESAR.

Je n'ai pu trouver moyen de parler à Beatrix; mais c'eſt un aſſez grand bonheur de n'être apperçu de perſonne; pourvu encore que l'on n'ait pas non plus découvert Célia qui eſt reſtée ici. (*A Iſabelle qu'il ne voit que par derriere & qu'il prend pour Célia.*) Eh bien, mon cher cœur, comment vous trouvez-vous?

ISABELLE, *en ſe retournant.*

Qui oſe me parler ainſi?

DOM CESAR.

Moi.

ISABELLE.

Vous, Dom Céſar!

DOM CESAR.

Quelle rencontre!

ISABELLE.

Vous, chez moi!

DOM CESAR.

Que devenir?

ISABELLE.

Vous, dans mon appartement!

DOM CESAR.

Où suis-je?

ISABELLE.

Répondez.

DOM CESAR.

Madame, je vous l'avoue. A votre aspect tout mon sang s'est glacé.. Je ne suis en état ni de vous parler ni de vous entendre.

ISABELLE.

Quoi! vous vous cachiez hier après m'avoir sauvé la vie, & vous vous présentez ici ouvertement, dans un instant où votre vue m'assassine. C'en est trop, César, que cherchez-vous ici? Je suis mariée, vous n'avez plus d'espoir à nourrir. Venez-vous pour vous venger? Ce seroit de votre part un nouveau crime. Quel est votre dessein? Parlez.

DOM CESAR.

Comment répondre? que lui dire? sans doute Célia ne l'a pas vue, elle

ſera revenue de ſon évanouiſſement & ſe ſera cachée ici près. Elle va m'écouter avec attention. Que mon ſort eſt cruel !

ISABELLE.

Je vous attends.

DOM CESAR.

Que puis-je vous dire, Madame, ſinon que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, que toutes les diſgraces imaginables s'accumulent ſur ma tête, que dans ma poſition la vie & la mort ſont preſque indifférentes, que cette maiſon renferme l'objet que j'ai ſi long-tems adoré & que j'ai perdu, ...

ISABELLE.

N'allez-pas plus loin, Céſar; dites-moi ſeulement ſi c'eſt vous qui êtes venu ici cette nuit pour m'ôter la vie ?

DOM CESAR.

Non.

ISABELLE.

Eh bien, je vais donc vous la ſauver pour la ſeconde fois; ſortez d'ici. Si mon pere ou mon couſin, que je regarde déja comme mon mari, vous

appercevoient, je serois bien forcée de leur apprendre qui vous êtes.

DOM CESAR.

Sa bonté même est encore un nouveau malheur.

ISABELLE.

Retirez-vous avant que personne arrive.

DOM CESAR.

Qui imaginera jamais que je résiste à vos prieres dans une pareille circonstance? (*A part.*) Mais je ne puis abandonner Célia dans un si grand péril.

SCENE VI.

ISABELLE, DOM CESAR, BEATRIX.

BEATRIX, *toute troublée.*

AH! Madame, voilà bien le reste.

ISABELLE.

Que viens-tu m'apprendre? Est-ce encore un nouveau malheur?

BEATRIX.

Il y a là-bas une querelle devant la porte, & au milieu du tumulte on diſtingue la voix de.....

ISABELLE.

De qui ?

BEATRIX.

De Dom Juan. Il diſpute contre un homme qu'il a rencontré dans la rue.

DOM CESAR.

Voilà donc une augmentation d'embarras.

ISABELLE.

Ah, malheureuſe ! s'il faut qu'il voie ſortir Céſar d'ici, ſes ſoupçons deviendront des vérités. Dire qu'il eſt venu ici ſans ma participation, on ne le croira pas. Perſonne n'imaginera qu'il ait eu la hardieſſe de venir dans la maiſon de ſon plus mortel ennemi, ſans avoir des motifs ſuffiſans pour l'y attirer, & des motifs on n'en ſuppoſera qu'aux dépens de mon honneur.

DOM CESAR.

Il faut me ſacrifier, Madame ; laiſſez-moi ſortir.

ISABELLE.

Vous me perdez, Monſieur. Riſquons mon honneur pour le ſauver. Beatrix, mene-le dans ta chambre.

DOM CESAR.

Je ſerois encore plus ſûrement ici.

ISABELLE.

Comment? cette ſalle eſt commune.

DOM CESAR.

Si je découvre le ſecret de la Cloiſon, comment Célia pourra-t-elle ſe ſauver? Puiſqu'elle n'eſt pas compromiſe ici, il vaut mieux me taire & me retirer ailleurs.

BEATRIX.

On monte déja.

ISABELLE.

Qu'attendez-vous, Dom Céſar? Au nom de mon honneur, cachez-vous.

DOM CESAR.

Il n'y a que les ménagemens que je vous doisq ui puiſſent m'y réſoudre. (*Il ſuit Beatrix.*)

SCENE VII.

ISABELLE, DOM JUAN, CASTAÑO, OTANÈS, *qui tiennent* MOSQUITO *par le collet.*

DOM JUAN *aux Laquais.*

TRAINEZ-MOI ce coquin-là dans l'appartement ici à côté, jusqu'à ce qu'il nous apprenne où est son maître.

MOSQUITO.

Je prends le Ciel à témoin que vous entreprenez sur les droits de la Justice. Et depuis quand arrête-t-on ainsi d'honnêtes gens sans archers & sans décrets ?

ISABELLE.

Que veut-il dire ?

MOSQUITO.

Voilà deux Alguasils, Madame, qui entendent bien peu leur métier. Ce ne sont pas des bourrades, vraiment, qu'ils m'ont données, mais de bons coups d'épée sans que je sache pourquoi.

ISABELLE.

Je n'en vois que trop la cause ; c'est le valet de Dom César. Quand son maître est entré ici, il sera resté dans la rue & ils l'auront reconnu.

DOM JUAN.

Je vais vous conter tout. Ce maraud-là est le valet de Dom César.

ISABELLE.

Je ne me trompe pas.

DOM JUAN.

Il passoit dans la rue en regardant cette maison, en la mesurant des yeux. Sans doute que César étant à Madrid & sachant que je le cherche, aura envoyé découvrir mon logement pour me dresser quelques embûches. Voilà pourquoi je veux que ce valet me dise où est son maître.

ISABELLE.

Je suis morte s'il le dit.

DOM JUAN.

Il a été jusqu'ici à l'épreuve des menaces & des promesses ; mais je le ferai parler par force. Il faut qu'il s'attende à mourir, où bien il me dira où est son maître.

MOSQUITO, *à part.*

Je le leur aurois déja dit s'ils ne m'avoient amené dans un endroit où il peut m'entendre.

DOM JUAN.

Eh bien veux-tu le dire ?

MOSQUITO.

Eh, oui, Monſieur, je vous le dirai.

ISABELLE.

C'eſt fait de moi s'il le déclare.

MOSQUITO.

Il n'eſt pas loin d'ici.

ISABELLE.

Il va parler.

DOM JUAN.

Allons dépêche.

MOSQUITO.

Je l'ai laiſſé en Portugal fort content de ſon ſéjour.

DOM JUAN.

Tu es un impoſteur. Je ſais qu'il eſt à Madrid caché ; je ſais qu'il a Célia avec lui. Butord, comment penſes-tu me dérober ſa marche ? Mais je ſonge que j'ai promis à Dom Fe-

lix de ne rien faire sans l'avertir. Ainsi il faut l'informer du bonheur que j'ai eu de rencontrer ce valet & de m'en assurer. J'y cours ; mais en attendant il faut renfermer ici ce maraud de maniere qu'il ne puisse en sortir, ni parler à personne.

ISABELLE.

Fasse le ciel qu'il puisse s'absenter, afin que j'aie le tems de faire échapper Dom César. Vous serez obéi en tout, Dom Juan.

DOM JUAN.

Laissez-le seul ici, vous autres, & gardez soigneusement la porte au dehors.

CASTAÑO.

Nous n'en bougerons, Monsieur, nous aurons soin que personne n'entre & que ce compere-là ne puisse sortir.

DOM JUAN.

Si tu refuses encore, à mon retour, de dire la vérité, tu es mort. Songes à ce que tu dois faire. Consultes-toi toi-même, & sois sûr qu'il faut ici sacrifier ton secret ou ta vie. (*Ils s'en vont & ferment la porte.*)

SCENE VIII.

MOSQUITO, CÉLIA.

MOSQUITO, *seul.*

Il faut sacrifier ton secret ou ta vie. Consultes-toi toi-même. Cela n'est pas doux, non de par tous les diables. Mais de quoi est-ce que je m'embarrasse? Cette prison où je suis est la même où mon maître a trouvé un asyle. Il y est à attendre le fruit des peines que je me suis données pour le mettre en état d'en sortir. Il faut l'appeller. (*Il frappe sur la Cloison.*) Eh, Monsieur, vous pouvez sortir sans inquiétude, je suis seul ici.

CÉLIA *voilée, sort par la Coulisse.*

Il faut bien ouvrir pour empêcher cet imbécille de continuer à frapper, & puis je ne sais plus où j'en suis.

MOSQUITO.

Monsieur, eh qu'avez-vous donc fait? Avez-vous aussi trouvé une robe pour vous déguiser? C'est très-bien

fait. Il y a ici un vieux Gentilhomme qui conduit les Dames hors de chez lui avec une politesse admirable : il ne leur touche seulement pas la main. Mais badinage à part, savez-vous ce qui se passe ?

CÉLIA.

Parle ?

MOSQUITO.

Qu'entends-je ?

CÉLIA.

Qu'as-tu ?

MOSQUITO.

Quoi ! auriez vous aussi trouvé une voix à vous approprier ? Je vous ai laissé basse & je vous retrouve dessus. Mais comment êtes-vous avec Mademoiselle Isabelle ?

CÉLIA.

Tais-toi, tu me fais mourir.

MOSQUITO.

Vive dieu ! c'est une femme, cela. J'ai entendu cent fois faire le conte d'une Religieuse en qui il se fit un jour une étrange métamorphose, & qui pour avoir sauté un fossé, se trouva Moine parfait de Moinesse qu'elle étoit. Mais qu'un Cavalier se soit

changé en femme, c'eſt ce que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais ouï dire.

CÉLIA.

Tais-toi, maraut, ſi tu ne veux pas que je t'étrangle.

MOSQUITO.

Quoi! c'eſt vous, Madame Célia?

CÉLIA.

Oui, moi-même.

MOSQUITO.

Et par quelle aventure?

CÉLIA.

Par une ſuite de mon horrible deſtinée, qui m'a conduite ici pour compromettre mon honneur & ma vie en faveur du plus traître de tous les hommes. J'ai ſauvé Ceſar, & le lâche par reconnoiſſance m'a perdue. Il m'a laiſſé dans la ſituation affreuſe où il me ſavoit pour entretenir Iſabelle de ſa paſſion. Je lui ai entendu dire que c'étoit ſon amour pour elle qui l'avoit attiré ici. Je voulois ſortir quand on t'a conduit ici avec tant de fracas, & j'ai tâché d'étouffer ma rage & ma jalouſie juſqu'au moment où tu as frappé.

MOSQUITO.

Et mon Maître?

CÉLIA.

Il eſt ſans doute aux pieds d'Iſabelle; il ſe plaint à elle.....

MOSQUITO.

De quoi?

CÉLIA.

De ſon mariage : mais puiſque de façon ou d'autre il faut périr, je vais publier hautement la vérité. Je veux inſtruire Dom Juan & Iſabelle, & alors Ceſar verra.....

MOSQUITO.

A ce moment la jalouſie ſeule vous parle, mais l'amour aura ſon tour.

CÉLIA.

Et toi, comment es-tu venu ici?

MOSQUITO.

Je ſuis ſorti ce matin déguiſé : j'ai été chez Dom Rodrigue, ami & parent de Dom Ceſar, pour l'avertir de venir protéger ſa ſortie. Il m'avoit dit de paſſer devant la maiſon pour la lui enſeigner, & afin qu'on ne nous vît pas enſemble, il étoit convenu de ne venir qu'après moi : mais au moment

où j'étois à l'attendre devant la porte, Dom Juan est rentré; il m'a reconnu; il m'a tout d'un coup jetté dans l'allée, d'où ses domestiques & lui m'ont traîné ici. Je croyois rencontrer mon maître, mais j'ai trouvé mieux que je ne pensois.

CÉLIA.

Eh! qu'allons-nous devenir ici nous deux?

MOSQUITO.

Je n'en sais ma foi rien.

CÉLIA.

Avant que mon frere arrive, je veux frapper à cette porte & me découvrir une bonne fois à Isabelle, puisque Dom Diego n'y est pas. Mais sa fille est noble, elle aura sans doute le cœur compatissant.

MOSQUITO.

Il n'en faut pas douter. (*Célia va frapper à la porte.*)

BEATRIX, *répond au travers.*

Mon pauvre Mosquito, je ne saurois t'ouvrir; dieu m'est témoin de l'envie que j'en ai; mais ce que je puis

t'assurer, c'est que Dom Cesar qui est actuellement dans une chambre en grande conversation avec ma maîtresse, est bien décidé à ne pas s'en aller sans toi.

MOSQUITO, *à Célia.*

C'est là Beatrix, la Suivante d'Isabelle.

CÉLIA.

Est-il donc décidé, ô ciel! que je ne verrai, ni n'entendrai rien dans cette affreuse maison, qui ne me déchire le cœur?

MOSQUITO.

Ma chere Beatrix, vois, tâches, si tu peux, de m'ouvrir, tu ne t'en repentiras pas.

BEATRIX.

Je t'ai déja dit que cela m'étoit impossible. Il m'en coûte beaucoup de te voir dans un si terrible embarras, & je voudrois bien du moins pouvoir en pleurer.

MOSQUITO.

Coquine, je le crois bien. Je suis un pauvre diable pour qui tu as bien plus de pitié que d'amour.

BEATRIX.

Recommande-toi à dieu, mon enfant; voilà Dom Juan, le voilà qui rentre avec son ami.

CÉLIA.

Ciel! c'est mon frere!

MOSQUITO.

Madame, le meilleur est de vous cacher; nous prolongerons du moins notre vie de quelques instans, jusqu'à ce qu'ils ayent découvert notre retraite.

CÉLIA.

Tu as raison, mais je chancelle. Ah Dieu! me voilà tombée!

MOSQUITO, *qui s'est déja jetté dans la Cloison.*

Ma foi je vais fermer la coulisse, puisque vous n'arrivez pas à tems. (*Il la ferme.*)

CÉLIA.

Ah! scélérat!



SCENE IX.

CÉLIA *qui s'est relevée*, DOM JUAN, DOM FELIX.

DOM JUAN.

OUI, mon ami, je le tiens ici sous la clef.

DOM FELIX.

Bon, fermez la porte en dedans, restons seuls avec lui. Il faut qu'il meure où qu'il parle.

DOM JUAN, *croyant parler à Mosquito.*

Vous voyez, mon Cavalier, dans quelle extrémité vous vous trouvez; mais, que vois-je? Une Dame voilée où j'ai laissé un coquin de valet.

DOM FELIX.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit enfermé de maniere à ne pouvoir sortir?

DOM JUAN.

Cela est vrai.

DOM FELIX.

Vous voyez pourtant qu'il n'en est rien.

DOM JUAN.

Mais j'avois la clef dans ma poche, & mes gens étoient dehors; ils n'en ont pas bougé.

DOM FELIX.

Il faut une bonne fois nous éclaircir de ce que cela signifie. Voyez qui est cette femme, moi je vais veiller sur la porte, crainte de surprise.

DOM JUAN.

Madame, quoique le premier devoir d'un Gentilhomme soit de respecter votre sexe, la nécessité impose d'autres loix.

CÉLIA.

Que veut-il dire?

DOM JUAN.

Il faut absolument que je vous connoisse, que je sache comment vous vous trouvez ici, quel est votre dessein, ce qu'est devenu un valet que j'ai laissé ici, par où il est disparu, comment vous avez pu entrer à sa place? Dévoilez-vous ou je serai réduit à employer la violence.

CÉLIA.

Il n'y a pas moyen d'échapper. Arretez, Dom Juan, ſongez que votrè rang & le mien, exigent de votre part des ménagemens pour moi. Enviſagez-moi. (*Elle ſe découvre.*)

DOM JUAN.

Qu'ai-je vu ?

CÉLIA

Vous voilà le maître de mon honneur ; tirez-moi du péril où je ſuis. Je ne ſuis venue ici que ſur la confiance que j'ai eue en votre généroſité. Je n'ai rien à vous dire davantage, mon frere eſt ici, je ſuis femme & vous Gentilhomme.

DOM JUAN.

Je ne ſais où j'en ſuis.

DOM FELIX.

Dom Juan change à tout moment de viſage. Quelle peut donc être cette inconnue qui lui cauſe tant de ſurpriſe voilée ou dévoilée.

DOM JUAN.

Que dois-je faire ? Jamais je ne me ſuis vu dans un pareil embarras. Célia implore ma protection, Dom

Felix attend mon ſecours. L'un & l'autre me confie ſa vie ou ſon honneur.

DOM FELIX.

La vue de cette Dame paroît vous jetter dans une grande perplexité.

DOM JUAN.

Si grande qu'il n'eſt pas poſſible de l'imaginer.

DOM FELIX.

Ne puis-je aider à vous en tirer?

DOM JUAN.

Je ne puis vous confier ce qui la cauſe.

DOM FELIX.

N'êtes-vous pas mon ami?

DOM JUAN.

Sans contredit.

DOM FELIX.

Ne ſuis-je pas Gentilhomme?

DOM JUAN.

Cela eſt vrai.

DOM FELIX.

Ouvrez-vous donc à moi.

CÉLIA, *à Dom Juan.*

Dom Juan, ſouvenez-vous que......

DOM DIEGO.

DOM DIEGO, *qu'on entend en dehors.*

Ouvrez, Dom Juan, c'eſt moi.

DOM JUAN.

Voilà Dom Diego.

DOM DIEGO.

Ouvrez donc.

DOM JUAN.

Il voudra ſavoir qui eſt cette Dame. Si Iſabelle l'apperçoit, elle triomphera & ſoutiendra ce qu'elle prétend avoir vu. Si je veux la déſabuſer en déclarant qui elle eſt, il faudra recevoir la mort des mains de ſon frere, ou la lui donner. Je manquerai aux loix de l'honneur pour me laver du ſoupçon d'infidélité. Non, perſonne ne la verra. Dom Felix, j'ai intérêt de dérober cette Dame à la vue d'Iſabelle. Ne laiſſez deviner à perſonne qu'elle eſt dans ce cabinet. Entrez là, Madame.

CELIA.

O ciel! prends pitié de moi! (*Il la conduit dans le cabinet de toilette.*)

DOM FELIX.

Souhaitez-vous que je m'y renferme avec elle?

DOM JUAN.

Ah-dieu, gardez-vous-en bien.

DOM DIEGO.

Vous n'ouvrirez donc pas ?

DOM JUAN.

J'y vais. (*Il ouvre.*)

SCENE X.

DOM FELIX, DOM JUAN, DOM DIEGO, *avec des Laquais.*

DOM DIEGO.

QU'EST-CE donc que vous avez, Dom Juan ? Pourquoi toutes ces incertitudes & ces discours sans suite avant que de m'ouvrir. Où est ce valet ?

DOM JUAN.

Il faut, Monsieur, qu'il se soit enfui avec une fausse clef.

DOM DIEGO.

Vous cherchez à me dépayser de peur de m'inquiéter. Vous avez tort. Il n'y a personne à qui vous puissiez vous ouvrir avec plus d'assurance. Ex-

cuſez, Monſieur, ſi je parle ainſi devant vous, quoique je ſois inſtruit de l'amitié qui vous unit tous deux.

DOM FELIX.

Je ſuis bien loin de le trouver mauvais; mais, croyez-moi, Monſieur, j'ai autant de deſir que vous, de trouver Dom Ceſar.

DOM DIEGO.

Eh bien, inſtruiſez-moi de ce que vous avez appris; car il eſt inutile de prétendre me cacher ce valet.

DOM JUAN.

Je vous donne ma parole d'honneur que quand je ſuis entré ici pour le chercher, il n'y étoit plus.

DOM DIEGO.

Comment a-t-il pu ſortir, s'il eſt vrai que les gens ne ſe ſoient pas écartés de la porte? Allez voir, vous autres, s'il n'auroit pas pénétré dans la maiſon par-là; & nous, viſitons par ici. (*Il veut entrer dans le cabinet.*)

DOM FELIX.

Arrêtez.

DOM JUAN.

Prenez garde.

SCENE XI.

Les mêmes, ISABELLE, & BEATRIX,

ISABELLE.

ENFIN, il n'a donc pas encore pu ſortir ?

BEATRIX.

Non, tous les gens ſont à la porte armés & ſur leurs gardes.

ISABELLE.

Veuille le Ciel qu'il puiſſe ſe tirer de ce danger; je ne me ſens pas de frayeur. Hélas! ſi l'innocence eſt ſi timide, combien doit donc l'être le crime ?

DOM DIEGO.

Vive-dieu! je vais vous donner l'exemple de le chercher.

DOM JUAN.

Bien volontiers; mais certainement il n'y a rien ici. Viſitons toute la maiſon.

ISABELLE.

Visiter la maison! Je suis perdue; ils ont sans doute appris quelque chose, je vais m'en éclaircir. Mon pere, qu'avez-vous donc?

DOM DIEGO.

Que venez-vous faire ici?

ISABELLE.

Voir ce qui vous occupe.

DOM DIEGO.

Nous cherchons un homme.

ISABELLE.

Ah Ciel!

DOM DIEGO.

On affecte de m'écarter de cette chambre; mais je veux la voir.

DOM JUAN.

Vous n'entrerez pas ici.

DOM DIEGO.

Vous tâchez de m'abuser, pour parvenir à vous venger sans moi; mais vive-dieu! il n'en sera pas ainsi. Que vois-je?

CÉLIA, *se montre.*

La plus infortunée, la plus à plaindre de toutes les femmes.

SCENE XII.

Les mêmes, DOM CESAR *le visage couvert de son manteau & l'épée à la main.*

DOM DIEGO.

DITES-MOI, Dom Juan, est-ce-là le Valet que vous cherchiez?

DOM JUAN.

Non, Monsieur, c'est un autre homme.

CÉLIA.

C'est Dom Cesar. (*En courant à lui.*) Monsieur, défendez votre vie & la mienne.

DOM DIEGO.

O vous! qui compromettez ainsi l'honneur de ma maison, qui êtes-vous?

DOM CESAR.

Je ne le dirai pas.

DOM DIEGO.

Découvrez-vous le visage?

DOM CESAR.

Je m'en garderai bien : je me ferai tuer ſans me découvrir pour défendre cette femme : elle & moi nous ſortirons d'ici, à moins que la mort ne m'en ôte les moyens.

DOM DIEGO.

Quelle femme, dit-il ?

DOM CESAR, *en montrant Célia.*

Celle-ci, car l'autre (*en montrant Iſabelle*) je ne la connois pas & ne ſais qui elle eſt, & ſi cette déclaration ne ſuffit pas pour la juſtifier dans votre eſprit, je les enleverai toutes deux.

DOM DIEGO.

Téméraire ! quoique tu me tranquilliſes en partie, il faut pourtant, pour achever de me raſſurer, que je te connoiſſe.

DOM CESAR.

Ce ne ſera pas aujourd'hui.

DOM JUAN.

Etes-vous aſſez dépourvu de bon ſens, pour croire que ce que nous ſommes de monde ici, nous vous laiſſerons enlever cette Dame, ſans ſa-

voir à quel titre, ni comment vous vous trouvez ici tous deux ensemble?

DOM CESAR.

Je ne saurois vous en instruire.

DOM FELIX, *en tirant son épée.*

Voilà le moyen de le faire parler.

(On entend un coup de pistolet.)

ISABELLE.

On tire! Es-ce encore quelque nouvelle infortune!

DOM CESAR.

C'est le signal que j'attends.

DOM DIEGO.

Arrêtez tous. Qui que vous soyez, je vous engage ma parole de vous protéger & de vous servir, si vous me tirez enfin de l'incertitude où je suis.

DOM CESAR.

Vous m'en donnez votre parole.

DOM DIEGO.

Oui.

DOM CESAR *se découvre.*

Je suis Dom Cesar? Quoi! vous reculez à mon aspect!

DOM DIEGO.

C'est l'assassin de mon fils.

DOM FELIX.

C'est le ravisseur de Célia.

DOM JUAN.

C'est le séducteur de ma maîtresse.

DOM CESAR.

Vous avez tous raison, & dans la vérité, cependant, je n'ai offensé aucun de vous. Si j'ai eu le malheur de tuer Dom Alonse, je l'ai fait en homme d'honneur, en combattant tête à tête avec lui. Si je me trouve dans la maison d'Isabelle, c'est parce que dans le tems que Célia l'occupoit encore, elle m'y a laissé enfermé; & si je trahis ainsi le secret de Célia, c'est que peu m'importe qu'on le sache; je l'épouse & je vous la présente; c'est elle que vous voyez voilée. Si tout cela ne vous suffit pas, je sortirai malgré tous vos efforts. Le coup de pistolet que vous venez d'entendre, est le signal que me donne une troupe d'amis qui m'attendent pour favoriser ma retraite.

DOM FELIX.

Quand vous n'auriez personne, Dom Cesar, je vous rendrois ce service; je ne dois pas moins à mon beau-frere.

DOM JUAN.

Dom Felix, je ſuis votre ami, mais mon épée eſt à Dom Diego.

DOM DIEGO.

J'ai donné ma parole & je la tiendrai : oublions le paſſé ; mais apprenez-moi où vous vous étiez caché.

MOSQUITO, *ouvrant la couliſſe.*

C'eſt à moi, Monſieur, à vous l'apprendre.

DOM DIEGO.

Que vois-je ?

BEATRIX.

Ah ! coquin, c'eſt toi qui as volé ma robe.

MOSQUITO.

Cela eſt vrai, mais tu as de quoi la racheter.

FIN.

SE DÉFIER
DES APPARENCES,

En Espagnol,

NUNCA LO PEOR ES CIERTO,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON DE LA BARCA.



PERSONNAGES.

Dom CARLOS.

Dom JUAN.

LÉONOR.

Dom DIÉGO.

DONA BÉATRIX, *sœur de Dom Juan*

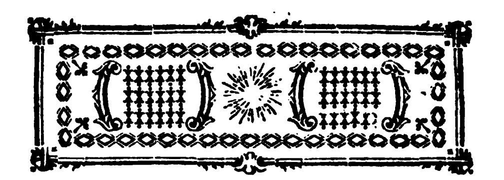
Dom PÉDRO, *pere de Léonor.*

FABIO, *Valet de Dom Carlos.*

INÈS, *Suivante de Béatrix.*

La Scene est à Valence.





SE DÉFIER DES APPARENCES.



PREMIERE JOURNÉE.

Le Théatre représente un appartement dans une auberge.



SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, FABIO, *en habits de voyage.*

DOM CARLOS.

As-tu rendu la lettre?

FABIO.

Oui, Monsieur; il a montré en la

lisant beaucoup de joie, & il sera dans un moment à cette auberge.

DOM CARLOS.

Et Léonor, est-elle déja levée.

FABIO.

Son appartement n'est pas encore ouvert.

DOM CARLOS.

Frappes-y; je veux lui communiquer les précautions que je songe à prendre pour mettre en sûreté sa vie & son honneur, bien plus par égards pour ce que je me dois à moi-même, que par ménagement pour elle. Frappe, il est tems de l'éveiller.



SCENE II.

LÉONOR, DOM CARLOS, FABIO.

LÉONOR.

Vous parlez de m'éveiller, il faudroit donc pour cela que mes yeux connussent le sommeil. Mais, hélas!

dans la ſituation affreuſe où je me trouve, le repos n'eſt pas fait pour moi. Que ſouhaitez-vous?

DOM CARLOS.

Je veux vous inſtruire des meſures que je prends pour ſauver du moins mon honneur, puiſqu'il faut renoncer à mon amour.

LÉONOR.

Quelles qu'elles ſoient, vous me verrez m'y prêter avec la plus grande docilité, dès qu'elles vous conviendront: quoique vous agiſſiez ici par ſimple généroſité, & que vous ayez la cruauté de me déclarer que votre tendreſſe eſt évanouie, cependant vos deſirs ſeront toujours la regle des miens. A quoi vous décidez-vous?

DOM CARLOS.

Ah! ingrate! que je ſerois touché de cette réſignation, ſi elle n'étoit pas forcée!

LÉONOR.

Un préjugé tourmente ſans ceſſe celui qui en eſt atteint, ſur-tout quand il ne fait aucun effort pour le combattre.

DOM CARLOS.

N'essayez pas de vous justifier, Léonor, vous n'y réussiriez pas.

LÉONOR.

Accordez-moi une grace, c'est la derniere que j'exigerai de vous au nom de mon funeste amour.

DOM CARLOS.

Quelle est-elle?

LÉONOR.

Ecoutez-moi, quand vous devriez ne me pas croire après m'avoir entendue.

DOM CARLOS.

Avec cette restriction j'y suis prêt, parlez.

LÉONOR.

Je ne vous demande que de l'attention.

DOM CARLOS.

Fabio.

FABIO.

Monsieur.

DOM CARLOS.

Si ce gentilhomme que tu as été avertir, arrive, entre avant lui pour l'annoncer, afin que Léonor ait le

tems de ſe retirer. (*A Léonor.*) Eh bien! parlez, Madame.

LÉONOR.

Vous ſavez, Dom Carlos, de quel ſang je ſors; vous avez été témoin de la conſidération dont jouiſſent mon pere & mes parens. Vous n'ignorez pas que par moi-même je n'ai pas dégénéré malgré l'excès de l'infortune qui me pourſuit. Ce qu'il vous en a coûté pour obtenir de moi un regard, devroit vous diſpoſer à juger favorablement de mon cœur. C'eſt vous qui m'avez ſéduite : vous m'avez arraché de l'état heureux & paiſible où je vivois : vos ſoins m'ont fait connoître l'amour. Quel amour, juſte ciel, qui cauſe aujourd'hui mes larmes & ma perte! Pour prix de ce que vous m'avez coûté, je ne demande de vous que d'approfondir un fait que je ne comprends pas moi-même. Je vous ſupplie, au nom de ce que vous avez de plus cher, de vous informer de ce que pouvoit être cet homme que vous avez rencontré chez moi cette nuit funeſte, à laquelle j'aurois voulu ne pas ſurvivre, & vous avez l'inhumanité de le refuſer. C'eſt donc préciſé-

ment, cruel, pour vous assurer le droit de me condamner, en m'ôtant jusqu'à la possibilité de justifier mon innocence. Votre sang-froid est à l'épreuve de mes larmes & de mes sermens. Invariablement attaché à ce que vous avez vu, ou cru voir......



SCENE III.

LÉONOR, DOM CARLOS, FABIO.

FABIO.

VOILA ce Monsieur que vous attendiez.

DOM CARLOS *à Léonor.*

Entrez là dedans, je ne veux pas qu'il vous voie encore.

LÉONOR.

Quoi! mon malheur se montre jusques dans les plus petites circonstances! il m'enleve jusqu'à la légere consolation de vous ouvrir mon cœur.

DOM CARLOS.

Hélas! c'est bien en vain que vous

faites tant d'efforts pour vous disculper.

FABIO.

Hâtez-vous, Madame, si vous ne voulez pas qu'il vous voie.

DOM CARLOS *à Léonor.*

Vas l'introduire. (*A Léonor.*) Prêtez l'oreille, Madame, à la confidence que je vais lui faire.

LÉONOR, *en s'en allant dans la chambre du fond.*

Que ma destinée est cruelle!

DOM CARLOS.

La mienne n'est pas plus heureuse.



SCENE IV.

DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM JUAN.

Ah! mon cher cousin!

DOM CARLOS.

Embrassez-moi.

DOM JUAN.

Je ne le devrois pas, mais le plaisir de vous voir l'emporte sur le ressentiment que je serois en droit de vous marquer. Quoi! vous êtes à Valence & vous n'êtes pas descendu chez moi; c'est blesser l'amitié & les liens du sang qui nous unissent.

DOM CARLOS.

Je suis sensible, autant que je dois, au motif qui vous dicte ces reproches obligeans; mais j'ai une si bonne excuse que j'obtiendrai bientôt mon pardon. Comment vous portez-vous?

DOM JUAN.

A merveilles.

DOM CARLOS.

Et ma cousine votre sœur?

DOM JUAN.

Très-bien aussi; mais laissons-là les complimens qui ne vont pas à des gens comme nous. Quelle affaire vous attire ici, mon ami? Qu'y a-t-il de nouveau à la cour?

DOM CARLOS.

Hélas! je ne connois que mes malheurs! C'est en vain que je veux me

dérober à l'aſtre malin ſous lequel je ſuis né ; quelque part que je me trouve, ſon influence m'y ſuit.

DOM JUAN.

Vous m'inſpirez un violent deſir d'être inſtruit de ce qui peut vous occaſionner une douleur ſi vive.

DOM CARLOS.

Cette fatalité qui s'acharne ſur moi m'a fait voir, mon cher Dom Juan, une beauté charmante. La voir, l'aimer, brûler pour elle, n'ont été pour moi qu'un moment. Elle m'a fait éprouver à ſon ſervice tout ce que les préliminaires du bonheur en amour, ont de pénible & d'agréable. J'ai ſoupiré conſtamment, j'ai eſſuyé des rigueurs ſans me plaindre, j'ai reçu des faveurs avec tranſport, j'ai éprouvé les déchiremens de la jalouſie ; car voilà, comme vous ſavez, les quatre périodes de cette paſſion. Chez nous autres hommes, la fierté de l'objet même la fait naître, le deſir l'augmente, les faveurs la nourriſſent & la jalouſie la tue (1). J'étois une

(1) J'ai laiſſé une grande partie de ce récit pour donner une idée de la maniere dont les

nuit avec elle, dans la chambre d'un valet où elle s'étoit rendue. Tout d'un coup nous entendîmes du bruit. Elle me quitta craignant, ou feignant de craindre que ce ne fût son pere. Je la suivois sans bruit, quand j'apperçus un homme, le visage couvert, qui sortoit de son appartement & la suivoit de même. Qui va-là, m'écriai-je? Un curieux, me répondit-on. Je ne répliquai qu'en tirant l'épée. J'eus le bonheur de percer mon adversaire, il tomba sans connoissance; mais il m'avoit porté au cœur une atteinte encore plus mortelle. Vous croyez peut-être, Dom Juan, qu'en me retirant ici; je n'ai pas d'autre objet que de me soustraire aux recherches de la Justice; mais vous êtes

---

composent les Comiques Espagnols Il est bien plus long encore dans l'original, plus plein de petites circonstances & peut-être même d'idées plus fausses que celles que l'on vient de voir. Mais je le répete, cela ne fait pas de tort aux situations dont la beauté & l'abondance font, comme je l'ai dit, le grand mérite du théatre Espagnol avec la noblesse des sentimens. Pour le goût dans les expressions, ils ne s'en piquent point.

dans

dans l'erreur. Cet accident tragique n'eſt que le commencement de mes infortunes. Au bruit des épées les femmes de Léonor pouſſerent des cris. Son pere s'éveilla. Je me trouvai tout d'un coup avec mon ennemi mort à mes pieds d'un côté, ma maîtreſſe évanouie de l'autre, & près d'être enveloppé par les gens de ce vieux Gentilhomme qui les animoit à ſe ſaiſir de moi. Dans ce moment mon infidele recouvra ſes ſens; elle embraſſa mes genoux & me ſupplia de la défendre. Que nous ſommes foibles, mon cher ami, près d'une beauté en larmes. Je ne pus me réſoudre à l'abandonner quoique le cœur me ſaignât du cruel affront qu'elle venoit de me faire. Suivez-moi, lui dis-je, & alors redoublant de vigueur je m'ouvris un paſſage & je gagnai avec elle un aſyle ſûr, d'où je me ſuis ſecrétement rendu ici; j'ai appris depuis, que mon rival étoit un Gentilhomme étranger qui ſuivoit la cour pour un procès & qu'il n'étoit pas mort; mais je n'en ſuis pas moins obligé de me ſouſtraire à tous les yeux. J'ai amené Léonor avec moi, je ne la quitterai point qu'elle ne ſoit en ſûreté, quelques raiſons que j'aie

de la haïr ; mais après lui avoir assuré un asyle je ne veux plus la revoir jamais. Il m'en coûtera ; car l'amour vil encore dans mon cœur malgré le souvenir de sa perfidie ; mais je saurai lui imposer silence. Voyez, mon cher ami, à lui trouver une retraite, soit dans une maison particuliere, soit dans un couvent, soit même à la campagne. Je déposerai entre vos mains pour sa subsistance, le peu que j'ai pu sauver de mon bien. Pour moi mon épée me suffit. J'irai servir le Roi en Italie, & la seule grace que je demande au Ciel, c'est que la premiere balle qui sera tirée m'arrache la vie, pour mettre fin au désespoir où me jette un amour qui survit à mon outrage.

DOM JUAN.

Tous ces événemens sont si singuliers que l'imagination même n'en pourroit feindre de plus intéressans ; mais puisque le passé ne sauroit se réparer, il faut pourvoir au présent. Un couvent seroit la retraite la plus sûre & la plus commode pour elle ; mais elle seroit coûteuse. Qu'elle vienne chez moi, je pense que.....

DOM CARLOS.

Non, je ſuis pénétré de reconnoiſſance de cette offre, mais je ne puis l'accepter. Il faudroit inſtruire ma couſine de tout, & je veux lui épargner l'inquiétude qui ſeroit le fruit de cette confidence. D'ailleurs, ce ſeroit manquer d'égards pour elle que de dépoſer ma maîtreſſe dans ſa maiſon. Quoique Léonor par ſa naiſſance ne lui ſoit pas inférieure, des aventures comme la ſienne en terniſſent bien l'éclat.

DOM JUAN

Il me vient une idée qui conciliera tout. Ma ſœur vient de perdre une femme-de-chambre, & ne l'a pas encore remplacée; j'ai une Dame que je ſuis prêt d'épouſer, à qui je puis tout confier. Je l'engagerai à préſenter Léonor à ma ſœur & à répondre d'elle; quoique ce ſoit avec peine que je la voie réduite à cet état, elle y trouvera cependant ſa ſûreté, & en particulier, j'aurai ſoin qu'on ait pour elle les égards que.....

LÉONOR *ſe montre.*

C'eſt à moi, Monſieur, à répon-

dre. Oui, Monſieur, fille-de-chambre, eſclave, tout ce que vous voudrez, s'il étoit poſſible que j'éprouvaſſe quelque conſolation dans le monde, ce ſeroit de penſer que j'appartiens à une main amie de Dom Carlos. J'embraſſe vos genoux pour obtenir cette faveur. Vous êtes inſtruit de mon malheur ; mais n'en concevez pas une idée déſavantageuſe de mes mœurs. Que ce jour ſoit le dernier de mes jours, ſi j'ai jamais donné le moindre conſentement à l'audace de cet homme, dont Carlos vous a raconté l'hiſtoire & le châtiment.

DOM JUAN.

Votre beauté, Madame, & votre eſprit, vous donnent des droits ſur tous les cœurs. C'eſt moins pour mon ami que pour vous-même, que je prétends vous obliger ; je vais prévenir la Dame dont j'ai parlé : dans deux minutes je ſuis à vous avec la lettre dont vous avez beſoin. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LÉONOR, DOM CARLOS.

LÉONOR.

Eh bien, Dom Carlos, tout réussit comme vous le desirez, vous ne me verrez plus. Daignez par commisération du moins, au moment où je vais vous quitter pour jamais......

DOM CARLOS.

Au nom de Dieu, Madame, n'ajoutez point à mes tourmens. Ce n'est que loin de votre vue qu'il me sera permis de penser que je vous aime. Cependant, que voulez-vous de moi?

LÉONOR.

Jurez-moi que si jamais vous avez des preuves de mon innocence, vous accomplirez la parole que vous m'avez donnée.

DOM CARLOS.

Non-seulement je souhaite d'être désabusé, cruelle, mais pour l'être, je donnerois mon sang & ma vie : com-

ment puis-je me laisser attendrir à ce point ? Perfide, n'est-ce pas vous chez qui j'ai trouvé un rival ? N'est-ce pas vous..... Ah ! laissez-moi, je n'ai rien à desirer que de vous fuir pour jamais.

LÉONOR.

Partez, cruel, partez. Les Cieux, peut-être, auront quelque jour pitié de moi. Vous me verrez justifiée.

DOM CARLOS.

C'est cette espérance qui me soutient, sans elle je serois déja mort de douleur.

LÉONOR.

Pourquoi donc me condamner avec tant de dureté dès-à-présent ?

DOM CARLOS.

Les apparences sont contre vous.

LÉONOR.

Peut-être apprendrez-vous un jour à vous défier des apparences.

SCENE V.

La scene change : elle est dans l'appartement de Dona Béatrix, sœur de Dom Juan.

DONA BÉATRIX, *avec une lettre à la main*, INÈS.

INÈS.

Cette lettre donne un air si triste, si fâché à ma maîtresse, que je brûle de savoir ce qu'elle contient. Tantôt elle la regarde avec fureur, & puis leve les yeux vers le Ciel : tantôt elle pleure, tantôt elle soupire.

DONA BÉATRIX.

Y a-t-il une fille plus infortunée!

INÈS.

Elle acheve de lire. La satisfaction & la colere se peignent tour à tour sur son visage. On diroit qu'elle répete un rôle de Comédie.

DONA BÉATRIX.

Sa perfidie me fera mourir. Hélas!

qui pourra jamais imaginer ce que je souffre !

INÈS.

Moi, Madame.

DONA BÉATRIX.

Quoi! tu étois-là ?

INÈS.

Je sors de cette chambre, j'ai vu les marques de l'affliction où vous paroissez plongée, j'en suis pénétrée, ne m'en cachez pas la cause.

DONA BÉATRIX.

Il faut bien que je te la confie. Les peines du cœur semblent moins cruelles quand on a quelqu'un qui les partage. Tu te souviens que Dom Diego Centello m'a fait long-tems la cour.

INÈS.

Oui.

DONA BÉATRIX.

Tu n'ignores pas que j'ai été touchée de ses soins?

INÈS.

Cela est vrai.

DONA BÉATRIX.

Tu te rappelles encore que malgré

ſa naiſſance, il n'a jamais oſé ſe déclarer à mon frere avant ſon départ pour Madrid ?

INÈS.

Eh bien, après.

DONA BÉATRIX.

Voilà une lettre de ſon valet Ginès que j'ai gagné. Il m'écrit que ſon maître a fait de nouvelles inclinations à Madrid. L'amour eſt la ſeule affaire qui l'y retienne ; lis, & tu verras toi-même.

INÈS, *lit.*

» Pour remplir la promeſſe que j'ai » eu l'honneur de vous faire, je dois » vous donner avis que mon maître a » été percé de deux grands coups d'é- » pée par un rival dans la maiſon d'une » Dame de cette ville. Il a été deux » jours ſans connoiſſance, & qui pis » eſt, mis en priſon ; mais, dieu mer- » ci, il eſt libre & guéri. Nous par- » tons pour Valence où..... «.

DONA BÉATRIX.

Ne vas pas plus loin, tous ces détails redoublent mon indignation. Voilà donc l'affaire qui l'attiroit à Madrid. L'ingrat !

INÉS.

Ces affaires-là ne ſont pas rares dans une ville comme Madrid.

DONA BÉATRIX.

Je ne trouve point de termes pour exprimer ma fureur.

INÈS.

Voilà bien les coquins d'hommes. En partant ils ſont tout feu, tout déſeſpoir; & tout eſt oublié à l'aſpect d'une figure nouvelle; mais, ſcélérats, nous vous rendons bien le change; Dieu ſait ſi nous ſommes dupes. Si le matin vous voit infideles, le ſoir ne ſe paſſe pas ſans que nous ſoyons quittes.

DONA BÉATRIX.

Je meurs de jalouſie.

INÈS.

Vous en avez mille raiſons.

DONA BÉATRIX.

Et elle durera juſqu'à ce que..... Mais on frappe, vas voir, Inès.

INÈS, *en allant voir à la porte.*

Je te plaindrois, mon pauvre Ginès, ſi quelqu'un m'écrivoit que tu t'es rompu le cou en faiſant affront à mon chaſte amour.

DONA BÉATRIX.

Je ne ſais à quoi m'arrêter, je vais ſans ceſſe de la fureur à l'eſpérance, & du reſſentiment à la pitié. Je donnerois ma vie pour voir l'objet que l'ingrat oſe me préférer.

SCENE VI.

DONA BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, *miſe en femme de chambre.*

INÈS.

Elle eſt ici, entrez.

LÉONOR.

J'embraſſe vos genoux, Madame, en implorant votre compaſſion.

DONA BÉATRIX.

Levez-vous. En quoi puis-je vous ſervir ?

LÉONOR.

Voici un billet que je ſuis chargée de vous remettre.

DONA BÉATRIX.

De qui ?

LÉONOR.

De Madame Violante.

DONA BÉATRIX.

Inès, voilà une jolie figure.

INÈS.

Pas mal.

LÉONOR.

O fortune! à quel abaissement m'as-tu réduite!

DONA BÉATRIX.

Violante m'écrit qu'ayant appris qu'une de mes femmes m'a quittée pour se marier, elle vous propose pour prendre sa place.

LÉONOR.

Hélas!

DONA BÉATRIX.

Et qu'elle répond de vous en toutes manieres. Je suis très-reconnoissante de son attention. D'où êtes-vous?

LÉONOR.

De Tolede.

DONA BÉATRIX.

Comment vous trouvez-vous à Valence?

LÉONOR.

J'y ai ſuivi une des Dames de la cour de la Vice-Reine ; ma maîtreſſe eſt morte, & je ſuis obligée de chercher une autre condition.

DONA BÉATRIX.

Sa bonne mine, ſes graces, me charment. Quel étoit votre emploi ?

LÉONOR.

J'étois femme-de-chambre ; je ſais coëffer, blanchir, faire de la dentelle, des fleurs artificielles, & tout ce que vous pourrez me commander.

DONA BÉATRIX.

Vous êtes juſtement le ſujet qu'il me faut. Vous pouvez reſter ici. Quoique mon frere ſoit abſent, je ſuis ſûre qu'il ne me déſapprouvera pas.

LÉONOR.

J'eſpere qu'un homme de ſon rang ne peut trouver mauvais que vous donniez du ſecours à une infortunée.

DONA BÉATRIX.

Comment vous appellez-vous ?

LÉONOR.

Iſabelle.

SCENE VII.

Les mêmes, DOM JUAN.

DOM JUAN.

BONJOUR, ma sœur.

DONA BÉATRIX.

Bonjour, mon frere.

DOM JUAN.

A quoi vous occupiez-vous?

DONA BÉATRIX.

J'étois à vous rendre un service.

DOM JUAN.

Comment cela.

DONA BÉATRIX.

Sachant combien vous avez à cœur de plaire à Violante, j'ai arrêté cette fille sur sa recommandation.

DOM JUAN.

Vous plaisantez; mais je ne vous en suis pas moins obligé, Mademoiselle, vous pouvez tout ici avec une pareille protection. Je serai plus en-

core à vos ordres que vous ne ferez à ceux de ma sœur. (*Bas à Léonor.*) Que dites-vous d'elle & de la maison ?

LÉONOR.

Il me semble depuis que j'y suis, que mon sort est adouci.

DOM JUAN.

Ma sœur, je voudrais vous dire deux mots en secret. (*Il se retire au fond du théatre.*)

INÈS, *à Léonor.*

Oh-ça, Mademoiselle, nous voilà camarades ; j'espere que nous serons aussi bonnes amies. Je n'ai qu'une grace à vous demander, c'est de me passer un peu d'amourette.

LÉONOR.

Cela va sans dire. Croyez-vous que mon cœur n'ait pas aussi ses petites affaires ?

INÈS.

Avec cela nous vivrons comme sœurs.

LÉONOR.

Vous pouvez compter sur mon amitié. (*A part.*) Quels discours pour

une fille de mon rang ! (*Elles s'en vont & Dona Béatrix & Dom Juan se rapprochent.*)

DONA BÉATRIX.

Dom Carlos à Valence !

DOM JUAN.

Oui ; mais il faut n'en rien dire, par ce qu'il part secrétement pour Naples ; c'est ce qui l'a empêché de descendre ici. Il viendra ce soir vous voir, & j'espere que pour l'amour de moi vous n'oublierez rien pour lui faire un bon accueil.

DONA BÉATRIX.

Vous pouvez y compter.

DOM JUAN.

Cela est bon.

DONA BÉATRIX, *en s'en allant.*

Ah ! traître Dom Diego ! quand serai-je vengée de toi ?

DOM JUAN.

Je vais apprendre à Dom Carlos le succès du billet ; & quoique son plus grand soin soit de tenir son arrivée ici cachée, je l'amenerai pourtant cette nuit ici. (*Il sort.*)

SCENE VIII. (2)

Le théatre représente la rue où donne la maison de Dom Juan.

DOM DIÉGO, GINÈS.

DOM DIÉGO.

QUEL plaisir de revoir sa patrie !

GINÈS.

Vous avez raison, & sur-tout quand on s'est vu aussi près de ne la revoir jamais.

DOM DIÉGO.

C'est un grand bonheur qu'il n'y ait pas eu de plainte rendue contre

---

(2) Il faut toujours se rappeller que le théatre représente plusieurs scenes ou plusieurs endroits où les Acteurs se placent. Ici, on voit d'abord la rue où est Dom Diégo avec son Valet, à côté une premiere piece qui dépend de la maison de Dom Juan, & au bout de celle-ci une autre piece encore qui va dans l'intérieur des appartemens.

moi. Cela m'a laissé la liberté de quitter Madrid pour me soustraire aux recherches des parens de Léonor.

GINÈS.

Ma foi, Monsieur, vous n'avez pas tort. S'il est désagréable de n'être tué comme vous, qu'à moitié; jugez combien il le seroit de l'être tout-à-fait.

DOM DIÉGO.

N'est-ce pas Dom Juan qui sort-là de sa maison?

GINÈS.

Lui-même.

DOM DIÉGO

Ginès, il me semble qu'aujourd'hui tout me réussit.

GINÈS.

Avez-vous trouvé quelque trésor?

DOM DIÉGO.

Dom Juan n'étant pas chez lui je trouverai peut-être le moment de parler à Béatrix.

GINÈS.

Quoi! vous vous souvenez encore d'elle!

DOM DIÉGO.

Peux-tu me ſoupçonner d'avoir oublié ſes charmes ?

GINÈS.

Mais il me ſemble que vous l'aviez un peu oubliée, quand vous vous êtes expoſé à recevoir, pour l'amour d'une autre, ce grand coup ſur la tête, qui vous a mis à la veille d'être enterré ailleurs qu'ici.

DOM DIÉGO.

Ce ſont de petits amuſemens de paſſage qui ne dérogent point à la fidélité.

GINÈS.

Mais ſi votre amante s'étoit amuſée auſſi.

DOM DIÉGO.

Entre & demande Inès, dis-lui que je ſuis ici, & ſur-tout prends bien garde à une choſe.....

GINÈS.

Qui eſt......

DOM DIÉGO.

De ne rien dire à perſonne de ce qui s'eſt paſſé, & ſur-tout à Béatrix.

GINÈS.

Je n'ai pas besoin que vous me recommandiez le silence ; soyez sûr qu'elle ne saura pas de moi une syllabe de plus que ce que je lui en ai dit hier où je ne l'ai pas vue.

DOM DIÉGO.

Bon, entre. (*Il frappe.*)

INÈS.

Qui est-là ?

SCENE IX.

Inès est dans la premiere piece qui donne sur la rue ; Ginès y entre avec elle, & Dom Diégo qui est encore dehors, s'approche de la porte pour être prêt à à entrer au premier mot.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO, INÈS, GINÈS.

GINÈS.

MADEMOISELLE, c'est un de vos très-humbles adorateurs qui vient comme il peut se mettre à vos pieds.

INÈS.

Eh, c'eſt toi, mon pauvre Ginès; tu ne me donnes pas un baiſer.

GINÈS.

Oh, deux & trois, je n'en ſuis pas chiche.

INÈS.

Comment es-tu venu ?

GINÈS.

Je te conterai cela une autre fois; pour ce moment-ci, mon maître veut te parler.

INÈS.

Il eſt donc arrivé auſſi.

DOM DIÉGO.

Tu vois Inès. Je brûle de te voir & d'apprendre de toi des nouvelles de Béatrix.

INÈS.

Vous en ſaurez d'elle-même. La voilà.

DONA BÉATRIX.

Inès, avec qui donc êtes-vous dans une converſation ſi animée.

DOM DIÉGO.

Avec un infortuné qui a ſouffert

tous les tourmens de l'abſence & qui rapporte à vos genoux un cœur plein d'amour & de fidélité ?

DONA BÉATRIX.

Comme il ment ; mais diſſimulons. Inès, prenez garde qu'Iſabelle ne ſorte. Je ne veux pas que dès le premier jour elle puiſſe pénétrer mes chagrins.

INÈS.

Vous avez raiſon, à revoir Ginès.

DONA BÉATRIX.

Ce que vous avez ſouffert, Dom Diégo, n'approche pas des peines que votre abſence m'a coûtées.

DOM DIEGO.

Bon, elle ne ſait rien.

GINÈS.

Et d'où diable auroit-elle appris quelque choſe ?

DONA BÉATRIX.

Comment vous êtes-vous porté à la cour ?

DOM DIÉGO.

Comme un amant éloigné de ce qu'il adore & qui ne peut être ſenſible qu'à un plaiſir.

DONA BÉATRIX.

Qui est.

DOM DIÉGO.

De ſe retrouver auprès de l'objet de ſa flamme.

DONA BÉATRIX.

Le traître ! & votre procès ?

DOM DIÉGO.

Je l'ai laiſſé dans l'état où je l'ai trouvé. Mon peu de ſanté ne m'a pas permis de m'en occuper.

DONA BÉATRIX.

Et quelle maladie aviez-vous ?

DOM DIÉGO.

Le chagrin de ne vous pas voir.

DONA BÉATRIX.

Ne pouviez-vous pas vous dédommager à Madrid ? On dit que les femmes y ſont ſi belles.

DOM DIÉGO.

Je ne puis vous en rien dire ; car je n'en ai regardé aucune.

DONA BÉATRIX.

Aucune !

DOM DIÉGO.

Ginès, viens ici rendre compte de ma fidélité.

GINÈS.

Ah! Madame, il n'y a rien de pareil. Je l'ai vu prêt de mourir d'amour.

DONA BÉATRIX.

Et pour qui?

DOM DIÉGO.

Pouvez-vous le demander.

DONA BÉATRIX.

Ce n'eſt donc pas vous qui avez eu une querelle chez une Dame, la nuit, qui y avez reçu un coup d'épée de la main d'un rival. Eh!

GINÈS.

Elle ſait tout, nous voilà bien.

DOM DIÉGO.

Je ſuis mort.

GINÈS.

Je n'ai pas ouvert la bouche, au moins.

DOM DIÉGO.

Quai-je entendu?

DONA

DONA BÉATRIX.

Je ſuis au fait comme vous voyez, Dom Diégo ; allez perfide, ne paroiſſez jamais devant moi, ou ſongez que les Dames de Madrid ne ſont pas les ſeules qui ſachent faire punir un infidele.

DOM DIÉGO.

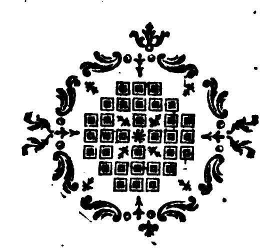
Ah, croyez.....

DONA BÉATRIX.

Songez qu'il eſt tard, & que je ne veux vous voir de votre vie. Allez.

DOM DIÉGO.

Je ne vous quitte point que vous ne ſoyez déſabuſée.



SCENE X.

La nuit est venue pendant cette scene.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO, DOM JUAN.

DOM JUAN, *qu'on ne voit pas encore.*

COMMENT ! il n'y a pas ici de lumiere ?

DONA BÉATRIX.

Ah ! malheureuse, c'est mon frere.

GINÈS.

Oh, oh, son frere seroit-il instruit aussi ?

INÈS.

Madame, Monsieur qui rentre.

DOM DIÉGO.

Que faire ?

DONA BÉATRIX.

Je n'en sais rien.

INÈS.

Je le sais bien moi ; entrez dans

cette chambre, (*Elle montre celle du fond.*) & restez y tous deux jusqu'à ce qu'il soit possible de vous en faire sortir.

DONA BÉATRIX.

Que je suis à plaindre!

INÈS.

Entrez donc.

GINÈS.

Je m'abonnerois volontiers à sortir d'ici pour cent coups de bâton.

DONA BÉATRIX.

Fermez la porte.

SCENE XI.

DONA BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM JUAN.

POURQUOI donc, à l'heure qu'il est, n'avoir point de lumiere ici?

LÉONOR, *avec des bougies.*

En voici, Monsieur.

DOM CARLOS.

Le cœur me ſaigne de la voir ainſi avilie. (*A Dona Béatrix.*) Je ſuis trop heureux, ma couſine, de pouvoir vous rendre mon hommage. (*A part.*) Ah! Léonor, quel état!

DONA BÉATRIX.

Je ne vous pardonne pas au moins, Monſieur, l'affront que vous nous avez fait.

DOM CARLOS.

J'ai fait ma paix avec Dom Juan, c'eſt à lui à faire la mienne avec vous.

DONA BÉATRIX.

Allons, Meſſieurs, paſſons la-dedans. (*Elle paſſe la premiere avec Inès.*) Iſabelle, éclairez mon couſin.

DOM CARLOS, *voulant prendre les bougies.*

Je ne ſouffrirai pas.

LÉONOR.

Laiſſez, je ſuis trop heureuſe de vous ſervir.

DOM CARLOS.

Hélas! ſi j'étois en état de vous aſſurer un autre ſort, vous ne rempliriez pas de pareilles fonctions.

LÉONOR.

Y a-t-il rien de trop bas pour une femme que vous méprisez assez pour refuser de la croire ?

DOM CARLOS.

Eh, puis-je vous croire ?

LÉONOR.

Vous le pourriez si....

DOM JUAN.

Prenez garde de ne rien laisser appercevoir dans la maison.

DOM CARLOS.

Qui pourroit être maître de soi, en voyant Léonor femme-de chambre ?



SCENE XII.

INÈS *revient*, DOM DIÉGO, GINÈS.

GINÈS.

INÈS, sortirons-nous ?

INÈS.

Non vraiment, les passages ne sont pas libres.

GINÈS.

Que faut-il donc faire?

INÈS.

Attendre que le monde soit parti.

DOM DIÉGO.

Qui est ce monde?

INÈS.

C'est un parent de la maison. Je viendrai vous avertir, & si Monsieur fermoit la porte à la clef vous sortiriez en sautant par le balcon.

GINÈS.

Sauter! je n'en suis pas. Inès, arrange les choses de façon que je puisse sortir de plain-pied.

INÈS.

Ferme la porte & tais-toi.

GINÈS.

Voilà un furieux embarras dans la maison; Dieu veuille que tout tourne à bien.



SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

Le théatre représente l'auberge de Dom Carlos & de Fabio.

DOM CARLOS, FABIO.

DOM CARLOS.

Tout est-il prêt ?

FABIO.

Tout, Monsieur. Nous n'attendons plus que des chevaux.

DOM CARLOS.

Il faut que j'aille prendre congé de Dom Juan.

FABIO.

Est-ce qu'il n'est pas prévenu de votre départ ?

DOM CARLOS.

Non ; ni lui ni Léonor ne le sa-

vent ; je n'étois pas décidé, en les quittant, à partir sitôt.

FABIO.

Irai-je l'avertir ?

DOM CARLOS.

Il semble qu'il devine mon dessein. Le voilà ici avant le jour.

SCENE II.

DOM JUAN, DOM CARLOS, FABIO.

DOM CARLOS.

QUOI ! si matin ! Qui vous engage à tant de diligence.

DOM JUAN.

Je pourrois vous dire la même chose. Où allez-vous de si bonne heure ?

DOM CARLOS.

J'ai appris en rentrant qu'il y avoit au port voisin deux galeres qui partoient pour l'Italie. Je ne voudrois pas perdre l'occasion de faire ce voya-

ge. Ce n'eſt qu'à regret que je m'arrache d'un lieu où je laiſſe Léonor; mais je ſouffre autant à la voir qu'à m'éloigner d'elle. A préſent que la voilà en ſûreté, je n'ai rien de mieux à faire que de chercher à me diſtraire par les fatigues d'un voyage. Avec votre permiſſion je vais partir.

DOM JUAN.

S'il dépendoit de moi, vous retarderiez.

DOM CARLOS.

Comment ?

DOM JUAN.

Il eſt intéreſſant pour moi que vous reſtiez à Valence encore quelques jours.

DOM CARLOS.

Fabio, quand les chevaux viendront renvoyez-les. Vous voyez mon dévouement. Qu'y a-t-il ?

DOM JUAN.

Sommes-nous ſeuls ?

DOM CARLOS.

Oui.

DOM JUAN.

Fermez la porte.

DOM CARLOS.

Elle l'eſt, parlez.

DOM JUAN.

Admirez, mon cher ami, le cours des événemens. Hier vous aviez beſoin de moi; c'eſt moi, aujourd'hui, qui implore votre ſecours, je ſuis au déſeſpoir.

DOM CARLOS.

Qu'a-t-il pu ſe paſſer de ſi triſte chez vous depuis le peu de tems que j'en ſuis ſorti?

DOM JUAN.

En vous quittant j'ai fermé les portes chez moi ſelon ma coutume, & je me ſuis couché. J'ai voulu, mais en vain, eſſayer de dormir. Jamais je ne me ſuis ſenti le ſang ſi agité. C'étoit un preſſentiment ſans doute. J'ai entendu tout d'un coup ouvrir une fenêtre au-deſſous de chez moi. J'ai cru que c'étoit une ſuivante qui vouloit parler à quelqu'un dans la rue. J'ai ouvert mon volet pour m'en éclaircir; mais que ſuis-je devenu, quand j'ai vu deux hommes deſcendre en bas par le balcon & ſe retirer avec la plus grande vîteſſe? Ce

ne sont pas des voleurs, ils étoient d'intelligence avec la main qui leur ouvroit cette issue. C'est à l'honneur de ma maison, sans doute, qu'ils en vouloient. C'est un amant qui déshonore quelqu'un de chez moi, &, aurai-je la fermeté de le dire ? C'est peut-être ma sœur qui est l'objet de ces hommages nocturnes. Je n'ai que vous à qui je puisse me confier pour m'aider à m'en éclaircir. Je ne laisserai point deviner que je sois instruit ; ils reviendront. J'ai dans mon appartement un cabinet où personne n'entre, vous vous y retirerez & au premier bruit, nous tomberons sur les insolents qui osent ainsi m'outrager...... Mais on frappe à la porte.

DOM CARLOS.

Qui est-ce ?

FABIO, *de dehors.*

Ouvrez vîte, Monsieur, c'est moi.

DOM CARLOS.

Que veux-tu ?

FABIO.

Vous apprendre une étrange nouvelle dont il faut que vous soyez instruit.

DOM CARLOS.

Quelle eſt-elle ?

FABIO.

Le pere de Léonor eſt ici.

DOM CARLOS.

Ici !

FABIO.

Dans l'auberge. Je l'ai vu deſcendre, il ne peut manquer de vous voir ſi vous ſortez.

DOM CARLOS.

Y a-t-il un malheur auſſi opiniâtre que celui-là ! il vient ſans doute pourſuivre Léonor & moi.

DOM JUAN.

Vous connoît-il ?

DOM CARLOS.

Oui.

DOM JUAN, *à Fabio.*

Eh bien, voyez, quand il ſera poſſible de ſortir d'ici un moment, afin que Dom Carlos.....

FABIO.

Le moment eſt favorable, Monſieur, le bon homme entre dans l'appartement qu'on lui a ouvert.

DOM JUAN.

Commençons par nous tirer d'ici, nous verrons ensuite ce qu'il y aura à faire.

DOM CARLOS.

Sortons, Dom Juan.

DOM JUAN.

Allons chez moi, où il sera de notre intérêt commun de vous tenir caché.

DOM CARLOS.

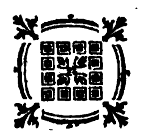
Allons. Ciel! que d'inquiétudes!

DOM JUAN.

Ciel! que de chagrins!

DOM CARLOS.

Ah! Léonor, que vous me coûtez de peines!



SCENE III.

Le théatre représente la maison de Dom Juan.

DONA BÉATRIX, INÈS.

DONA BÉATRIX.

Ne me parles pas, Inès, tu renouvelles mes blessures.

INÈS.

Mais, qui peut encore vous affliger, puisque nous avons si bien réussi à les mettre dehors sans le moindre bruit?

DONA BÉATRIX.

Que m'importe qu'on ne les ait pas vu sortir, si sa légéreté me déchire le cœur? Ma frayeur s'est évanouie, mais ma douleur ne l'est pas. As-tu vu, Inès, avec quel front, quelle audace, le traître a osé se présenter à moi & me donner comme des preuves de sa constance, les extrémités où sa perfidie l'a réduit?

INÈS.

Il ne ſauroit nous entendre, ainſi à préſent je puis ſans être ſuſpecte, parler pour lui. En bonne foi, Madame, que voulez-vous que faſſe à Madrid, dans une ville auſſi frivole & qui eſt le centre de la galanterie un jeune homme bien fait, riche, & qui ſe trouve à cinquante lieues de ſa maîtreſſe? Il a aſſez bien payé ſa faute. Croyez-moi, ſi l'amour l'accuſe, toutes ces conſidérations ne doivent-elles pas un peu l'excuſer?

DONA BÉATRIX.

Je ne le ſens que trop. S'il faut te l'avouer, je ne ſais ce que je ne donnerois pas pour le revoir. Il ſemble que ſa faute même ait redoublé mon attachement pour lui; mon eſprit ſe trouble en penſant à la maniere dont je l'ai traité hier. J'en ſuis au déſeſpoir.

INÈS.

Mais ſi ce ſont là vos ſentimens, il y a encore du remede. Pourquoi ne viendroit-il pas encore, puiſque nous trouvons tant de facilité à le cacher & à le faire ſortir?

DONA BÉATRIX.

Cela eſt vrai, mais je ne voudrois pas qu'il pût ſoupçonner la force de mon amour. Je voudrois qu'il crût ne devoir ſon pardon qu'à la vivacité de ſon repentir.

INÈS.

Eh bien, cela peut s'arranger encore. Je lui dirai que je vous ai trouvée ſi furieuſe, ſi implacable, que vous m'avez défendu mille fois de recevoir de lui ni lettres ni billets; je me laiſſerai pourtant amener au point de lui promettre de lui ménager le moyen de ſe jetter à vos genoux; & de-là il réſultera trois choſes excellentes. La premiere, qu'il vous verra; la ſeconde, que vous ne ſerez compromiſe en rien; & la troiſieme, que j'aurai des droits eſſentiels à ſa reconnoiſſance.

DONA BÉATRIX.

Fais ce que tu voudras, je m'en rapporte à toi; mais finiſſons, voilà Iſabelle qui entre.



SCENE IV.

Les mêmes. LÉONOR *avec des fleurs artificielles à la main.*

LÉONOR.

VOILA, Madame, les fleurs que vous avez demandées

DONA BÉATRIX.

Cela eſt bon, je n'en ai pas beſoin à préſent; je les verrai dans un autre moment. (*Elle ſort.*)

LÉONOR, *bas.*

Je ſuis née trop malheureuſe pour que mon empreſſement puiſſe plaire dans aucun genre. (*Haut.*) Qu'eſt-ce, Inès? Qu'a donc Madame?

INÈS.

Ce n'eſt rien, ma chere amie, ce ſont des vapeurs, elle y eſt un peu ſujette; mais il faut ne rien répondre, tout entendre & ne rien dire ſi vous voulez lui plaire. (*Elle ſort.*)

LÉONOR.

Hélas! où ſuis-je? Aux chagrins qui

me dévorent, il faut encore joindre des mépris & la néceſſité de les endurer? O fortune! fortune! encore ſi je l'avois mérité! ſi mon cœur n'étoit pas certain de ſon innocence; mais, hélas! je n'ai point d'autre témoignage que le ſien. Souffrons puiſqu'il le faut....



SCENE V.

DOM JUAN, LÉONOR.

DOM JUAN.

ISABELLE, que fait ma ſœur?

LÉONOR.

Elle vient de rentrer chez elle.

DOM JUAN.

S'il n'y a perſonne je changerai de ton. Que faiſiez-vous là belle Léonor?

LÉONOR.

Ce que je fais toujours, je gémis ſur ma deſtinée. Avez-vous vu Carlos?

DOM JUAN.

Oui, je n'ai pas voulu le laiſſer partir ſans......

LÉONOR.

Quoi ! il eſt parti !

DOM JUAN.

Oui, Léonor.

LÉONOR.

Sans me voir ! ſans me permettre de lui dire un dernier adieu ! Ah ! le cruel !

DOM JUAN.

Je remplirai ſa place, Madame. Vous me verrez attentif à vous défendre. Mon ſang ſera toujours prêt à couler pour vous.

LÉONOR.

Je ſens tout le prix de vos bontés; mais, hélas ! Dom Juan, pardonnez à mes pleurs, je ne m'attendois pas qu'il partiroit ſans me voir. Permettez que j'aille cacher ma douleur & ma honte. Ah ! l'inhumain !

DOM JUAN.

Quelqu'un a dit avec bien de la raiſon, que de ſouffrir ou de voir ſouffrir étoit preſque la même choſe. Je ſuis fâché d'être obligé de l'affliger ſi vivement, en lui laiſſant croire que Carlos eſt parti quoiqu'il ſoit

actuellement enfermé dans ma chambre; mais il le faut pour que son séjour ici ne me soit pas inutile; il n'y a pas de meilleur moyen pour s'assurer d'un secret que de ne le pas dire.



SCENE VI.

DOM CARLOS *qui est dans la chambre du fond*, DOM JUAN *qui y entre & ferme la porte sur lui.*

DOM CARLOS.

ETES-VOUS seul?

DOM JUAN.

Oui. Je ne serois pas entré si j'avois eu quelqu'un.

DOM CARLOS.

Avez-vous vu Léonor?

DOM JUAN.

Oui, mon ami, & les larmes qu'elle a versées au premier mot de votre départ, me semblent des preuves assurées de son amour & de sa vertu. Je suis presque persuadé que, mal-

gré les apparences qui la condamnent, elle est innocente.

DOM CARLOS.

Je m'en suis dit à ce sujet plus que vous ne m'en pourriez dire; mais quelque forte envie que j'aie d'être désabusé, jusqu'à ce que sa justification soit évidente, puis-je la croire?

DOM JUAN.

Je n'ai rien à repliquer.

DOM CARLOS.

N'en parlons donc plus. Lui avez-vous dit que son pere étoit ici?

DOM JUAN.

Non. C'auroit été lui donner de nouveaux sujets de douleur & d'allarmes, & elle n'en a que trop.

DOM CARLOS.

Bon, & qu'avez-vous ordonné à mon valet?

DOM JUAN.

De rester à l'auberge puisqu'il n'est pas connu, & de tâcher de pénétrer ce qui amene ici le pere de Léonor.

DOM CARLOS.

Il ne réussira pas. Ce vieillard ira-t-il s'ouvrir sur un pareil sujet?

DOM JUAN.

Que sait-on? si.... Mais, qu'entends-je? (*On frappe à la porte qui est fermée.*)

DOM CARLOS, *il regarde par le trou de la serrure.*

Tout est perdu, Dom Juan, c'est le pere de Léonor qui monte.

DOM JUAN.

Que dites-vous?

DOM CARLOS.

Je l'ai bien reconnu.

DOM JUAN.

Le pere de Léonor!

DOM CARLOS.

Lui-même.

DOM JUAN,

Retirez-vous là-dedans, je vais le recevoir, & je tâcherai d'apprendre de lui ce qui l'amene.

DOM CARLOS.

Arrêtez. Il nous cherche, Léonor & moi. Il sait que nous sommes chez vous. Il n'y a pas si peu de risque dans cette visite, que je puisse vous laisser seul.

DOM JUAN.

S'il y a du danger pour moi, vous ſerez toujours le maître de vous montrer ; mais ne prévenons pas les malheurs en voulant les éviter ; ſachons d'abord ce qu'il veut. Retirez-vous.

DOM CARLOS.

Je le veux bien ; mais je ſerai aux écoutes.

SCENE VII.

DOM CARLOS *ſe cache dans l'appartement du fond*, DOM JUAN *ouvre la porte & DOM PEDRO entre en habit de campagne.*

DOM JUAN.

QUE demandez-vous, Monſieur ?

DOM PEDRO.

Faites-moi le plaiſir de m'apprendre ſi Dom Juan de Roxas eſt ici.

DOM JUAN.

C'eſt moi-même, Monſieur : à quoi puis-je vous être bon ?

DOM PÉDRO.

Permettez que je vous embraſſe comme mon protecteur, comme le ſeul homme de qui vont dépendre mon honneur & ma vie. Liſez, Monſieur, & vous ſaurez ce que j'ai à attendre de vous. (*Il lui donne une lettre.*)

DOM JUAN *lit.*

» Dom Pédro de Lara, mon parent
» & mon ami, ſe rend dans votre ville
» à la recherche d'un homme que ſon
» honneur lui ordonne de décou-
» vrir. Mon peu de ſanté ne m'a pas
» permis de l'accompagner; mais j'oſe
» me flatter qu'il ne me regrettera
» pas dans une occaſion où il aura le
» bonheur de vous avoir pour ſecond;
» ſoyez ſûr qu'en lui rendant ſervice,
» c'eſt moi-même que vous obligerez.
» Adieu. Je vous embraſſe. *Le Mar-*
» *quis de Dénia.*

Vous avez entendu ce que m'écrit le Marquis. Je ſuis à vos ordres ſans exception.

DOM PÉDRO.

Je vois que le Marquis ne m'a pas trompé en me répondant de votre généroſité.

DOM JUAN.

DOM JUAN.

Puis-je ſavoir ce qui vous amene à Valence ?

DOM PÉDRO.

Je vais vous le dire. Je ſuis Gentilhomme, Dom Juan, & Gentilhomme outragé. Mon ennemi eſt dans Valence. Je viens le chercher. C'en eſt aſſez.....

DOM JUAN.

Je vous entends de reſte.

DOM PÉDRO.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Je compte ſur vous au premier moment. (*Il ſe leve.*)

DOM JUAN.

Attendez, j'ai encore beſoin d'un éclairciſſement.

DOM PÉDRO.

Quel eſt-il ?

DOM JUAN.

J'ai dans Valence des alliés, des parens & des amis ; ainſi je ne puis m'engager à rien ſans ſavoir le nom de votre ennemi.

DOM PÉDRO.

Cette réflexion eſt juſte, & je vous

en eſtime davantage. Pour nous tirer d'embarras, dites-moi, en quel terme en êtes-vous avec Dom Diégo de Centella ?

DOM JUAN.

Je le connois de nom, pas autrement.

DOM PÉDRO.

C'eſt mon ennemi. A ce que je vois, vous ne lui tenez en aucune maniere.

DOM JUAN.

Je vous en aſſure.

DOM PÉDRO.

Je n'ai pas une certitude entiere qu'il ſoit l'auteur de l'outrage dont je me plains & dont je rougis; mais il en eſt du moins la cauſe premiere. Il s'eſt trouvé une nuit percé de coups dans ma maiſon. Qu'y venoit-il faire, ſinon me déshonorer, & le traitement même qu'il avoit reçu en dévoilant ſes mauvaiſes intentions, les expioit-il ? Non ſans doute, j'aurois pu conſommer ma vengeance; mais je dédaignai d'attaquer un homme preſque mort. Je le laiſſois à lui-même quand la juſtice arriva. Nouvelle raiſon de

l'épargner. Je ne voulus ni rendre plainte, ni me porter pour partie. Je ne crus pas qu'il fût séant à un homme comme moi d'emprunter pour se venger, la voie des procédures. Dans le tumulte qu'avoit causé son accident, ma fille s'est échappée, je ne l'avoue qu'en rougissant. Maudit soit l'auteur de cette loi sévere, de ce préjugé cruel qui attache l'honneur d'un galant homme à la conduite d'une femme! Elle s'est soustraite à moi & c'est Diégo que j'en rends responsable, d'abord parce que je ne connois pas le rival qui a contribué à cet événement, & ensuite parce qu'en me rendant ici, on m'a assuré qu'on avoit vu un Cavalier avec un valet conduire ici une Dame, & sur le portrait qu'on m'en a fait, ce sont eux. Il est clair qu'ayant su sa guérison, elle l'aura rejoint, & l'aura obligé de l'aider dans sa fuite. Ces présomptions m'autorisent assez à poursuivre sur lui la vengeance qui m'est due. Je vous ai tout conté. Puisque rien ne vous empêche de me rendre service dans cette affaire, je vais tout remuer pour acquérir quelques lumieres. Je vous donnerai avis de ce que

j'aurai découvert, & j'attends vos ſecours moins d'après la lettre que je vous ai apportée, que d'après la compaſſion que doivent vous inſpirer mes larmes & l'amertume de ma douleur. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM CARLOS.

ON n'a jamais rien vu de pareil.

DOM JUAN.

Je ne ſais comment je vais m'en tirer.

DOM CARLOS.

Vous avez chez vous la maîtreſſe d'un de vos amis.

DOM JUAN.

Fille d'un homme qui réclame mon aſſiſtance contre le raviſſeur.

DOM CARLOS.

Cet ami lui-même eſt caché dans votre maiſon.

DOM JUAN.

Et cela pour m'aider à me venger de mes propres ennemis.

DOM CARLOS.

L'adversaire contre lequel est irrité ce vieillard, est aussi le mien.

DOM JUAN.

Et moi au milieu de tous ces différens intérêts, je ne sais comment les concilier. Je suis lié à Léonor par les égards dus à son sexe, à vous par le sang, à Dom Pédro par la recommandation du Marquis, à moi par le soin de mon propre honneur. Que ferai-je ?

DOM CARLOS.

Rapportez-vous-en au tems, & laissez-vous conduire par les circonstances.

DOM JUAN.

J'y consens : en attendant rentrez chez vous & daignez ne pas oublier ce que vous m'avez promis. (*Ils se retirent chacun de leur côté. Dom Carlos ferme sa porte.*)



SCENE IX.

Le théatre représente la rue.

DOM DIÉGO, GINÈS.

DOM DIÉGO.

Tu iras.

GINÈS.

Monsieur, je ne le puis pas.

DOM DIÉGO.

Pourquoi ?

GINÈS.

La meilleure raison, c'est que j'ai une jambe rompue.

DOM DIÉGO.

Que Dieu t'en préserve. Quelle sottise dis-tu là ?

GINÈS.

Vous me rappellez ce que j'ai entendu dire d'un Portugais qui tomboit dans un puits. Un homme témoin de la chûte lui cria : Dieu vous préserve. Il n'est plus tems, répondit le

pauvre diable. Vous faites de même. Songez-vous qu'il y a bien des puits qui ne sont pas si profonds que ce balcon est élevé.

DOM DIÉGO

Mais, n'ai-je pas sauté aussi-bien que toi? Et m'en est-il arrivé la moindre chose?

GINÈS.

Que voulez-vous? C'est que vous avez les os durs & moi je les ai tendres.

DOM DIÉGO.

Tu ne peux t'en prendre qu'à ta mal-adresse.

GINÈS.

Qu'importe la cause? Le fait est que j'ai un pied brisé.

DOM DIÉGO.

Enfin, à quelque prix que ce soit, il faut voir Inès.

GINÈS.

Inés, Monsieur! la coquine qui nous a ainsi précipités cette nuit par un balcon comme des meubles à charge! je ne la verrai de ma vie.

DOM DIÉGO.

Tu ne lui rends pas justice; elle a sauvé par-là l'honneur & la vie à Béatrix: je ne puis trop reconnoître ses bons offices.

GINÈS.

Une chûte comme la mienne dispense de la reconnoissance.

DOM DIÉGO.

Ton entêtement est bien étrange.

GINÈS.

Que diable, Monsieur, voulez-vous? Vous avez-la de belles amours qui nous exposent à être brisés tous deux de la tête jusqu'aux pieds; mais tenez, voilà qui nous mettra d'accord: autant que j'en puis juger, c'est Inès qui s'avance, parlez-lui vous-même.

SCENE X.

Les mêmes, INÈS, *voilée*.

INÈS.

J'AI vu Dom Diégo de la fenêtre; & quoique je ne sois pas trop hardie,

il faut que je lui parle puisque ma maîtresse s'en est fiée à moi.

GINÈS.

Que gagnes-tu, friponne, à te voiler, si tes graces te décelent ?

INÈS.

Comment marches-tu donc, mon cher ami ?

GINÈS.

Comme un boiteux, ma chere amie.

INÈS.

Je m'en apperçois bien, & où as-tu gagné cela ?

GINÈS.

Auprès de toi.

INÈS.

Auprès de moi ? tu mens.

GINÈS.

Et quand je me suis jetté au bas de ce maudit balcon, auprès de qui étois-je ?

INÈS.

Ah ! j'entends. C'est bien dommage : tu avois la marche si noble. Je suis bien fâchée d'être si pressée & d'avoir des commissions.....

GINÈS.

Un moment. Que mon maître te dise deux mots & tu t'en iras après.

INÈS.

Fi donc ; si ma maîtresse le soupçonnoit le moins du monde, vois-tu, il n'y auroit pas de grace pour moi.

GINÈS.

Et pourquoi, mon aimable Inès?

INÈS.

Ah! pourquoi, parce que son ressentiment est si vif, qu'elle m'a défendu de recevoir de vous, même une lettre, même le moindre billet.

DOM DIÉGO.

Quelle cruauté envers un homme qui l'adore !

INÈS.

Et de quoi vous avisez-vous aussi d'en aller conter à d'autres ?

DOM DIÉGO.

Quoi ! ma chere Inès, & toi aussi tu te mets contre moi ?

INÈS.

Je ne suis que trop pour vous ; Dieu sait les chagrins que je me suis

déja attirés pour avoir voulu vous défendre.

DOM DIÉGO.

Si tu es si bien disposée en ma faveur, fais en sorte que je puisse la voir un instant.

INÈS.

En voilà bien d'une autre.

DOM DIÉGO.

Comptes que tu seras contente de moi. (*Il lui donne une bourse.*)

INÈS.

Vous êtes bien engageant.

GINÈS.

Il y paroît.

INÈS.

Allons, il faut faire un effort en votre faveur. Montez, je vais faire semblant d'être déja revenue de mes commissions. Monsieur n'est pas au logis, il commence à faire nuit; je laisserai la porte ouverte.

DOM DIÉGO.

Tu me rends la vie.

INÈS.

Vous entrerez après moi, & le reste le hasard en disposera.

DOM DIÉGO.

Tu as raison, je te suis, viens, Ginès.

GINÈS.

Moi!

DOM DIÉGO.

Oui.

GINÈS.

Où?

DOM DIÉGO.

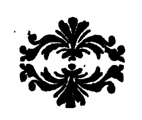
Là dedans.

GINÈS.

Le diable emporte si j'y entre. Qu'ai je besoin de m'aller encore enfermer? Si c'est pour me faire sauter, supposez que cela est fait, vous me retrouverez dans la rue : allez toujours.

DOM DIÉGO.

Je crois qu'il vaut mieux entrer seul.



SCENE XI.

Le théatre représente l'appartement de Béatrix.

DONA BÉATRIX, LÉONOR.

DONA BÉATRIX.

DITES qu'on allume ces bougies, Isabelle, & attendez-moi ici, tandis que je vais me désennuyer un moment en mettant la tête à la fenêtre.

LÉONOR, *à part.*

Cela est bon, Madame. Il est dur de servir & plus encore de servir sans avoir la confiance de ses maîtres. Béatrix & Inès vont toujours en se cachant de moi. L'une est dehors, l'autre veut que je l'attende ici. Je ne devine que trop la crainte qui les occupe. Hélas ! autrefois j'ai fait de même quand j'avois du monde à mes ordres : ma confiance étoit aussi diversement partagée : mais puisque les tems sont changés, oublions-les. Il faut savoir écouter, voir & nous taire. (*Elle sort.*)

INÈS.

Vous ne direz pas que j'ai été long-tems.

DONA BÉATRIX.

J'attends ici des nouvelles de ta négociation avec Dom Diégo. Qu'as-tu fait ?

INÈS.

Le voilà ſur mes pas. Il eſt bien loin de ſoupçonner que ce ſoit de votre aveu ; montrez-vous bien irritée & contre moi toute la premiere.

DONA BÉATRIX.

Inès, voyez qui eſt là dedans. (*Dom Diégo entre doucement.*)

INÈS.

Ah ! Madame, un homme.

DONA BÉATRIX.

Et qui eſt-ce donc ?

DOM DIÉGO.

Un malheureux, charmante Béatrix, qui vient expirer à vos genoux !

DONA BÉATRIX.

Queſt-ce donc que cela veut dire, Inès ?

INÉS.

Moi, Madame ! j'ai fermé la porte.

DONA BÉATRIX.

Vous mentez, c'est-là un de vos tours : vous ne resterez pas une heure ici.

DOM DIÉGO.

Pourquoi gronder Inès, Béatrix; je suis seul coupable; épuisez sur moi votre vengeance & votre ressentiment, trop heureux si, en me livrant à vous sans réserve, je puis du moins par-là faire quelque chose qui vous plaise.

DONA BÉATRIX.

Cette excessive résignation, Dom Diégo serait admirable, s'il restoit quelque voie de conciliation entre nous.

DOM DIÉGO.

Il en resteroit si vous le vouliez.

DONA BÉATRIX.

Dom Diégo il est tard, la porte est ouverte; je ne suis que trop malheureuse pour les contre-tems. Sortez, ne vous opiniâtrez pas à me perdre.

DOM DIÉGO.

Ecoutez-moi & je m'en irai sur le champ.

DONA BÉATRIX.

Puiſqu'il faut acheter votre retraite par cette complaiſance, voyons, Monſieur, ce que vous avez à me dire. Inès, veilles à la porte?

DOM DIÉGO.

Je ſuis ſorti de Valence, charmante Béatrix.

INÈS, *accourant.*

Ah, malheureuſe!

DONA BÉATRIX.

Qu'y a-t-il?

INÈS.

Monſieur qui rentre.

DONA BÉATRIX.

Je ſuis perdue.

INÈS.

Que tardez-vous? Il faut faire comme hier; entrez dans cette chambre.

DOM DIÉGO.

Je ſuis bien malheureux en amour!
(*Il ſe cache.*)

DONA BÉATRIX.

Voilà un nouveau trait de ma deſtinée.

INÈS.

Que craignez-vous, Madame ? Monſieur ne ſe doute de rien, & il entre toujours dans ſon appartement avant que de paſſer dans le vôtre.

SCENE XII.

DONA BÉATRIX, INÈS *dans la maiſon*, DOM CARLOS, DOM JUAN *dans la rue*.

DOM JUAN

CELA eſt comme je vous le dis : il eſt entré quelqu'un : attendez-moi dans la rue & veillez ſur les fenêtres comme ſur la porte, pour que perſonne n'échappe.

DOM CARLOS.

Comptez ſur mon exactitude.

DOM JUAN. *Il entre.*

Béatrix.

DONA BÉATRIX.

Mon frere.

DOM JUAN.

Que faisiez-vous ?

DONA BÉATRIX.

J'étois ici avec Inès.

DOM JUAN.

Cela est bon. (*Il va à la chambre où est Dom Diégo.*)

DONA BÉATRIX.

Où allez-vous?

DOM JUAN.

Où ? ne m'est-il pas permis d'entrer chez moi, où je veux ?

DONA BÉATRIX.

Cela vous est permis, sans doute ; mais ce ton est bien étrange.

DOM JUAN.

Laissez-moi passer.

DONA BÉATRIX.

Quel embarras !

DOM DIEGO.

(*Il faut toujours se représenter la disposition des théatres Espagnols.*)

Il entre dans cet appartement. Voici une autre porte, voyons si je trouverai un asyle plus sûr.

DOM JUAN.

Il faut m'éclaircir une bonne fois. (*Il entre l'épée à la main.*)

DONA BÉATRIX.

Il tire ſon épée pour entrer.

INÈS.

Il va y avoir mort d'homme.

DONA BÉATRIX.

Inès, le ſort en eſt jetté.

INÈS.

Oui, Madame, mais ce ſort-là eſt bien funeſte.

DONA BÉATRIX.

Je ſuis morte.

INÈS.

Voulez-vous me croire, dérobons-nous à ſa fureur.

DONA BÉATRIX.

La force & le courage me manquent pour fuir.

INÈS.

Il faut que Dom Diégo ſoit ſorti puiſqu'il ne le trouve pas.

LÉONOR, *en dedans.*

Ah! Ciel! où ſuis-je infortunée!

DONA BÉATRIX.

En passant de chambre en chambre, il sera arrivé jusques dans celle d'Isabelle. Elle s'épouvante de le voir & la voilà qui fuit pour l'éviter. Ranges-toi.



SCENE XIII.

LÉONOR *une lumiere à la main*, DOM DIÉGO *après elle*, DONA BÉATRIX, INÈS.

LÉONOR.

OMBRE impitoyable ! fantôme cruel ! que me veux-tu ? Ne te suffit-il pas de m'avoir chassée du sein de ma famille, sans me poursuivre encore dans une maison étrangere ?

DOM DIÉGO.

Objet funeste ! est-il donc décidé que tu dois deux fois me coûter la vie !

DOM JUAN.

Arrête, Dom Diégo : tu ne peux

m'échapper quand tu fuirois au fond des entrailles de la terre.

DOM DIÉGO.

Arrêtez vous-même, Dom Juan, mon entrée ici peut vous être suspecte ; mais si elle ne compromet en rien votre honneur, ne vaut-il pas mieux pour vous-même donner les mains à une conciliation certaine, que de vous opiniâtrer à jouer d'une vengeance douteuse ?

DOM JUAN.

Que veut-il dire ? Est-ce donc à Léonor que sa passion s'adresse ? J'oserois à peine m'en applaudir ; mais ce seroit cependant un grand adoucissement.

DONA BÉATRIX.

Ils s'arrêtent tous deux ; écoutons ce qu'ils disent.

DOM DIÉGO.

J'ai aimé, à Madrid, Léonor que vous voyez. Il m'est arrivé chez elle un malheur qui m'a fait revenir à Valence, & sachant qu'elle étoit chez vous.....

LÉONOR.

Ah ! Ciel !

DOM DIÉGO.

Je me ſuis haſardé cette nuit à y entrer pour lui parler.

DONA BÉATRIX.

Le tour eſt ingénieux.

INÈS.

Si Iſabelle pouvoit ne le pas démentir, fais-lui ſigne qu'elle tienne le même langage.

LÉONOR.

Dom Juan, tout ce que vous venez d'entendre eſt la pure vérité. Dom Diégo eſt l'auteur de mes infortunes. C'eſt pour lui que je me vois exilée de ma patrie, en horreur à mon pere, mépriſée de mon époux & réduite à vivre dans ce vil état auprès de votre ſœur.

INÈS.

A merveille : elle a compris nos ſignes.

DONA BÉATRIX.

Elle entre ſi bien dans la choſe, qu'elle m'en impoſe à moi-même.

LÉONOR.

Mais qu'il diſe lui-même ſi ici ou ailleurs je lui ai donné.....

DOM JUAN.

En voilà assez.

LÉONOR.

Occasion.....

DOM JUAN.

Il est inutile. Voilà une femme bien à plaindre.

INÈS.

Vous lui avez beaucoup d'obligation, Madame, elle s'accuse elle-même pour vous justifier.

DONA BÉATRIX.

Tout ce que je souhaite c'est qu'elle ait persuadé mon frere.

DOM JUAN.

Que ferai-je? C'est ici Carlos qui se trouve le plus intéressé.



SCENE XIV.

Les mêmes. DOM CARLOS *sans se montrer.*

DOM CARLOS.

J'AI entendu du bruit ici : j'accours auprès de Dom Juan, mais je le vois avec son adversaire, indécis s'il le chargera. Ecoutons d'ici ce qu'ils ont à se dire, peut-être est-ce un accommodement.

DOM JUAN.

Dom Diégo, ce que vous me dites-là, s'accorde avec ce que j'ai appris de Léonor.

DOM CARLOS.

Qu'entends-je ? O Ciel ! Il nomme Léonor & Dom Diégo.

DOM JUAN.

Mais j'ai une chose à vous demander ; est-ce aujourd'hui la premiere nuit que vous entrez ici pour lui parler ?

DOM

DOM DIÉGO.

Non, la nuit derniere j'y ſuis déja venu, je ſuis entré par cette porte & ſorti par cette fenêtre.

DOM CARLOS.

C'eſt pour moi que Dom Juan étoit ſi inquiet.

DONA BÉATRIX, *bas.*

A préſent que voilà les choſes en bon train, il faut que je m'avance à mon tour. (*Haut.*) Eh bien, mon frere, vous voilà avec vos ſoupçons; aſſurément votre maîtreſſe me donne de bons ſujets pour me ſervir. Courage, ma bonne amie, courage.

LÉONOR.

Je n'entends rien, Madame, à ce diſcours.

DOM JUAN.

Ce n'eſt pas-là de quoi il s'agit, Béatrix. Dom Diégo m'éclaircit tout: cependant la main de qui je tiens Léonor ne me permet pas de voir ſans reſſentiment l'affront qu'il lui fait: quoique ce ſoit pour elle & non pour vous qu'il a oſé entrer ici, je n'en ſuis pas moins obligé de l'en punir.

DOM CARLOS.

Ceci me regarde : c'eſt moi qui ſuis inſulté, c'eſt à moi à conſommer la vengeance.

LÉONOR.

Que vois-je ? Carlos ici ! il ne me manquoit plus que cela.

DOM DIÉGO.

Et qui êtes-vous, vous qui venez ici me défier ?

DOM CARLOS.

Vous devriez me connoître. Vous en avez aſſez de ſujets. C'eſt moi qui vous ai déja une fois laiſſé pour mort & qui vais achever aujourd'hui ce que j'ai eu tort de ne pas conſommer alors.

LÉONOR.

Je ſuis au déſeſpoir.

DOM DIÉGO.

Tu te trompes, tu viens t'offrir à moi pour que je prenne ma revanche.

DOM JUAN.

Je ſuis à vos côtés, Dom Carlos.

GINÈS.

On ſe bat ici, au ſecours.

UN LAQUAIS.

Qu'y a-t-il?

DONA BÉATRIX, *à Inès.*

Eteins les lumieres & voyons si l'obscurité pourra les séparer. (*Inès éteint en effet les bougies.*)

DOM JUAN.

Où sommes-nous?

DOM DIÉGO.

Voici la porte, sortons, ce n'est pas fuir, c'est se réserver pour une meilleure occasion. (*Il sort.*)

DONA BÉATRIX.

Je me retire le cœur en proie aux plus vives allarmes. (*Elle s'en va.*)

INÈS.

Voilà nos affaires en mauvais état.

GINÈS.

Monsieur, où êtes-vous? Faut-il appeller le chirurgien?

DOM CARLOS.

Meurs, traître.

GINÈS.

Ah! volontiers, je suis mort, il ne faut pas m'en dire davantage; au

diable ſi j'attends pour voir ce que cela deviendra.

UN LAQUAIS.

Il y a un homme de tué. J'ai bien peur que la Juſtice n'arrive & ne nous trouve ici.

DOM JUAN.

Des lumieres donc ; mais j'aurai plutôt fait d'en aller chercher.

LÉONOR.

Accablée comme je le ſuis, je n'ai pas la force de me remuer.

DOM CARLOS.

Je ne puis me réſoudre à ſortir d'ici, quoique tout le monde m'abandonne. Je ne quitte pas ainſi un endroit où j'ai été forcé de tirer l'épée.

DOM JUAN, *avec de la lumiere.*

Voici de la lumiere, enfin.

LÉONOR.

Quoi ! Carlos, c'eſt vous ?

DOM JUAN.

Vous n'êtes que vous deux ?

DOM CARLOS.

Je n'y ſerai pas long-tems.

DOM JUAN.

Un moment.

LÉONOR.

Que n'eſt-il poſſible de lire dans les cœurs ! hélas ! on y verroit ma juſtification !

DOM CARLOS.

Va, le tien eſt trompeur & l'a toujours été.

LÉONOR.

Vous lui faites injure.

DOM CARLOS.

En voici encore une nouvelle preuve, perfide ! Quand tu n'aurois pas été arrêtée par les égards que tu me devois, ne falloit-il pas, du moins, ménager la maiſon de mon ami ?

LÉONOR.

Hélas ! ſuis-je donc reſponſable des emportemens d'un fou ?

DOM CARLOS.

Non, vous ne l'êtes point, abrégeons ce cruel dialogue. Mon cher couſin, voilà un dénouement auſſi heureux pour vous que cruel pour moi ; je ne vous ſuis plus utile. Adieu, je pars de Valence avec un redoublement

d'opprobre. Que mon ennemi m'accuse de fuir, peu m'importe. Qu'ai-je désormais besoin d'honneur ou de réputation ? Quant à cette femme, mon amitié vous la recommande, non pas que je vous engage à la garder chez vous, mais facilitez-lui les moyens de se rendre chez son amant. Qu'il soit heureux avec elle & elle heureuse avec lui. Adieu, mon ami.

LÉONOR.

Ah Ciel ! ayez pitié de moi ! un instant, Carlos.

DOM CARLOS.

Osez-vous me parler encore ?

LÉONOR.

Si j'ai su....

DOM CARLOS.

Taisez-vous.

LÉONOR.

Que Diégo....

DOM CARLOS.

N'ouvrez pas la bouche.

LÉONOR.

Eh bien, tu seras satisfait, cruel: la force & la vie m'abandonnent. Adieu, je me meurs.

DOM JUAN.

Elle. s'évanouit.

DOM CARLOS.

Soutenez-la, mon ami. Ah ! Léonor, je vous aime encore assez pour qu'il m'en coûte la vie !

DOM JUAN.

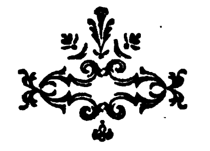
Elle ne peut que gémir & pleurer. Attendez, Carlos, je vais la porter dans la chambre de ma sœur.

DOM CARLOS.

Oui, mon ami, qu'on la secoure.... Mais non, qu'elle meure, l'infidele ; ce n'est plus pour moi qu'elle vit !

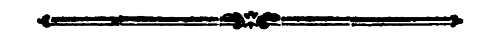
DOM JUAN.

Je reviens voir avec Inès ce qu'il faut faire. (*Ils s'en vont.*)





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, DOM JUAN.

DOM CARLOS.

Revient-elle de son évanouissement ?

DOM JUAN.

Oui ; mais en vérité je crois qu'il vaudroit mieux pour elle ne pas recouvrer la connoissance.

DOM CARLOS.

Comment donc ?

DOM JUAN.

Au moment où elle a commencé à reprendre un peu ses sens, l'idée de ses malheurs, le souvenir de ce qui vient de se passer, l'a si vivement saisie, qu'elle semble avoir perdu la raison tant il y a de trouble

& de désordre dans ses paroles.

DOM CARLOS.

Que dit-elle?

DOM JUAN.

Qu'elle est malheureuse, que sans l'entendre, sans l'écouter, sa raison.....

DOM CARLOS.

Funeste passion!

DOM JUAN.

A quoi êtes-vous décidé?

DOM CARLOS.

Le voici : ma tête n'est peut-être pas en meilleur état que la sienne, tant j'éprouve de sentimens contraires, tant je trouve de confusion dans mes idées & de contradiction dans mes desseins. Si pourtant je pouvois faire ensorte que Dom Diégo rendît à Léonor, l'honneur qu'il lui a fait perdre; si je pouvois ramener les choses au point qu'elle se retrouvât considérée & tranquille dans le lieu de sa naissance, dans les bras de son pere, ce seroit une vengeance singuliere & satisfaisante pour un cœur comme le mien. Eh bien, je suis capable de la goûter. Qu'elle soit heu-

reuse & qu'elle le devienne par mon moyen au moment où elle se croit le plus loin du bonheur. Ils s'aiment tous deux, unissons-la à Dom Diégo. Que perdrai-je à cette alliance? Hélas! rien; il y a long-tems que j'ai tout perdu, sauvons du moins Léonor, puisqu'il ne m'est plus permis d'espérer la conserver pour moi.

DOM JUAN.

Une pareille résolution ne peut partir que de l'ame la plus généreuse.

DOM CARLOS.

Mais, quel moyen prendre pour faciliter cet arrangement?

DOM JUAN.

Je n'en sais rien; si nous nous en mêlons cela suffira pour que Dom Diégo s'y refuse, & en effet il n'est pas naturel que ce soit d'un des amans de sa maîtresse qu'il la reçoive.

DOM CARLOS.

Dites au pere de Léonor qu'elle est ici, & il pourra alors en disposer à son gré.

DOM JUAN.

Il y a un inconvénient.

DOM CARLOS.

Qui eſt ?

DOM JUAN.

Leur averſion l'un pour l'autre ; ſans compter qu'alors vous n'êtes ſûr de rien.

DOM CARLOS.

Vous avez raiſon. Comment donc faire ?

DOM JUAN.

Il me vient une idée qui applanit tout.

DOM CARLOS.

Quelle eſt-elle ?

DOM JUAN.

Il n'y a qu'à charger Dona Béatrix, ma ſœur, de cette propoſition. Elle ne ſauroit, dans ſa bouche, révolter Dom Diégo, & elle ſera d'ailleurs honnête de ſa part, en lui déclarant où les choſes en ſont.

DOM CARLOS.

Vous dites très-bien.

DOM JUAN.

Cachez-vous donc tandis que je vais mettre la main à cette entrepriſe.

DOM CARLOS.

Moi me cacher ! & pourquoi ?

DOM JUAN.

De peur que Dom Diégo ou Dom Pédro ne vous voient jusqu'à ce que tout soit fait.

DOM CARLOS.

Me cacher encore !

DOM JUAN.

Il n'y a rien a faire sans cette précaution.

DOM CARLOS.

J'y consens sous la condition que personne que vous n'en sera instruit.

DOM JUAN.

A la bonne heure.

DOM CARLOS.

Allez donc. Ah ! ingrate Léonor ! combien tu m'aurois d'obligations si ton cœur étoit susceptible de reconnoissance. Pour prix de tous les affronts dont tu m'accables, je te sauve l'honneur & la vie. (*Il entre dans une chambre dont il ferme la porte.*)

DOM JUAN.

Si je viens à bout de tout ceci je ferai le bonheur de tout le monde,

celui de Léonor, celui de son pere, celui de Dom Diégo, & je me tire moi-même d'un grand embarras ; allons, il n'y faut rien épargner.

SCENE II.

DOM JUAN, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

CARLOS est-il ici ?

DOM JUAN.

Non, ma sœur.

DONA BÉATRIX.

Je venois le chercher.

DOM JUAN.

Au moment où Léonor s'est évanouie, je l'ai laissé ici & je ne l'ai pas encore revu.

DONA BÉATRIX.

Sans doute que son courage l'aura emporté à la poursuite de Dom Diégo.

DOM JUAN.

J'irois le rejoindre si je pouvois

deviner où il est ; mais que lui voulez-vous ?

DONA BÉATRIX.

Lui dire, mon frere, que par égard, du moins si ce n'est par amour, il devroit prendre quelque pitié de sa maîtresse qui fond en larmes.

DOM JUAN.

Que dit-elle ?

DONA BÉATRIX.

Qu'elle trouveroit quelque consolation à le voir du moins.

DOM JUAN.

Comment faire, puisqu'il n'est pas ici ? mais j'ai une chose à vous confier, Béatrix.

DONA BÉATRIX.

L'osez-vous après la défiance que vous m'avez montrée tantôt & les soupçons injurieux......

DOM JUAN.

C'en est assez, ma sœur, je vous pardonne volontiers ce ressentiment. Il part d'un principe qui vous fait honneur, n'en parlons plus. Ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il n'y a que vous qui puissiez détourner les périls

auxquels sont exposés Dom Diégo, Dom Carlos & moi-même, puisque je ne puis manquer d'être mêlé dans leurs querelles.

DONA BÉATRIX.

Moi, & comment ?

DOM JUAN.

Le voici : je dois au rang & au mérite de Léonor, de travailler à mettre son honneur à couvert; mais si je viens à parler moi-même à Dom Diégo du seul moyen qui reste pour y réussir, il refusera net, je le sais; & c'est d'ailleurs s'exposer que de se présenter à lui avant qu'il soit prévenu : c'est donc à vous, Béatrix, à ménager cette affaire. Les femmes ont le talent de traiter les choses avec plus de douceur. Il faut donc faire venir ici......

DONA BÉATRIX.

Qui?

DOM JUAN.

Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Et que lui dirai-je ?

DOM JUAN.

Vous lui ferez sentir combien sa

conduite est offensante pour vous, & à quels dangers elle expose sa maîtresse ; vous l'amenerez enfin à se marier avec elle sans qu'il paroisse le moins du monde que nous nous en mêlions, Dom Carlos ou moi.

DONA BÉATRIX.

Je vous entends. Je ferai ce que vous souhaitez.

DOM JUAN.

Cela est bon. Je vais tâcher de trouver Dom Carlos ; vous, si vous rentrez dans votre appartement, ayez soin de faire fermer celui-ci.

DONA BÉATRIX.

J'en aurai soin. Me voilà dans une bien étrange situation, il faut que je consomme moi-même ma honte & la ruine de mon amour : que ferai-je ? Voyons puisqu'aujourd'hui, du moins, je puis faire venir librement Dom Diégo. Examinons tout, sachons ce qu'il répondra à ce que je vais lui proposer, & tirons-nous une bonne fois de façon ou d'autre de cet horrible embarras.

SCENE III.

DONA BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

MADAME.

DONA BÉATRIX.

Quoi ! c'est vous qui répondez, Léonor ?

LÉONOR.

Vous appellez une de vos femmes. Qu'importe, laquelle ?

DON CARLOS, *ouvre sa porte & écoute.*

C'est la voix de Léonor, j'ai quelque plaisir de la voir sortie de ce long [illegible]ccal[illegible]ement.

DONA BÉATRIX.

N'accusez que mon ignorance, ma chère Léonor, du peu d'égards que je vous ai marqué, & comptez que je n'oublierai rien pour réparer ma faute : soyez mon amie. (*Bas.*) Je devrois bien dire le contraire.

LÉONOR.

Non, Madame, ne changez point de maniere, regardez-moi plutôt comme votre esclave, trop heureuse, hélas! d'être soufferte dans une maison où j'ai causé tant de troubles.

DONA BÉATRIX.

Il n'en sera rien, Madame, savez-vous que je songe à vous donner un mari.

LÉONOR.

Que le ciel vous récompense de vos bontés; mais Carlos n'y consentira jamais, il est trop irrité.

DONA BÉATRIX.

Aussi n'est-ce pas de Carlos qu'il s'agit?

LÉONOR.

De qui donc?

DONA BÉATRIX.

De Dom Diégo de Centellas.

LÉONOR.

En ce cas, Madame, épargnez-vous tant de peine, je mourrois plutôt que de me voir la femme de Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Vous ne l'avez donc jamais aimé?

LÉONOR.

Moi, Madame, l'aimer! il est à mes yeux le plus affreux de tous les monstres, & le plus haïssable de tous les hommes.

DONA BÉATRIX

La, la, doucement : pour ne le pas aimer passe, mais il ne faut pas tant le mépriser.

DOM CARLOS.

La perfide! elle m'aura vu entrer ici, voilà ce qui la fait parler de la sorte.

DONA BÉATRIX.

Je croyois vous faire plaisir. Il étoit difficile d'imaginer que vous haïssiez si fort un homme qui a bravé pour vous la mort dans Madrid, & qui paroît s'attacher à vous suivre partout.

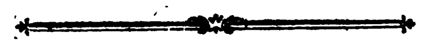
LÉONOR.

Hélas! si vous saviez combien ses poursuites me sont à charge.

DONA BÉATRIX.

C'est ce qu'il faudra bien que je

ſache pour nous tirer tous enfin d'intrigues, lui, vous, Dom Juan, Dom Carlos & moi. Nous en reparlerons. (*Elle ſort.*)



SCENE IV.

DOM CARLOS & LÉONOR.

DOM CARLOS.

BÉATRIX eſt partie & Léonor eſt reſtée ſeule : elle pleure, la cruelle! hélas! ſi je pouvois me diſſimuler la cauſe de ſes larmes!

LÉONOR, *appercevant Dom Carlos & ſe jettant à ſes genoux.*

Graces, graces! au nom du Ciel.

DOM CARLOS.

Perfide!

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

DOM CARLOS.

Ingrate!

LÉONOR.

Votre oreille & votre cœur me

ſeront toujours également fermés.

DOM CARLOS.

Mon cœur ? Cruelle ! plût à Dieu....

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

DOM CARLOS.

Que me direz-vous ?

LÉONOR.

La vérité.

DOM CARLOS.

Des impoſtures.

LÉONOR.

Je ne ſais rien.

DOM CARLOS.

Je ſais tout.

LÉONOR.

La rencontre de tantôt....

DOM CARLOS.

Eſt une preuve de votre crime....

LÉONOR.

Vous me rendrez un jour plus de juſtice.

DOM CARLOS.

Vas, je te la rends, juſte ciel ! comment après ce que j'ai vu puis-je en-

core m'arrêter ici avec elle ? Me reste-t-il encore des doutes ? Peut-il m'en rester ?

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

DOM CARLOS.

Eh bien, mais on frappe..... Je rentre chez moi.

LÉONOR.

Toujours des importuns dans les momens les plus précieux pour moi, dans ceux où l'effusion de mon cœur l'emporteroit peut-être sur l'apparence......



SCENE V.

LÉONOR, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

DOM JUAN est-il chez lui ? Mais, Ciel ! qu'est-ce que je vois ?

LÉONOR.

Il vient de sortir..... Ah ciel ! je suis perdue.

DOM PÉDRO.

Je ne ſais où je ſuis.

DOM CARLOS *ouvrant ſa porte & recevant Léonor dans ſa chambre.*

Raſſurez-vous, Léonor, vous trouverez toujours un aſyle auprès de mon cœur.

DOM PÉDRO.

Il ferme la porte..... Briſons-la en mille pieces. Puiſſé-je traiter de même l'infame qui..... (*Il veut enfoncer la porte.*)

SCENE VI.

DOM PÉDRO, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

QUI donc crie & frappe ici avec tant de violence?

DOM PÉDRO.

C'eſt une fureur trop juſte, un emportement trop légitime; on voudroit en vain s'y oppoſer.

DONA BÉATRIX.

Comment tant d'audace chez moi! Quel eſt donc l'objet d'un ſi furieux déſeſpoir ?

DOM PÉDRO.

Une malheureuſe qui ſe cache ici.

DONA BÉATRIX.

Attendez, eſt-ce Léonor?

DOM PÉDRO.

Et ſi ce n'étoit pas elle, me verriez-vous dans l'état où je ſuis!

DONA BÉATRIX

Il ne manquoit plus que cela. Encore un nouvel amant & à ſon âge? Voilà bien pour réconcilier Dom Diégo & Dom Carlos. Quoique je ne puiſſe blâmer votre reſſentiment, je vous trouve bien hardi d'oſer entrer ici.

DOM PÉDRO.

Ah! Madame, je ſuis dans un état à tout braver. Il n'eſt pas ici queſtion d'égards.

DONA BÉATRIX.

Il en devroit toujours être queſtion dans la maiſon d'une femme comme moi.

SCENE

SCENE VII.

DOM JUAN, DONA BÉATRIX, DOM PÉDRO.

DOM JUAN.

Qu'y a-t-il donc ici ?

DONA BÉATRIX.

Et que voulez-vous qu'il y ait ? C'est ce vieillard qui en veut aussi à Léonor, & qui prétend enfoncer toutes les portes de la maison.

DOM JUAN.

Doucement, doucement, ma sœur ; Dom Pédro ne vous a manqué en rien ; cette maison est à lui & il est bien le maître d'en disposer.

DOM PÉDRO.

Point de complimens sur ce ton, Dom Juan ; je ne suis point le maître ici, & je ne prétends pas l'être. Je suis un malheureux étranger qui, comptant sur vous, & venant réclamer vos soins, ai trouvé chez vous cette fille même

que je cherche avec tant d'impatience. Ouvre, malheureuſe, ou je me ferai un paſſage en enfonçant la porte.

DONA BÉATRIX.

C'eſt ſon pere ?

DOM JUAN.

Il l'a vue : comment me tirerai-je d'affaire ici ?

DOM PÉDRO.

A quoi réfléchiſſez-vous ? il faut prendre un parti.

DOM JUAN.

A vous dire le vrai, Monſieur, j'attendois un remerciment des peines que je me ſuis données pour vous depuis hier que vous m'avez confié vos affaires. J'ai cherché Léonor, je l'ai trouvée ; je l'ai priſe chez moi & miſe dans la compagnie de ma ſœur. Je n'ai eu en vue que de vous faciliter le moyen de retourner chez vous heureux & ſatisfait. Si cela ne vous convient pas, je m'en lave les mains.

DOM PÉDRO. *Il ſe jette aux pieds de Dom Juan.*

Ah ! j'embraſſe vos genoux..... Pardonnez mon emportement.

DOM JUAN.

Que faites-vous donc ? Levez-vous.

DOM PÉDRO.

Et vous, Madame, excusez mon désespoir. Je suis gentilhomme, je suis insulté.

DONA BÉATRIX.

Si j'avois eu, Monsieur, l'honneur de vous connoître, je vous aurois parlé autrement.

DOM JUAN, *bas à sa sœur.*

Avez-vous fait avertir Dom Diégo ?

DONA BÉATRIX.

Oui, Inès y est allée.

DOM JUAN.

Venez avec moi, Monsieur, nous avons quelque chose d'essentiel à faire en ce moment. Ne craignez rien, Béatrix ne quittera pas Léonor.



DONA BÉATRIX.

Je m'en charge.

DOM PÉDRO.

Cela suffit, Madame : allons, Monsieur, puissé-je donner, s'il le faut, tout mon sang pour rétablir mon honneur.

DOM JUAN.

Je ne sais où je vais l'emmener. Entretenez promptement Dom Diégo pendant notre absence ; c'est de-là que dépend mon repos. (*Il emmene Dom Diégo.*)

DONA BÉATRIX.

(*Bas.*) Hélas ! & peut-être le mien. (*Haut.*) Ouvrez, Léonor, je suis seule.

LÉONOR.

En ce cas je sors sans crainte.

DOM CARLOS, *à Léonor.*

Ne dites pas même à Béatrix que je suis ici.

LÉONOR.

Je ne le lui dirai pas.

DONA BÉATRIX.

Vous voilà échappée à un furieux danger. C'est un grand bonheur que mon frere ait oublié de fermer cette porte où il ne laisse jamais la clef.

LÉONOR.

Elle m'a sauvé la vie.

DONA BÉATRIX.

Fermez-la bien, & suivez-moi dans mon appartement.

LÉONOR.

Je vous ſuis.

DONA BÉATRIX.

Ah! Dom Diégo, comme le cœur me bat en vous attendant. (*Elle s'en va.*)

LÉONOR, *à Carlos.*

Puiſque j'ai encore un inſtant pour vous parler, écoutez-moi.

DOM CARLOS.

Léonor, croyez-moi, ſuivez Béatrix. Allez, vous voyez trop que c'eſt notre deſtinée à tous deux, à vous de m'accabler d'affronts, à moi de vous ſauver la vie; allez juſqu'à ce qu'il ſe retrouve une autre occaſion, pour vous de me faire une nouvelle inſulte, pour moi de vous rendre un nouveau ſervice.

LÉONOR.

Quel langage! ce n'eſt pas-là de quoi il s'agit.

DOM CARLOS.

De quoi donc?

LÉONOR.

Savez-vous que Béatrix me propoſe d'épouſer Dom Diégo?

DOM CARLOS.

Je le ſais, c'eſt moi-même qui en ſuis la cauſe.

LÉONOR.

Vous ſouhaitez ce mariage?

DOM CARLOS.

Oui, je le ſouhaite.

LÉONOR.

Vous le preſſez?

DOM CARLOS.

Oui, & c'eſt pour cela même que je me ſouſtrais ici à tous les regards de peur d'y mettre quelque obſtacle, ſi je venois à me remontrer avec Dom Diégo ou Dom Pédro.

LÉONOR.

Je ne dévine pas la raiſon de cette conduite.

DOM CARLOS.

Elle n'eſt pourtant que trop facile à découvrir.

LÉONOR.

Quelle eſt-elle?

DOM CARLOS.

C'eſt ma générosité, cruelle, puiſqu'il faut vous le dire. J'ai le cœur

aſſez grand pour ſacrifier mon amour à votre honneur, & pour aimer mieux vous perdre afin de ſauver du moins votre réputation.

LÉONOR.

Mon honneur ?

DOM CARLOS.

Après tout ce qui s'eſt paſſé ici entre vous & Dom Diégo, ſans parler de la rencontre de Madrid, que je veux bien oublier ; après les deux rendez-vous conſécutifs que vous lui avez donnés dans la retraite même que vous ne teniez que de mes bontés ; vous reſte-t-il une autre reſſource que de l'épouſer ?

LÉONOR.

Je n'y tiens plus. Carlos, unique objet de ma tendreſſe......

DOM CARLOS.

Laiſſez-moi, malheureuſe !

LÉONOR.

Que je puiſſe mourir à l'inſtant, ſi la premiere nuit je l'ai ſeulement vu, & ſi la ſeconde j'ai ſu.....

DOM CARLOS.

Menſonges tout purs.

LÉONOR.

Mais ce que je viens de dire à Béatrix....

DOM CARLOS.

Ah ! perfide ! vous ſaviez que je pouvois vous entendre !

LÉONOR.

Comment ?

DOM CARLOS.

Vous m'aviez vu me renfermer ici ; la preuve, c'eſt qu'à l'aſpect de votre pere vous n'avez pas héſité à vous y jetter.

LÉONOR.

Je n'en ſavois rien ; mais ſi ce que vous imaginez de mon commerce avec Dom Diégo étoit vrai, à quoi, dites-moi, pouvez-vous attribuer mon obſtination à le refuſer ?

DOM CARLOS.

A un caprice.

LÉONOR.

Je ne ſuis point capricieuſe.

DOM CARLOS.

Toutes les femmes le ſont.

DONA BÉATRIX *appelle.*

Léonor.

LÉONOR.

Béatrix m'appelle.

DOM CARLOS.

Ne dites pas que je suis ici.

LÉONOR.

Je ne le dirai pas. Vous refusez donc absolument de me croire.

DOM CARLOS.

Les apparences sont trop contre vous.

LÉONOR.

Je tâcherai de vous convaincre qu'il faut s'en défier. Ah! Carlos, que vous me coûtez cher! (*Il se renferme, elle sort.*)



SCENE VIII.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO.

DOM DIÉGO.

BÉATRIX, votre procédé a de quoi m'étonner : m'envoyer chercher, m'introduire ici ouvertement à l'heure qu'il est, passer pour m'entretenir dans l'appartement de votre frere, sont autant de choses qui me confondent. Est-ce amour ou trahison de votre part ? Voulez-vous me rendre la vie ou me l'ôter ?

DONA BÉATRIX.

Ne craignez rien, Monsieur, je n'ai voulu vous parler que pour vous obliger. J'attends la visite d'une de mes amies qui m'oblige de vous recevoir ici. Je veux bien moi-même devenir la confidente de vos amours. Je sacrifie le mien à votre bonheur ; j'en vois trop la nécessité puisque vous avez une autre maîtresse à qui votre main est due.

DOM DIÉGO.

Vous redoublez ma ſurpriſe ; je n'entends rien à ce diſcours.

DOM CARLOS *écoutant à ſa porte.*

Je ne ſais quel preſſentiment m'agite, ils vont parler de choſes qui m'intéreſſent, il faut malgré moi que je prête l'oreille.

DONA BÉATRIX.

Puiſque vous n'entendez pas un diſcours auſſi clair, je vais donc parler avec plus de netteté. Léonor vous ſacrifie ſa maiſon, ſon pere, ſon repos, ſon honneur & même ſa vie. Vous êtes brouillé avec Dom Juan, vous avez outragé Dom Carlos & moi, peut-être encore plus cruellement : le pere de Léonor eſt ici : voyez combien vous courez de riſques. Il eſt viſible que vous n'avez que deux partis à prendre, ou celui de braver tant d'épées qui vous menacent ou celui d'épouſer Léonor. Vous l'aimez, elle vous adore. Il faut choiſir, ou de voir couler tout votre ſang, ou de lui donner la main. M'entendez-vous à préſent ?

DOM DIÉGO.

Cela n'eſt pas difficile : me permettez-vous de vous répondre ?

DONA BÉATRIX.

Je vous écoute.

DOM DIÉGO.

J'ai à remplir ici deux devoirs également précieux, celui d'amant & celui d'homme d'honneur. Je ne veux ni ne puis vous tromper. Vous l'allez voir.

DONA BÉATRIX.

Que va-t-il me dire ?

DOM DIÉGO.

J'ai vu pour la premiere fois Léonor à Madrid. J'avoue que touché de ſa beauté, je l'ai long-tems ſuivie. J'ai épuiſé envers elle toutes les reſſources qui annoncent l'amour & qui le produiſent ; mais elle ne m'a répondu qu'avec une rigueur pouſſée même juſqu'au mépris. Elle n'a pas ſeulement eu pour moi ces ménagemens qui ſervent ſi bien aux femmes pour éluder ce qui leur déplait & qui attachent du prix même à leurs cruautés. Léonor étoit ſi loin de cette adreſſe, que je ſoupçonnai bientôt qu'il y

avoit dans ses refus plus que de la froideur. Je gagnai ses femmes. Une d'elles m'apprit que les dédains de sa maîtresse ne venoient que de ce qu'elle avoit un autre amant. Elle ajouta qu'ils étoient prêts à s'épouser en secret, & qu'ils se voyoient toutes les nuits chez Léonor; je ne pus résister à l'envie d'être témoin d'une de ces entrevues. Je ne voulois que la mortifier en lui laissant connoître que j'étois instruit de ses motifs & lui faire perdre la fierté dont elle se paroît à mes yeux. Cette fille me cacha dans une chambre d'où j'apperçus bientôt Léonor qui se rendoit dans un autre appartement. Je la suivis, non pas pour l'insulter, vous ne m'en soupçonnez pas, Madame, je ne voulois qu'entendre quelques-uns des propos qu'elle alloit tenir à son amant, pour lui prouver en les lui répétant que j'étois instruit. Elle s'apperçut qu'on la suivoit; elle voulut voir qui j'étois. En ce moment arriva Dom Carlos : vous savez trop bien le succès de cette rencontre funeste; je n'ai que faire de vous en rien dire. Depuis mon retour à Valence, je puis vous jurer que j'ignorois absolument que

Léonor y fût. Après la conversation que j'eus avec vous le jour de mon arrivée où vous m'avez paru si irritée, j'ai voulu essayer le lendemain de vous revoir pour vous appaiser. Je me suis glissé chez vous pour attendre un moment favorable. Dom Juan est entré alors : j'ai voulu l'éviter & je me suis trouvé dans la chambre de Léonor, &, je l'avoue, pour sauver votre réputation, pour m'excuser moi-même, je n'ai pas hésité à la compromettre, & c'est alors que Carlos est entré. D'après ce que je viens de vous dire & ce que vous savez, Madame, comment voulez-vous que j'épouse Léonor ? Une femme qui me déteste, une femme qui est cause de mes malheurs, une femme qui est venue à Valence à la suite d'un autre amant, une femme que je n'aurois revue de ma vie, si le hasard ne me l'avoit présentée, tandis que c'étoit vous que je cherchois ! Si pendant mon absence, votre cœur s'est détaché, si mes fautes de Madrid vous paroissent indignes de pardon, oubliez-moi, mais ne poussez pas la cruauté jusqu'à disposer de ma main.

DOM CARLOS.

Ah! Ciel! qu'ai-je entendu? Me voilà trop bien désabusé. Ah! Léonor! de quel œil me regarderez-vous?

DONA BÉATRIX.

Mais enfin comment comptez-vous satisfaire tant d'ennemis?

DOM DIÉGO.

Qui?

DONA BÉATRIX.

Moi, Dom Juan, Dom Carlos, Léonor & son pere.

DOM DIÉGO.

De tous ces ennemis, Madame, je ne redoute que vous.



SCENE IX.

Les mêmes, GINÈS, INÈS *arrivent effrayés.*

GINÈS.

MONSIEUR.

INÈS.

Madame.

DOM DIÉGO.

Qu'as-tu ?

DONA BÉATRIX.

Que veux-tu me dire ?

INÈS.

Monſieur, Madame, je viens de voir dans la rue Dom Juan.

GINÈS.

Et le pere de Léonor avec lui.

DOM DIÉGO.

Toutes ces rencontres ne ſont faites que pour moi.

DONA BÉATRIX.

Quant à mon frere, il n'y a pas de danger qu'il vous voie ; mais Dom Pédro, c'eſt autre choſe.

DOM DIÉGO.

Je vais entrer ici en attendant qu'ils ſe retirent.

GINÈS.

Voilà un exercice que vous faites ſouvent.

DOM CARLOS.

Perſonne ne peut entrer ici.

DOM DIÉGO

Un homme ici !

DONA BÉATRIX.

Un homme ! & qui seroit-ce ?

GINÈS.

Quelque revenant sans doute qui s'est logé-là pour vous faire peur.

DOM DIÉGO

Je ne m'étonne plus, Madame, de l'ardeur avec laquelle vous pressiez mon mariage avec Léonor, vous aviez-là quelqu'un aux yeux de qui il vous importoit de vous justifier.

DONA BÉATRIX.

Dom Diégo, songez.....

SCENE X.

Les mêmes, LÉONOR.

LÉONOR.

D'OU viennent donc ces cris, Madame ? Mais que vois-je ?

DONA BÉATRIX.

Je n'en sais rien.

DOM DIÉGO.

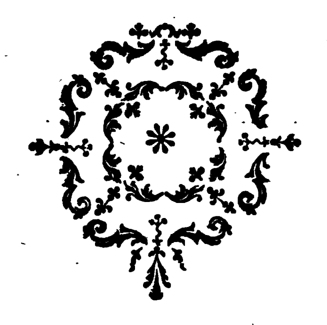
Je vais vous donner le plaisir de vous en instruire. Dussent aujourd'hui tous mes ennemis se rassembler ici pour me mettre en pieces, je verrai quel est le lâche qui n'ose se montrer quand on le défie aux yeux de sa maîtresse.

DOM CARLOS, *en se montrant.*

C'en est trop.

LÉONOR.

O sort! quand seras-tu las de me poursuivre!



SCENE XI.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM PÉDRO.

DOM JUAN.

QU'EST-CE que cela signifie ?

DOM PÉDRO.

Oh ciel ! quand je m'attends à ne trouver qu'un de mes ennemis, tous deux se présentent à moi ; traître Carlos ! lâche Diégo !

DOM JUAN.

Arrêtez. Il est peut-être encore possible de tout terminer à l'amiable. Dom Diégo, ma sœur vous a-t-elle appris le moyen court & facile que j'ai imaginé pour cela ?

DOM DIÉGO.

Elle m'a parlé de mon mariage avec Léonor ; mais je ne puis m'y résoudre.

DOM PÉDRO.

Il suffit, Dom Juan, qu'il périsse.

DOM CARLOS *le défendant.*

Prenez garde à vous.

DOM JUAN.

Que faites-vous donc?

DOM CARLOS.

S'il avoit accepté ce parti je lui aurois à l'instant percé le cœur, parce que c'est à moi seul que la main de Léonor appartient.

DOM JUAN.

A vous!

DOM CARLOS.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Ceci vous montre assez que Léonor est la plus vertueuse des femmes & que j'ai été le plus injuste des amans. Madame, unissez-vous à moi, embrassons les genoux de votre pere.

LÉONOR, *se jettant à ses genoux.*

Mon pere.....

DOM PÉDRO.

Ah! ma fille! tout est oublié, tout est pardonné.

DOM JUAN.

Ne m'apprendrez-vous donc pas la cause d'un changement si prompt?

DOM CARLOS.

La voulez-vous savoir?

DOM JUAN.

Oui.

DOM CARLOS.

Donnez-moi votre main, Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Que va-t-il faire?

DOM CARLOS.

Madame, je vous la présente.

DOM DIÉGO.

Avec mon cœur.

DOM JUAN.

Comment?

DOM CARLOS.

Vous voilà instruit. Ce n'étoit pas Léonor que Dom Diégo cherchoit ici. Vous voyez bien à qui ses vœux pouvoient s'adresser.

DOM JUAN.

Je suis bien heureux de ne l'apprendre qu'au moment où je n'ai pas lieu de m'en plaindre."

FIN.

LA JOURNÉE DIFFICILE,

En Espagnol,

LOS EMPEÑOS DE SEIS HORAS,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

PERSONNAGES.

DOM CÉSAR.

OCTAVIO.

HENRIQUE.

CARLOS.

PORCIA, *sœur de Henrique.*

NISE, *sœur de Carlos.*

FLORA, *Suivante de Porcia.*

QUATRIN, *Valet d'Octavio.*

ARNESTE, } *Valets de Dom César.*
CAMILLE, }

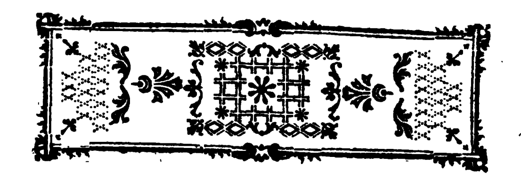
UN COMMISSAIRE.

DES SERGENS.

La Scene est à Madrid.



LA



LA JOURNÉE DIFFICILE.



PREMIERE JOURNÉE.

La scene est dans l'appartement de Porcia.



SCENE PREMIERE.

CARLOS, PORCIA, NISE, FLORA.

CARLOS *à Porcia.*

MA cousine, je vous amene ma sœur.

PORCIA.

Dieu ſoit loué; nous paſſerons la ſoirée enſemble, & j'ai aſſez beſoin de compagnie.

NISE

Nous ne ſommes ſéparées que par un mur. Ainſi, ma couſine, le voiſinage ſe joint à la parenté pour reſſerrer notre amitié.

CARLOS *à Niſe.*

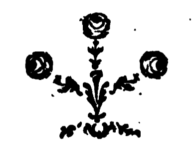
Reviendrai-je vous chercher?

PORCIA.

Non, mon couſin, elle paſſera la nuit ici.

CARLOS.

Adieu donc.



SCENE II.

NISE ET PORCIA.

PORCIA.

Ah ! ma chere Nise ! que j'ai de choses à vous dire !

NISE.

Et moi de même. J'ai des inquiétudes que je ne puis soutenir.

PORCIA.

Si c'est l'amour qui les cause je pourrois bien vous en offrir autant.

NISE.

Est-ce qu'Octavio oublie sa tendresse ?

PORCIA.

Non, c'est toute autre chose.

NISE.

Quoi donc ! Apprenez-le moi pour voir si vos chagrins sont au-dessus des miens, que je vous conterai après.

PORCIA.

Vous savez avec quelle tendresse

j'ai écouté Octavio qui a paru y répondre. Il étoit obligé de cacher sa passion : nous nous parlions quelquefois la nuit de votre fenêtre, parce que je ne le pouvois pas de la mienne.

NISE.

Je m'en souviens : je sais aussi qu'une de ces nuits votre frere, qui m'aime sans retour de ma part, se promenant avec Dom Diégo d'Alvarado son grand ami, crut que c'étoit à moi qu'on parloit, qu'il voulut savoir qui c'étoit, & qu'Octavio en se battant, tua Dom Alvarado. Depuis ce moment votre frere a juré de venger son ami ; il cherche par-tout Octavio pour le sacrifier. Mais, ma chere Porcia, si vous n'avez pas de plus grands sujets de chagrin je suis plus à plaindre que vous.

PORCIA.

Ce n'est pas tout, il ne me suffit pas de vivre éloignée d'Octavio qui ne peut plus se montrer. Pour achever de m'accabler, mon frere m'ordonne impérieusement de me marier à son choix, de prendre un homme que je n'ai jamais vu : il l'attend exprès de Flandre dans ce dessein. Si je

refuse, que j'allegue mon amour pour Octavio, il me tuera, sans contredit. Si j'essaie d'oublier mon amant, je ne puis y réussir. Que ferai-je donc? Je me perds en ne me mariant pas; en me mariant je perds Octavio & avec lui tout ce qui me plaît au monde. Dans le premier cas ma mort est sûre; elle ne l'est pas moins dans le second.

NISE.

Quelqu'un a dit que si tout le monde se réunissoit, & que chacun portât dans une même place tous ses chagrins, avec permission de changer contre ceux des autres, il ne se feroit cependant aucun troc, parce que personne ne croiroit trouver un fardeau plus léger que le sien : c'est ce qui vous arriveroit ici. Vous parlez de votre mal avec emphase, & si j'offrois de changer avec vous, vous le refuseriez. Qu'avez-vous, enfin? Vous ne voyez point votre amant; il ne sait pas comment vous vous portez; il n'entend point vos soupirs, cela est vrai. Mais moi, si j'aimois aussi sans voir; si je souffrois sans parler; si en voulant parler je ne le pouvois pas; si de plus mon amant ne me donnoit pas la

moindre marque, je ne dis pas de tendresse, mais de sensibilité; s'il devoit ignorer la mienne, s'il devoit l'ignorer toujours sans qu'il fût possible de l'en instruire, qu'en dites-vous, qui de nous deux seroit la plus à plaindre?

PORCIA.

Comment se peut-il faire qu'il l'ignore, si vous pouvez l'en instruire sans vous compromettre?

NISE.

Je ne le sais pas moi-même.

PORCIA.

Comment cela se peut-il?

NISE.

Voici comment. Vous savez combien mon frere aime à voyager: soit amitié, soit défiance, il ne m'a jamais voulu laisser seule pendant ces courses instructives; il a voulu que j'en partageasse avec lui la fatigue & le plaisir. Après avoir parcouru l'Allemagne, nous avons voulu voir la Flandre. Là, par l'ignorance de nos guides, nous étions un jour tombés entre les mains

d'un parti de rebelles (1) ; je me croyois perdue ; mon frere étoit au désespoir, quand nous reçûmes un secours envoyé du ciel. Un détachement des troupes du Roi vint fondre sur celui qui nous emmenoit. Après une action très-chaude, nous nous trouvâmes libres. Le chef des vainqueurs, pour prix de sa victoire, voulut me voir & me parler. Que devins-je, ma chere Porcia ! Hélas, il ne me rendit la liberté que pour me la faire perdre ! Figurez-vous l'homme le mieux fait, l'esprit le plus agréable, les manieres les plus polies. Le voir, l'aimer, l'adorer ne fut pour moi que l'ouvrage d'une minute ; mais je le sens bien, cet amour d'un moment sera éternel dans mon cœur. Je ne sais si j'ai fait sur lui la même impression, je le desire du moins, & peut-être ai-je lieu de le croire. Il me regardoit avec des yeux enflammés ; il vint se mettre à mes genoux, & il me dit en me baisant la main, dans un moment où

---

(1) Les Hollandois qui faisoient alors la guerre en Flandre contre les Espagnols.

mon frere étoit éloigné : vous n'êtes plus prisonniere, mais vous avez fait un esclave. Si j'ai jamais senti la dureté de mon état, c'est en ce moment où des ordres précis me forcent de m'éloigner de vous; mais j'y laisse la moitié de moi-même : mon cœur vous est acquis; je n'ai pas même le bonheur de savoir qui vous êtes, & cependant je le sens bien. S'il falloit pour jamais renoncer au bonheur de nous voir, j'aimerois mieux renoncer à la vie. A ce mot il entendit ses tambours, mon frere revint & je vis partir Dom César Porto Carrero sans avoir pu lui dire un mot.

PORCIA.

Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

NISE.

Dom César.

PORCIA.

Qu'est-ce que j'entends, Dom César !



SCENE II.

NISE, PORCIA, HENRIQUE.

HENRIQUE.

Je ſuis bien aiſe, Porcia, de vous entendre parler de votre époux.

NISE, *à part.*

Qu'eſt-ce que j'entends?

HENRIQUE.

Lui avez-vous écrit?

PORCIA.

(*Bas.*) Je tremble d'en entendre parler. (*Haut.*) Oui, mon frere.

HENRIQUE.

Bon. Puiſqu'il ne vous a pas encore vue, donnez-lui par votre eſprit bonne idée de votre beauté : vous ſerez mariée dès qu'il arrivera. J'en ai déja prévenu le premier Préſident (2) qui

(2) En Eſpagnol, *Aſſiſtente*, c'eſt le chef de la juſtice.

doit comme parent honorer de sa personne les nôces que je desire

UN VALET.

Un Valet de Dom César qui arrive & souhaite vous parler.

HENRIQUE.

Il ne pourroit m'arriver rien de plus agréable, excepté, peut-être, de rencontrer Octavio. Pardonnez, Nise, si je vous rappelle un homme en faveur de qui vous m'avez traité si mal, & qui m'a fait plus d'une fois repentir de m'être attachée à vous aimer; c'est un aiguillon de plus pour me pousser à le chercher; j'ai à venger sur lui mon amour & la mort de mon ami. Je vais lire mes lettres, je ne me sens pas de joie. (*Il s'en va.*)



SCENE III.

NISE, PORCIA.

NISE.

QUEL étrange malheur!

PORCIA.

Je ferois à un autre qu'à mon Octavio!

NISE.

Dom César feroit à une autre qu'à moi! j'aimerois mieux la mort.

PORCIA.

Nous connoissons toutes deux l'état de nos cœurs.

NISE.

Cherchons toutes deux quelque remede à nos chagrins.

PORCIA.

Pour moi je n'en connois qu'un; c'est d'avertir Octavio de ce qui se passe. Flora, vois si mon frere est occupé à écrire, & vous, donnez-moi ce mantelet. (*Elle prend celui de Nise.*

NISE.

Que voulez-vous faire ?

PORCIA.

Si mon frere est une fois à écrire à Dom César, il sera long-tems ; me croyant avec vous, il n'aura aucune inquiétude. Dans cet intervalle j'irai dire à Octavio que je l'attends cette nuit pour résoudre ce que nous avons à faire. Il n'y a pas moyen de différer.

NISE.

Savez-vous la maison ?

PORCIA.

Non ; mais je menerai avec moi Flora qui la sait.

FLORA.

Voilà monsieur qui vient.

PORCIA.

Où me mettre? (*Elle se retire dans un cabinet au fond.*)

HENRIQUE, *sans entrer parlant au Valet de Dom César nommé Arneste.*

Voulez-vous lui parler ?

ARNESTE.

Non, je ne veux que la voir.

HENRIQUE.

Elle eſt avec ſa couſine qui lui rend viſite. Voyez-la, je vais achever mes dépêches.

ARNESTE.

Laquelle eſt-ce ?

HENRIQUE.

Celle qui n'a point de mantelet (3); il n'y a point à ſe tromper.

ARNESTE.

J'entre pourtant.

---

(3) Ce mantelet occaſionne ici une équivoque. Porcia vient de le prendre; par-là c'eſt Niſe que le Valet prend pour l'épouſe future de ſon Maître. C'eſt ſur cette bagatelle qu'eſt fondée toute l'intrigue de la Comédie; mais on verra à combien de beautés elle donne lieu.



SCENE IV.

NISE, PORCIA *cachée*, FLORA, ARNESTE.

PORCIA.

MON frere m'a-t-il vue ?

FLORA.

Non, mais le Valet vient pour vous parler.

PORCIA.

Quel contretems ; expédie-le vîte ; donne-lui cette lettre.

FLORA, *à Arneste.*

Approchez.

PORCIA.

Qu'il s'en aille vîte, de peur que mon frere ne revienne.

NISE.

Comment va votre Maître & celui de mon cœur ?

ARNESTE.

Il attend le moment où il deviendra celui de vos charmes.

NISE.

Plût à Dieu!

FLORA.

Prenez cette lettre.

ARNESTE.

Je vais bien le charmer en lui parlant de la beauté de sa future. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

NISE, PORCIA, *qui revient*, FLORA.

NISE.

Il m'a prise pour vous, ma chere Porcia.

PORCIA.

Je voudrois bien que le Maître pût en faire autant. Peut-être en vous voyant si belle, s'en tiendroit-il à vous, & cela renverseroit les desseins de mon frere.

NISE.

Je ne suis pas assez heureuse pour cela.

FLORA.

Mademoiselle, allons-nous? restons-nous?

NISE.

Vous risquez beaucoup; mon frere ou le vôtre vont entrer dans le moment.

PORCIA.

Cela est vrai. Si mon frere finit promptement ses lettres, il n'y aura pas moyen de sortir. Quelle heure est-il?

FLORA.

Sept heures.

PORCIA.

Tu iras tout à l'heure, Flora, porter un billet à Octavio. Il n'est pas possible de lui cacher tout ceci dans un moment où je me vois pressée entre un homme que j'adore & un que je déteste.

NISE.

Vous avez raison; mais où lui parlerez-vous?

PORCIA.

A la porte du jardin; vous savez qu'il est grand; cette porte donne sur une autre rue.

NISE.

Il n'y aura rien à craindre-là.

PORCIA.

Flora, va te préparer. Ah, mon cher amant!

NISE.

Ah, mon cher Dom César!

PORCIA.

A son arrivée, ma cousine, il faut toutes deux lui parler sans déguisement, qu'il apprenne que vous l'aimez & que j'aime Octavio. Octavio seul sera mon époux.

NISE.

Et Dom César?

PORCIA.

Je hais jusqu'à son nom.

NISE.

Ah! c'en est trop.

PORCIA.

Si vous voulez, cependant, je vais l'aimer de tout mon cœur.

NISE.

Non pas cela, non plus.

PORCIA.

Que ferai-je donc?

OCTAVIO.

Comment s'appelle cette rue ?

QUATRIN.

C'est je crois la rue de la Merci. Quoi ! vous voilà déja étranger dans Séville ?

DOM CÉSAR.

N'est-ce pas Octavio ?

OCTAVIO.

Qui êtes-vous ?

DOM CÉSAR.

Vous ne me connoissez pas ?

OCTAVIO.

C'est Dom César ! Embrassez moi, mon ami : depuis quand êtes-vous arrivé ?

DOM CÉSAR.

Tout-à-l'heure.

OCTAVIO.

Entrez, venez vous reposer chez moi.

DOM CÉSAR.

Je ne puis sortir d'ici ; j'y attends un valet que j'ai envoyé à la maison de mon beau-frere.

OÇTAVIO.

Comment! un beau-frere?

DOM CÉSAR.

Oui, je ſuis marié, Octavio; je ne ſuis plus tel que vous m'avez vu.

OCTAVIO.

Quoi! vous n'êtes plus ce dom Céſar toujours amoureux, toujours aimé....

DOM CÉSAR.

Hélas! mon cher ami, il faut bien que l'âge nous réforme. Si j'en croyois mon cœur, je n'aurois que trop de penchant encore..... Ah, belle inconnue!

OCTAVIO.

Quoi! vous ſoupirez?

DOM CÉSAR.

C'eſt un ſouvenir que je donne à la beauté la plus charmante, la plus adorable & qui avoit fait ſur mon cœur l'impreſſion la plus vive, quoique je ne l'aie vue qu'un inſtant.

OCTAVIO.

Que dites-vous?

DOM CÉSAR.

Oui, conduiſant un parti en Flandre, j'ai arraché aux Hollandois une

prisonniere faite pour être adorée & à qui je donnai mon cœur au premier moment que je la vis. Notre marche étoit rapide, il fallut la quitter immédiatement après l'avoir servie. Ses gens étoient écartés, son frere l'assiégeoit, je ne pus pas même savoir d'où elle étoit : j'ai perdu jusqu'à l'espérance de la revoir jamais; mon cœur en a saigné long-tems; mais comme il y auroit de la folie à se piquer de constance pour une chimere pareille, je me suis enfin décidé à épouser une fille de bonne maison avec une fortune honnête. Je renonce aux armes, je ne veux plus que jouir du repos & du bonheur que me promet cette nouvelle alliance.

OCTAVIO.

Je vous en fais mon compliment, mon cher ami.



SCENE VIII.

Les mêmes, ARNESTE.

ARNESTE.

ALLONS, Monsieur, de la joie : j'ai dit que vous ne tarderiez pas à arriver, & je vous apporte des lettres du beau-frere & de la future.

DOM CÉSAR.

Ecoute un mot : est-elle belle?

ARNESTE.

Au-delà de l'imagination. Si vous voulez dès cette nuit occuper l'appartement où vous devez loger, en voilà la clef que l'on m'a remise ; c'est un rez-de-chaussée qui donne sur la rue.

DOM CÉSAR.

Va, cours à la poste & fais apporter ici tout mon équipage. Vous voyez, mon cher ami, partagez mon bonheur.

OCTAVIO.

J'en suis pénétré ; quelque triste que

ſoit la poſition où je me trouve, il me ſemble que votre félicité adoucit mes chagrins.



SCENE IX.

Les mêmes, FLORA.

FLORA, *à Quatrin.*

OU eſt ton Maître?

QUATRIN.

Ne le vois-tu pas?

FLORA.

Je veux lui parler.

QUATRIN.

Eh bien.

FLORA.

Retires-toi : un mot, Monſieur, c'eſt moi.

OCTAVIO.

Qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau, Flora?

FLORA.

Ce billet vous apprendra bien des choſes; mais je m'enfuis.

OCTAVIO.

OCTAVIO.

Un moment.

FLORA.

Faites ce que vous commande ma maîtresse, & bon soir.

OCTAVIO.

Je suis si peu heureux que ce pourroit bien être encore quelque infortune. (*Il lit.*) » J'ai à vous communi-
» quer un malheur que je ne puis vous
» cacher ; je vous attends à l'arrivée
» de la nuit à la porte du jardin :
» venez avec tout votre courage, je
» m'y rendrai avec toute ma douleur.
» Bon soir «.

Que veut-elle dire ? Le sort ne se lasse point de me poursuivre ! Adieu, César.

DOM CÉSAR.

Cela est bon, adieu, quand je vous vois partir accablé de chagrins pour un défi marqué apparemment sur ce billet !

OCTAVIO.

Soyez tranquille. J'aime une Dame avec le frere de qui j'ai eu une dispute qui m'oblige, comme vous voyez, de ne sortir qu'avec précaution. Elle

m'écrit de me rendre à la porte d'un jardin pour être inſtruit d'un malheur qui me menace, & duſſé-je y périr, je vais m'y rendre.

DOM CÉSAR.

Attendez : ſi ce frere eſt votre ennemi, il vous attend peut-être. Je ne puis vous laiſſer aller ſeul.

OCTAVIO.

La vie m'eſt à charge, je vais chercher la mort.

DOM CÉSAR.

Je vous ſuis par-tout.

OCTAVIO.

Il ſeroit indécent de vous expoſer à de pareils dangers un jour de nôces.

DOM CÉSAR.

Non, mon ami, je vous vois en péril, je ne vous abandonnerai point. Je ſais ne pas chercher les occaſions ; mais je ne ſais pas fuir celles qui ſe préſentent. L'honneur & l'amitié exigent que je vous accompagne.

OCTAVIO.

Puiſque vous le voulez abſolument, donnez-moi votre parole de m'aider en tout ce que vous pourrez.

DOM CÉSAR.

Je vous donne parole de vous ſervir envers & contre tous.

OCTAVIO.

Je la réçois.

DOM CÉSAR.

Fût-ce même à mon préjudice : allons.

OCTAVIO.

Allons apprendre ce malheur que je redoute.

CAMILLE.

Monſieur, n'allez-vous pas voir votre femme ce ſoir ?

DOM CÉSAR.

Quand tu me vois attaché au ſervice d'un ami ne me parles pas d'autre choſe.

OCTAVIO.

Enfin quelque choſe qui arrive, je compte ſur vous.

DOM CÉSAR.

Je vous l'ai promis.

OCTAVIO, *à part.*

Par ce moyen je m'aſſure un vengeur contre Henrique & un protecteur pour Porcia. (*Ils s'en vont.*)



SECONDE JOURNÉE.

La Scene change, elle représente le derriere du jardin de la maison de Henrique.

SCENE PREMIERE.

NISE, PORCIA, FLORA, *à une grille du jardin.*

PORCIA.

ALLONS, il est déja nuit.

NISE.

C'est un grand bonheur qu'elle soit un peu obscure.

PORCIA.

Ma chere Nise, du moment qu'Octavio sera arrivé, veillez avec soin de peur que mon frere n'arrive. Il est si brutal, que s'il soupçonnoit la

moindre chose de ceci, il me tueroit sur le champ.

FLORA.

Nous resterons en sentinelle pour répondre s'il appelle, quoique je le croie sorti. (*Elles se retirent dans la maison.*)

SCENE II.

Pour bien entendre cette Scene, il faut se figurer la situation du théatre. Il représente le fond d'un jardin séparé de la rue par une grille. Deux autres rues viennent y aboutir, l'une à droite, l'autre à gauche; Octavio, César & leurs Valets, sortent par la premiere, & l'instant d'après, Carlos, Henrique, &c. par la seconde.

OCTAVIO, DOM CÉSAR, LEURS VALETS, HENRIQUE, CARLOS *dans la rue*, PORCIA *en dedans de la grille.*

OCTAVIO.

Il est tems.

DOM CÉSAR.

N'est-il pas trop tôt pour un rendez-vous?

OCTAVIO.

Non : voilà précisément l'heure qu'elle m'a marquée.....

DOM CÉSAR.

La nuit est déja bien noire, quoiqu'elle ne fasse que commencer.

PORCIA, *en dedans.*

Si je ne me trompe, je vois du monde dans la rue.

HENRIQUE *se rencontrant avec Carlos de l'autre côté.*

Je vous cherchois.

CARLOS.

C'est un grand hasard que vous m'ayez trouvé si près, & dans une rue si peu passante.

HENRIQUE.

D'où venez-vous par-là ?

CARLOS.

Du jardin du Président.

QUATRIN, *à Octavio.*

Eh bien, qu'attendez-vous, si vous voulez y arriver ?

OCTAVIO.

César, attendez un moment ici, je

vais donner le ſignal : vous entrerez après moi dès que vous verrez la porte ouverte.

DOM CÉSAR.

Bon, j'y prendrai garde.

PORCIA *en dedans.*

J'entends Octavio. Eſt-ce vous ?

OCTAVIO.

Oui, c'eſt moi.

PORCIA.

Attendez, je vais ouvrir. Etes-vous ſeul ? Vous auriez mal fait.

OCTAVIO.

J'ai avec moi Quatrin & un ami.

PORCIA.

Tant mieux.

(Carlos & Henrique ſont ſuppoſés ne point entendre tout cela qui ſe dit à voix baſſe. Henrique cherche à tâtons la grille du jardin.)

CARLOS.

Si le nouveau marié arrive demain il faudra....

HENRIQUE.

Attendez, nous ſommes à la porte de mon jardin.

CARLOS.

Que voulez-vous faire ?

HENRIQUE.

Rentrer par-là puiſque nous y ſommes.

OCTAVIO *à Quatrin.*

Avançons juſqu'à la porte, ne crains rien.

QUATRIN.

Eh morbleu, comment voulez-vous que je faſſe pour n'avoir point peur ?

OCTAVIO.

Qui peut t'effrayer ?

QUATRIN.

Ma foi, ou la tête me tourne, ou j'entends du monde.

OCTAVIO.

Tu as raiſon, paſſons plus loin.

QUATRIN.

Pourquoi faire ?

OCTAVIO.

Nous nous promenerons juſqu'à ce que ces gens-là ſoient paſſés pour ne point nous rendre ſuſpects.

CARLOS *à Henrique.*

Il me ſemble qu'on ouvre la porte. (*Porcia l'ouvre en effet en dedans.*)

DOM CÉSAR.

J'ai senti ouvrir, entrerai-je ?....

PORCIA.

Sans doute : dépêchez-vous d'entrer avant que mon frere arrive.

(Dans ce moment, César & Henrique sont tous deux près de la porte.)

DOM CÉSAR, *sentant Henrique.*

C'est-là Octavio, sans doute.

HENRIQUE, *bas.*

Qu'est-ce que j'entends, grand Dieu !

PORCIA.

Finissons donc : entrez-vous ?

DOM CÉSAR *à Henrique.*

Eh bien, s'il faut entrer, qu'attendez-vous ? Suivez-moi.

CARLOS *à Henrique.*

Paix.

HENRIQUE *à Carlos.*

Entrons pour connoître toute l'étendue de mon outrage.

CARLOS, *croyant les étrangers entrés tous deux.*

De peur qu'ils ne s'échappent, je

vais fermer la porte derriere moi. (*Il la ferme.*)

(*Octavio reste dans la rue parce qu'il s'est écarté, comme on l'a vu, à l'arrivée des deux parens. César est entré dans le jardin le premier. Carlos & Henrique gardent la porte qu'ils ont fermée.*)

PORCIA *à son frere qu'elle croit Octavio.*

Soyez sans inquiétude ; si mon frere vient on nous avertira. Tu ne réponds pas, mon cher cœur !

HENRIQUE.

Dissimulons afin de savoir à qui elle croit parler.

PORCIA *voyant que celui à qui elle parle ne répond point.*

Sans doute voilà l'ami, & Octavio est l'autre qui est là plus loin. (*Elle va à lui & l'appelle.*) Octavio.

DOM CÉSAR.

Je ne suis point Octavio.

PORCIA.

Comment, & où donc est-il ? (*Elle retourne au premier qui est Henrique.*) Et toi, qui es-tu ? homme ou démon?

HENRIQUE.

Je ſuis celui que tu déshonores & qui va te punir.

DOM CÉSAR.

Qu'entends-je ?

PORCIA.

Je ſuis morte.

HENRIQUE *à Dom Céſar.*

Et toi qui as oſé entrer ici, compte que tu n'en ſortiras plus qu'en y laiſſant la vie.

DOM CÉSAR.

Nous verrons.

HENRIQUE, *en le chargeant l'épée à la main.*

Meurs, traître !

DOM CÉSAR.

Eſt-il poſſible qu'Octavio m'abandonne ainſi ?

PORCIA.

Quel horrible contre-tems ! je me meurs !

OCTAVIO *qui revient & entend du bruit.*

On appelle : il n'eſt plus tems d'attendre ; briſons la porte.

PORCIA.

J'entends Octavio dehors, je vais lui ouvrir.

HENRIQUE *à Carlos.*

Ne laissez pas ouvrir la porte.

CARLOS *à Porcia, qui tient la clef dans la serrure.*

Que faites-vous ?

PORCIA.

Ciel ! je ne puis ouvrir !

OCTAVIO.

Qu'ils gardent la porte, ils verront bientôt que tout est porte pour moi. (*A son valet.*) Escaladons la muraille.

HENRIQUE *à Dom César.*

Tu penses en vain à t'échapper.

DOM CÉSAR.

Tu vas voir, lâche, à quoi je pense.

QUATRIN, *en tombant de l'autre côté.*

Ah ! j'ai une jambe cassée.

OCTAVIO.

Courage, mon ami, me voilà près de vous.

PORCIA.

Octavio est entré, que vais-je devenir ?

DOM CÉSAR.

Ah, brave ami !

HENRIQUE.

Ah, traîtres !

CARLOS, *quittant la porte où il étoit.*

Est-il possible que les autres soient entrés ?

OCTAVIO.

Qu'ils périssent.

CARLOS *à Henrique.*

Appellez vos gens.

HENRIQUE.

Hola, Silvio, Flora.

PORCIA.

Je ne saurois faire un pas.

QUATRIN.

Jusqu'à ce que tout soit appaisé, j'ai envie de monter sur un arbre.

LES GENS DE HENRIQUE.

Nous y allons, Monsieur.

DOM CÉSAR.

Qu'ils viennent tous ensemble : je les attends moi seul.

(*Dans ce moment Octavio après être convenu avec Dom César, prend Porcia par la main : il se retire vers la porte qu'il ouvre. Dom César écarte les assaillans.*)

HENRIQUE *leur crie.*

Allons, mes enfans, qu'il n'en échappe pas un.

UN VALET.

Je suis mort.

QUATRIN.

Déja un de mort ! enfuyons-nous.

OCTAVIO *à Porcia.*

Suivez-moi.

PORCIA.

Je ne sais si j'en aurai la force.

OCTAVIO.

Où est Dom César ?

(*Dom César sort en ce moment. Henrique, Carlos & leurs valets, s'arrêtent eux-mêmes à la porte, en voulant sortir tous ensemble.*)

OCTAVIO *sentant quelqu'un.*

Qui est-ce ?

DOM CÉSAR.

Est-ce Octavio ?

OCTAVIO.

Retirons-nous vîte : suivez-moi, Porcia.

PORCIA.

Oui, mon cher Octavio, si je le puis. (*Ils se jettent dans une des rues voisines.*)

QUATRIN *qui est sorti le dernier, les a vu tourner.*

Voilà Octavio qui emmene Porcia : je vais le suivre.

CARLOS *qui sort en ce moment.*

Je ne trouve plus Henrique. A-t-on jamais vu un désordre pareil ? Mais j'apperçois un homme à la porte.

QUATRIN *voyant Carlos qu'il prend pour César.*

C'est-là, sans doute, Dom César. Marchons vîte, ils sont devant.

CARLOS, *bas.*

Cet homme en étoit.

QUATRIN.

Allons, dépêchons-nous.

CARLOS.

Cela va m'apprendre qui ils sont.

QUATRIN.

Marchons, afin de n'être pas vus de ces coquins-là.

CARLOS.

Marchons.

QUATRIN.

Ils l'emmenent chez nous, suivez-moi, j'y retourne.

CARLOS, *bas.*

Je connoîtrai l'auteur de cette insulte. (*Haut.*) Je vous suis.

QUATRIN.

Je vais devant. Ecoutez donc : voilà de bonnes dupes ; nous enlevons la Dame & ils la cherchent.

CARLOS, *bas.*

Il faut bien patienter jusqu'au bout.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

La Scene représente l'antichambre de l'appartement de Porcia.

NISE, FLORA.

On se souvient qu'au commencement de la scene elles sont rentrées pour répondre à Henrique s'il appelloit; elles sont dans l'appartement & parlent du bruit qui frappe leurs oreilles.

NISE.

VOILA un terrible accident.

FLORA.

Sûrement on se bat.

NISE.

Ah, ma pauvre Porcia!

FLORA.

J'ai tout-à-l'heure entendu votre frere dans le tapage.

NISE.

Quoique le sang me parle pour

lui, l'état de Porcia m'inquiete encore davantage.

FLORA.

Je vais ouvrir la porte qui donne ſur le jardin.

NISE.

Non, n'ouvre pas : ce ſeroit nous expoſer à être ſoupçonnées, & puiſqu'il eſt arrivé du malheur, il vaut mieux que Carlos & Henrique nous croient innocentes.

FLORA.

Vous avez raiſon.

NISE.

Je n'entends plus de bruit.

FLORA.

Je vois de la lumiere & Henrique qui vient à nous ; mon Dieu qu'il eſt triſte !

NISE.

Retire-toi, Flora, ne diſons mot juſqu'à ce que nous ſachions ce qu'il penſe. Ecoutons tout d'ici.

UN VALET *à Henrique.*

J'ai cherché par-tout ſans la trouver.

HENRIQUE.

L'infâme ! si elle s'étoit enfuie à son appartement !

LE VALET.

Elle n'a pas pu, la porte en a toujours été fermée.

HENRIQUE.

Je ne saurois non plus trouver Carlos.

FLORA.

Ne les entendez-vous pas ? Ils n'ont plus Porcia.

NISE.

Sans doute Octavio l'aura enlevée.

FLORA.

Il a bien fait, elle auroit mal passé son tems ici.

HENRIQUE *à son valet.*

Appelle une fille pour savoir si elle n'est pas là dedans.

LE VALET.

Flora.

FLORA.

Eh bien.

LE VALET.

Porcia est-elle là ?

FLORA.

Non : il n'y a qu'un moment, elle a dit qu'elle alloit descendre au jardin.

HENRIQUE.

Je le vois, ma honte est certaine. Je suis déshonorée par une sœur coupable. Quelle loi cruelle que celle qui fait dépendre notre honneur de celui de nos sœurs ! elles nous causent les plus violens chagrins & ne servent jamais à nos plaisirs.



SCENE IV.

Les mêmes, CARLOS.

CARLOS.

HENRIQUE.

HENRIQUE.

Eh bien, Carlos.

CARLOS.

Je viens de vous ouvrir le chemin à la vengeance, mon cousin.

HENRIQUE.

Eſt-il poſſible ?

CARLOS.

Rien n'eſt plus certain. Comme je vous cherchois, tout-à-l'heure, un homme s'eſt approché de moi, qui m'a dit à voix baſſe : ſuivez-moi, on l'emmene à la maiſon. Je le ſuis ſans dire mot. A la porte de la maiſon il m'examine & demande qui je ſuis, Je ne réponds point ; il demande encore, & voyant que je ne parlois pas, il a fermé la porte ſans que je puſſe entrer. Moi, afin de ne pas effrayer les gens du logis, je me ſuis retiré, mais j'ai bien remarqué la porte ; nous ſaurons demain qui y demeure, & entre quelles mains votre ſœur eſt tombée. Nous verrons s'il eſt poſſible de réparer l'outrage qu'on vous a fait, ou s'il faudra la venger.

HENRIQUE.

Rien de ſi ſage, & où eſt la maiſon ?

CARLOS.

Tout près d'ici, la ſeconde dans la rue de la Merci.

FLORA, *bas à Nise.*

C'est celle d'Octavio.

NISE.

Paix.

HENRIQUE.

Allons, mon cousin, allons mettre le feu à cette infâme retraite.

CARLOS.

Ne voyez-vous pas qu'à présent ce seroit faire un éclat inutile? Les portes sont fermées : que pourrions-nous faire?

HENRIQUE.

Quoi, vous voulez que j'attende à me venger d'un traître qui m'a tué un Domestique, qui m'a enlevé ma sœur?

CARLOS.

Voici ce qu'il y a de mieux. Je vais prendre un Commissaire que je connois. En lui racontant ce qui s'est passé, il viendra sous prétexte d'informer du fait & nous le suivrons.

HENRIQUE.

Comment! aller ainsi publier ma honte?

CARLOS.

Non, je ne parlerai que du meurtre. C'en eſt aſſez pour autoriſer des recherches (4).

HENRIQUE.

Cela eſt vrai, allez promptement.

CARLOS.

J'y vole. (*Il ſort.*)

FLORA *à Niſe.*

N'entendez-vous pas ce qu'ils complotent.

NISE.

Sans doute Porcia y eſt : ſi on vient à l'y trouver elle eſt perdue. Que faire ?

FLORA.

J'y remédierai. Dans le trouble où eſt la maiſon on ne prendra pas garde à moi. (*Elles s'en vont.*)

---

(4) J'ai fait ici un léger changement. Ceux qui ſavent l'Eſpagnol verront qu'il étoit fort indifférent. Ceux qui ne le ſavent pas peuvent être sûrs qu'ils n'y perdent rien.

*



SCENE V.

HENRIQUE, *seul.*

Je suis bien fou de prendre tant de peines pour une fille. L'ingrate me récompense bien des soins qu'elle m'a coûtés & de mon attention à lui chercher un mari digne d'elle. Que diroit-il, si par malheur il venoit à savoir ce qui se passe ?

UN VALET.

Dom César, Monsieur, qui arrive.

HENRIQUE.

Que dis-tu ?

LE VALET.

Dom César est dans l'autre salle.

HENRIQUE.

Dom César !

LE VALET.

C'est lui qui m'a dit de vous avertir.

HENRIQUE.

Il ne me manquoit plus que cela.

Si

Si Dieu ne m'eſt en aide j'en perdrai l'eſprit.

LE VALET.

Il attend.

HENRIQUE.

César vient chercher ſa femme! De quel front, ô ciel, oſerai-je l'aborder? trouverai-je jamais des termes pour lui apprendre ce qui m'eſt arrivé?

LE VALET.

Songez qu'il eſt à la porte.

HENRIQUE.

Qu'il entre. Que dis-je? Je ne ſoutiendrai jamais ſa vue.

(Tandis que le valet va pour introduire Dom Céſar, Henrique ſuccombant à ſa douleur ſe retire. On apperçoit Niſe & Flora.)

FLORA.

Eſt-il parti?

NISE.

Oui.

FLORA.

Allons donc au remede (5) puiſque

(5) Il faut ſe rappeller ce que Flora a dit

la maiſon a une fauſſe porte, je vous promets qu'ils ne rencontreront pas Porcia. (*Elle ſort.*)



SCENE VI.

NISE *qui ſe retire dans le fond*, DOM CÉSAR, LE VALET *qui l'introduit*, ARNESTE.

César s'eſt informé où eſt l'appartement de Porcia.

LE VALET.

C'EST ici ſa chambre.

DOM CÉSAR.

Henrique n'eſt point ici apparemment, puiſqu'il ne vient point me recevoir. Ne me dira-t-on point où eſt Porcia ?

---

plus haut, en entendant Carlos comploter de faire enlever Porcia par un Commiſſaire, elle a dit : *J'y remédierai*, c'eſt ce qu'elle veut faire.

LE VALET.

Vous le ſaurez bientôt. Je vous dis ſeulement que voilà ſa chambre. (*Il veut s'en aller.*)

DOM CÉSAR.

Attendez, ne ſavez-vous pas ſi elle y eſt ?

LE VALET.

Je n'en ſais rien.

DOM CÉSAR.

Arneſte, regarde bien. Il faut que tu te ſois trompé à la rue & par conſéquent à la maiſon.

ARNESTE.

Point du tout ; c'eſt bien ici la maiſon de Henrique : voilà la rue des Armes où il demeure. Je me ſouviens très-bien d'avoir vu tout cela tantôt.

DOM CÉSAR.

Depuis ce tems-là je n'ai cependant eu que celui de remettre Octavio & ſa maîtreſſe chez eux, & quand j'arrive ici je n'y trouve ni Henrique ni perſonne pour m'enſeigner où peut être Porcia. Je commence à ſoupçonner là-dedans du miſtere. S'il alloit ſe trouver que ce ſoit un monſtre

de laideur que ma future, je serois bien attrapé.

ARNESTE.

Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir.

DOM CÉSAR.

Comment cela ?

ARNESTE.

Parce qu'elle est dans la salle ici près.

DOM CÉSAR.

Porcia ?

ARNESTE.

Elle-même.

DOM CÉSAR.

Je vais la joindre. (*Elle s'avance.*) Mais que vois-je !

NISE.

Qu'ai-je apperçu ?

DOM CÉSAR.

Est-ce une illusion qui me trompe ?

NISE.

Est-ce un songe qui me flatte ?

DOM CÉSAR

N'est-ce pas vous, Madame, que

j'ai eu le bonheur de voir en Flandre ?

NISE.

N'est-ce pas là Dom César ? Ils l'attendoient ici, le voilà sans doute arrivé.

DOM CÉSAR.

C'est elle, c'est celle que j'adore.

NISE.

C'est celui qui peut seul faire mon bonheur.

DOM CÉSAR.

Il y a des momens, Madame, où l'on doute si l'on dort, ou si l'on veille; je suis dans un de ces momens. Je crois bien me rappeller de vous avoir vue en Flandre, de vous y avoir aimée; mais j'ai peine à me persuader que je vous retrouve ici dans le moment même où je croyois vous avoir perdue pour jamais. Ma surprise est d'autant plus flatteuse qu'en vous retrouvant, c'est avec un titre qui vous assure à moi pour toujours (6).

(6) On devine aisément combien j'ai abrégé cet endroit. César s'amuse à y faire des

NISE.

Il me prend pour Porcia. Il m'aime, il ignore les désastres de mon amie. Il y auroit de la cruauté à le lui apprendre : il ne le saura que trop tôt. C'est moi-même, César; votre nom que je n'ai point oublié a été ma seule consolation dans une longue absence; l'obligation que je vous ai n'est point sortie de ma mémoire; aujourd'hui que je vous attendois pour époux, sans vous connoître, je demandois au Ciel de me donner quelqu'un que je puisse aimer; mais à ce moment vous pouvez croire que je ne lui demande plus rien. Cependant quelque plaisir que j'aie ici, mon frere n'y est point, ne trouvez pas mauvais que j'attende son retour pour donner à mes sentimens une pleine liberté.

DOM CÉSAR.

Je ne puis vous blâmer, quoique

---

distinctions très-subtiles sur le bonheur qu'il a eu de ne perdre sa Dame que quand elle ne lui appartenoit pas, & de la retrouver quand elle va être à lui.

je sois bien en droit de me plaindre.

NISE.

Adieu. (*A part.*) Je m'en vais de peur que l'arrivée de Henrique ne renverse tout. (*Elle sort.*)



SCENE VII.

CÉSAR, ARNESTE.

DOM CÉSAR.

VOILA une aventure bien étrange & bien heureuse !

ARNESTE.

Vous ne pouviez rien desirer de mieux.

DOM CÉSAR.

Je me trouverai dans les bras de la seule femme qui ait touché mon cœur. C'est elle que je venois épouser.



SCENE VIII.

Les mêmes, HENRIQUE.

HENRIQUE.

Je reviens chez moi ; César sera sans doute informé de ma honte.... Ah, femme perfide ! mais comment, César est encore ici ? Je m'enfuis de peur qu'il ne m'apperçoive ; mais il m'a déja vu.

DOM CÉSAR.

Votre empressement, mon cher Henrique, répond mal au mien. Quant à Porcia....

HENRIQUE.

Ah, Ciel !

DOM CÉSAR.

En vain vous....

HENRIQUE.

Je suis perdu. Quoi ! César ! vous savez déja....

DOM CÉSAR.

Oui : je sais combien je vais coûter de soins.....

HENRIQUE.

Il ne m'étoit pas possible de m'en donner davantage.

DOM CÉSAR.

Il en faut toujours un peu en pareil cas.

HENRIQUE.

Un frere n'est pas toujours maître.....

DOM CÉSAR.

Je sais que Porcia....

HENRIQUE.

J'entends, vous savez tout.

DOM CÉSAR.

Quand je la cherchois on m'a dit....

HENRIQUE.

En voilà assez, Dom César. Pourquoi toujours parler de mes chagrins, si vous en êtes instruit?

DOM CÉSAR.

Je ne comprends pas ce chagrin, Henrique; il est vrai qu'on m'a fait attendre un peu après Porcia, mais sa vue a tout réparé.

HENRIQUE.

Ah, malheureux que je suis!

DOM CÉSAR.

Je lui ai dit....

HENRIQUE.

Vous l'avez vue ?

DOM CÉSAR.

Oui, Henrique.

HENRIQUE.

Je ne ſais où j'en ſuis. Vous l'avez vue, vous-même ?

DOM CÉSAR.

Oui.

HENRIQUE.

Où ?

DOM CÉSAR.

Dans cette ſalle.

HENRIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Lui ou moi, ſommes-nous fous ?

DOM CÉSAR.

Une preuve que je l'ai vue, c'eſt qu'elle eſt d'une beauté ſans pareille, & elle eſt entrée là-dedans un peu honteuſe de m'avoir trouvé ici tout ſeul.

HENRIQUE.

Je n'y conçois rien. Elle eſt entrée honteuſe.... Mais il faut diſſimuler pour

ne point donner de soupçons. J'étois surpris aussi qu'elle vous eût parlé quand je n'y étois pas ; mais cela suffit, descendons. Venez vous reposer, vous devez en avoir besoin.

DOM CÉSAR.

Je vais auparavant rendre visite à un ami.

HENRIQUE, *bas.*

Je brûle d'éclaircir ce qu'il m'a dit. (*Haut.*) Reviendrez-vous sur le champ ?

DOM CÉSAR.

Oui, restez. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

HENRIQUE, CARLOS *qui entre.*

CARLOS.

Enfin, Henrique, j'espere que nous saurons....

HENRIQUE.

Parlez bas. César est arrivé.

CARLOS.

Cela est malheureux. Porcia.... ?

HENRIQUE.

Paix : il n'en ſait rien.

CARLOS.

Il ne ſait pas qu'elle n'eſt plus ici.

HENRIQUE.

Je le crois.

CARLOS.

Hâtons-nous donc, le Commiſſaire eſt tout prêt, & il nous attend dans ſa maiſon. Le coupable eſt tranquille dans la ſienne, ne ſachant rien de ce qui ſe paſſe, nous le trouverons ſans défiance.

HENRIQUE.

Attendez, je veux éclaircir.....

CARLOS.

Quoi ! vous voulez vous arrêter ?

HENRIQUE.

Je veux ſortir d'un doute.

CARLOS.

Il eſt bien l'heure ; nous n'avons pas le tems à préſent, & après vous en aurez de reſte. (*Ils s'en vont.*)

SCENE X.

La Scene change : elle est à la maison d'Octavio ; il paroît avec Porcia & Quatrin. Quatrin lui a appris la rencontre qu'il a faite, à la porte, d'un homme qui n'a point voulu dire son nom.

PORCIA, OCTAVIO, QUATRIN.

OCTAVIO, *en entrant sur le théatre.*

QUE dis-tu?

PORCIA.

Quel malheur!

OCTAVIO.

Traître, que ne m'avertissois-tu tout de suite?

QUATRIN.

Qu'auriez-vous fait si vous l'aviez sçu?

OCTAVIO.

Ce que j'aurois fait, je l'aurois tué

ſur le champ ; car il aura été retrouver Henrique, qui va, par ce moyen, ſavoir où nous ſommes.

PORCIA.

Je ſuis perdue. Nous ne pouvons plus reſter ici.

QUATRIN.

Vous mettez les choſes au pis.

OCTAVIO.

Je ne ſais à quoi tient, infâme, que je ne te donne mille coups de poignard.

PORCIA.

Eh bien, mon cher Octavio, que ferons-nous ? Mon frere va certainement être ici dans l'inſtant.

OCTAVIO.

Je n'en doute pas.

PORCIA.

Que faire donc ? où aller ?

OCTAVIO.

Je n'en ſais rien : tout ce que je ſais, c'eſt qu'il ne faut pas reſter ici. Va, Quatrin, chercher une chaiſe-à-porteurs.

QUATRIN.

Pour quoi ?

OCTAVIO.

Pour Porcia. En l'emmenant à pied avec moi, je ſerois plutôt ſuſpect. Voir un homme & une femme enſemble à pareille heure attireroit l'attention de la garde, au lieu que dans une chaiſe elle n'y regarde jamais.

QUATRIN.

Et où penſez-vous trouver des porteurs à préſent?

OCTAVIO.

Eh bien, vas chercher un carroſſe.

QUATRIN.

Encore mieux : un carroſſe à dix heures paſſées!

OCTAVIO.

Miſérable! tu trouves de l'impoſſibilité à tout. Oh bien, j'y vais moi-même : dans un autre moment je te....

QUATRIN.

Vous verrez ſi vous en trouvez. (*Octavio ſort, Céſar & Camille entrent de l'autre côté.*)

✱

SCENE XI.

PORCIA, DOM CÉSAR, CAMILLE, QUATRIN.

DOM CÉSAR.

ENTRONS. Où eſt Octavio ?

QUATRIN.

Ne l'avez-vous pas rencontré ?

DOM CÉSAR.

Non.

QUATRIN.

Il ne fait que de ſortir du logis.

DOM CÉSAR.

Vos malheurs, Madame, m'occupent ſans ceſſe. C'eſt ce qui m'a fait quitter ma femme précipitamment, pour venir ſavoir comment vous vous trouvez.

PORCIA.

Quoi ! vous êtes marié ?

DOM CÉSAR.

Oui, Madame, & ma femme eſt

une perſonne de plus ſur le ſecours de qui vous pouvez compter. (*Flora arrive toute eſſoufflée.*)

SCENE XII.

FLORA, *les mêmes.*

FLORA.

Je n'en puis plus.

PORCIA.

C'eſt Flora.

FLORA.

Oui.

PORCIA.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

FLORA.

Un grand malheur ; on ſait tout, on ſait où vous êtes cachée ; Carlos l'a dit à votre frere. Ils ont été chercher un Commiſſaire ; il vient fouiller la maiſon, ſous prétexte de la mort d'un valet qui a été tué au jardin.

PORCIA.

Je ſuis accablée.

FLORA.

Qu'attendez-vous ? Sortez d'ici, ils vous y trouveront.

PORCIA.

Ah, malheureuſe !

FLORA.

Ils vont arriver.

DOM CÉSAR.

Que ferons-nous ?

PORCIA.

Il n'y a point de remede.

DOM CÉSAR.

Et Octavio ?

PORCIA.

Il eſt allé me chercher une chaiſe.

FLORA.

Songez qu'ils ſont derriere moi.

PORCIA.

Octavio n'eſt point ici; mais il y auroit de la folie à l'attendre.

DOM CÉSAR.

Je ne ſais que faire; cependant je ne puis refuſer mon ſecours.

PORCIA.

Je n'eſpere qu'en vous.

DOM CÉSAR.

Allons, Madame, venez. L'honneur me défend d'abandonner vos intérêts & ceux de mon ami. Dites à Octavio quand il arrivera que je l'ai emmenée dans un couvent. (*Il fait quelques pas.*) Mais, que dis-je, à cette heure, il n'y en aura aucun d'ouvert. Il vaut mieux tout naturellement aller conter la choſe à mon beau-frere & remettre cette Dame dans ſa maiſon. Quoique cela ne ſoit peut-être pas dans l'exacte bienſéance, le cas eſt ſi preſſant, qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. Allons, je vais vous conduire chez ma femme ; je ne veux pas non plus oublier Octavio. (*A ſon valet.*) Camille reſte ici : voilà les clefs de mon appartement où tu l'introduiras ; dis-lui de s'y rendre bien fermé dans la chaiſe : c'eſt le moyen le plus ſûr pour n'être pas reconnu. Marchons.

PORCIA.

Je vous ſuis quoiqu'en tremblant.

DOM CÉSAR.

Vous n'avez rien à craindre tant

que je ferai avec vous. (*Ils s'en vont.*) (*Il y a une ſcene entre Quatrin, Camille & Flora. En général les plaiſanteries des valets ſur la ſcene Eſpagnole, ſont ou baſſes ou indécentes. Celles de cette ſcene-ci ſont l'un & l'autre. Je me ſuis bien gardé de les traduire.*)



SCENE XIII.

OCTAVIO, QUATRIN, CAMILLE, FLORA.

OCTAVIO.

VENEZ, vous autres : allons, Porcia, voilà la chaiſe ; mais, Flora ici ! qu'y es-tu venue faire ?

FLORA.

Je ſuis venue....

QUATRIN.

Dépêches-toi.

OCTAVIO.

Qu'eſt-il arrivé ?

QUATRIN.

Flora est venue vous apprendre que tout ce que vous craignez étoit arrivé. On va venir ici vous enlever.

OCTAVIO.

Ainsi tout se réunit contre moi. Et où est Porcia?

QUATRIN.

Elle est partie.

CAMILLE.

Mon maître l'a emmenée sans vous attendre dans un endroit sûr. Pour vous, il m'a chargé de vous remettre les clefs de son appartement. Entrez dans la chaise, je vais vous y conduire.

(*Octavio y rentre.*)



SCENE XIV.

CARLOS, LE COMMISSAIRE, LES ARCHERS, FLORA, QUATRIN, CAMILLE.

UN ARCHER.

HOLA, porteurs, arrêtez.

QUATRIN.

Je ne bouge.

CARLOS.

Je m'en doutois bien. Qui es-tu?

QUATRIN.

Je ne ſais que lui dire.

LE COMMISSAIRE.

Où va cette chaiſe?

QUATRIN.

Où? aux Repenties?

LE COMMISSAIRE.

Et cette femme voilée? Qui eſt-elle?

QUATRIN.

Quelle vous le dise elle-même.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on lui ôte son voile.

CARLOS.

Attendez : si c'est elle ce n'est pas ici qu'il faut la découvrir.

FLORA *se montrant à Carlos.*

C'est moi, Monsieur, j'étois avec Madame....

CARLOS.

Cela suffit, Flora, je devine tout. (*Au Commissaire.*) Tout va bien, Monsieur, nous avons trouvé ce que nous cherchions.

LE COMMISSAIRE.

C'est donc elle qui se cache sous ce voile.

CARLOS.

C'est sa suivante : la maîtresse est là dans la chaise.

LE COMMISSAIRE.

Cela est clair.

UN ARCHER.

Voyons si elle y est.

LE COMMISSAIRE.

Veux-tu t'arrêter. N'eſt-ce pas aſſez pour une femme de ſon rang, que les reproches qu'elle doit ſe faire à elle-même ſans l'expoſer ici à rougir devant tout le monde.

CARLOS *au Commiſſaire.*

Nous avons bien fait de laiſſer Henrique chez vous, pour lui épargner la douleur de cette ſcene.

LE COMMISSAIRE.

Je n'ai pas voulu qu'il vînt. A la vue de celle qui l'a offenſé, il n'auroit pas été maître de ſa fureur, & dans ces ſortes de cas, il vaut encore mieux pour l'honneur des familles, tâcher de tout concilier que de laiſſer conſommer la vengeance.

CARLOS.

Mais, voilà le valet, ſon maître n'eſt pas loin.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on lui ôte ſon épée.

QUATRIN.

Ma foi, ôtez; je vous l'aurois donnée ſi vous l'aviez demandée.

LE COMMISSAIRE.

Otez donc.

QUATRIN.

Ils font là une bonne prise.

LE COMMISSAIRE.

Voyez si son maître est dans la maison.

QUATRIN.

Vous n'avez pas besoin de le chercher.

LE COMMISSAIRE.

Où donc est-il ?

QUATRIN.

Là dans la chaise.

LE COMMISSAIRE.

Tu plaisantes, je crois : veux-tu répondre ?

QUATRIN.

Mais je dis la vérité.

LE COMMISSAIRE.

Il est.....

QUATRIN *montrant la chaise.*
Là dedans.

LE COMMISSAIRE.

Ce coquin-là est ivre.

QUATRIN, *bas à Flora.*

Je crois qu'Octavio n'eſt pas à ſon aiſe.

FLORA.

Ni moi; je meurs de peur.

LES ARCHERS *qui ont été faire la viſite de la maiſon.*

Monſieur, il n'y a abſolument perſonne.

LE COMMISSAIRE.

Oh, oh, nous ſaurons bien le découvrir: allons, partons. Qu'on emmene ce Valet avec la Suivante. Où irons-nous? il ne faut pas la conduire chez ſon frere, ce me ſemble.

CARLOS.

Non, il n'y a qu'à la remettre chez moi, ſi vous le voulez bien, comme chez un des amis de ſa famille : elle y ſera décemment avec ma ſœur; cela vaudra d'autant mieux qu'il ſera facile de faire croire aux Valets qu'elle y a paſſé toute la nuit, comme cela arrive ſouvent.

LE COMMISSAIRE.

Etes-vous content?

CARLOS.

Je ſuis comblé de votre complaiſance.

LE COMMISSAIRE.

Lé bleſſé eſt-il mort?

CARLOS.

Pas encore, mais il eſt fort mal; on verra demain.

LES PORTEURS.

Où allons-nous?

CARLOS.

Chez moi.

CAMILLE.

Puiſqu'ils n'ont pas pris garde à moi, je m'échappe.

FLORA, *à Quatrin.*

Marchons.

QUATRIN.

Te voilà donc priſonniere auſſi, ma chere enfant?

LE COMMISSAIRE.

Adieu, Monſieur, vous voilà bien aſſuré d'avoir Porcia.

QUATRIN.

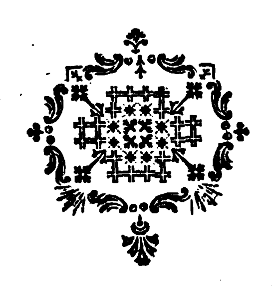
Voilà des gens bien sûrs de leur fait.

CARLOS.

Allons rendre la vie à Henrique en lui apprenant le ſuccès de tout ceci.

QUATRIN.

Ce ſera une choſe à voir que leur figure, quand ils en viendront à ouvrir la chaiſe.





TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans la maison de Henrique ; Dom César qui ne connoît Porcia que pour l'amante d'Octavio, qui croit avoir vu la véritable Porcia sa femme future dans l'appartement où il a parlé à Nise, y va tout droit avec celle qu'il conduit..... Le désordre de la maison, l'absence des maîtres, les clefs qu'il a comme devant y loger ; un de ses gens qu'il y a laissé pour l'attendre : tout cela facilite le naturel de cette scene. Il entre avec Porcia sans lumiere. Il ne faut pas oublier qu'au milieu de la confusion de cette maison & de l'intérêt que Carlos y prend, Nise y est toujours restée, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

DOM CÉSAR, PORCIA.

DOM CÉSAR.

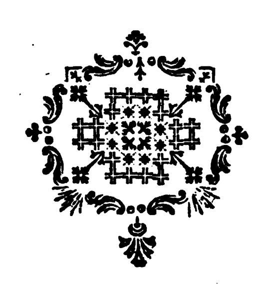
Vous voilà chez moi ; attendez ici, je vais chercher de la lumiere, & je dirai à Porcia de venir vous voir.

CARLOS.

Allons rendre la vie à Henrique en lui apprenant le ſuccès de tout ceci.

QUATRIN.

Ce ſera une choſe à voir que leur figure, quand ils en viendront à ouvrir la chaiſe.







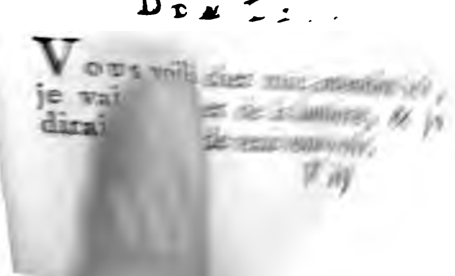
TROISIEME ACTE

SCENE PREMIERE.

La Scene ... [illegible] ... bance.

DOM ... [illegible]

Dom ... [illegible]



Vous voilà ... [illegible]
je vai ... [illegible]
disai ... [illegible]

PORCIA.

A qui dites-vous?

DOM CÉSAR.

A Porcia, ma femme; attendez, je vais la chercher. (*Il y va.*)

PORCIA.

Elle porte le même nom que moi! elle seroit bien malheureuse si elle éprouvoit les mêmes infortunes. Que l'amour me coûte cher! Je ne sais où est Octavio, ni où cet homme-ci m'a conduite: dans l'incertitude affreuse où je me trouve l'unique consolation qui me reste, est d'être bien assurée que je ne suis pas chez moi.

DOM CÉSAR *apporte une lumiere.*

Je vais chercher Porcia, attendez.

PORCIA.

J'attends; voyons si mes plaintes.....

(*Elle reconnoît sa chambre.*)

Mais que vois-je, malheureuse? Est-ce un songe? est-ce une illusion? Voilà mon appartement, je le reconnois, c'est lui-même: ah, c'en est fait! ma mort est certaine. Quel est donc l'homme qui m'a conduite, grand Dieu? C'est l'ami d'Octavio, c'est

celui qu'il m'a présenté lui-même, & il me ramene ici ! Je me meurs d'inquiétude & d'effroi ; je ne puis sortir, & d'ailleurs où aller ? De quelque côté que je me tourne, je ne vois que la mort : eh bien, soit, je suis assez malheureuse pour la desirer.

SCENE II.

PORCIA, DOM CÉSAR, NISE.

NISE.

Je ne puis concevoir de quelle femme César me parle.

DOM CÉSAR, *à Nise.*

Cette Dame, ma chere Porcia, a tant éprouvé d'infortunes aujourd'hui, que vous ne pouvez lui refuser d'y être sensible ; elle vous les apprendra.

(*Nise & Porcia se regardent avec une surprise qui leur ôte la parole. L'étonnement, joint à la crainte de tout découvrir à Dom César, les empêche de l'interrompre.*) (*Il continue.*)

Je l'ai amenée ici parce qu'elle est

adorée d'un de mes amis, & que dans l'état où je l'ai trouvée, sa mort étoit sûre sans mon secours. J'ai compté sur la noblesse de votre cœur & sur la générosité de votre frere; consolez-la, n'oubliez rien pour la tranquilliser. Pour moi je vais tâcher de trouver & de prévenir à ce sujet Henrique. (*Il sort avec promptitude.*)

NISE

Attendez, Dom César, il ne faut pas que Henrique..... Mais il est déja parti.

PORCIA.

Quoi! c'est-là Dom César? Je suis morte.

NISE.

Parlez-moi, ma chere amie; est-il bien vrai que ce soit vous? je ne saurois me le persuader.

PORCIA.

Vous avez raison; tout ceci est si extraordinaire que moi-même je ne sais qu'en croire.

NISE.

Mais comment vous trouvez-vous ici?

PORCIA.

Je n'en ſais rien ; tout ce que j'imagine, c'eſt que je n'ai plus à attendre que la mort. Dom Céſar m'aura reconnue pour celle qui lui étoit deſtinée : il m'aura, ſans doute, conduite ici pour ſe ménager le cruel plaiſir de m'immoler lui-même à ſa vengeance.

NISE.

Quelle horreur ! Mais comment n'avez-vous pas reconnu la maiſon ?

PORCIA.

La nuit étoit obſcure, il n'y avoit aucunes lumieres.

NISE.

Cependant plus j'y penſe, moins je puis croire que Dom Céſar..... Non, il ne vous connoît pas : écoutez, rappellez-vous que ce matin ſon Valet m'a priſe pour vous : il m'a auſſi lui-même entretenue ici en croyant vous parler.

PORCIA.

Mais mon frere ne l'a-t-il point détrompé ?

NISE.

Je ne ſais ; cependant ſon air n'an-

nonçoit que de la compassion : il ne paroissoit pas songer à la vengeance.

PORCIA.

Cela est vrai ; malgré cela je ne puis penser autre chose, si non que César se croyant outragé par moi, a résolu ma mort de concert avec mon frere, & s'est chargé d'en être l'exécuteur.

NISE.

Cela n'est pas possible ; mais si Octavio le connoît, s'ils sont si bons amis, comment a-t-il pu se charger de l'aider à vous délivrer ?

PORCIA.

Je n'y comprends rien. Tout ce que je vois, c'est que César, pour se venger plus sûrement, a pu feindre devant son ami de ne me pas connoître. Le danger qui me menace n'en est pas moins sûr.

NISE.

Celui que vous craignez de la trahison de Dom César, me paroît fort douteux : mais il y en a un autre plus à craindre. César est allé chercher Henrique comme vous avez vu : s'il le trouve il l'amenera ; tout sera découvert, & dans sa premiere fureur, il

n'y aura rien qu'il ne se croie permis. Nous ne serons pas en état de nous opposer à ses transports.

PORCIA.

Si nous pouvions au moins attendre jusqu'à demain matin, peut-être par le moyen de César & de votre frere, pourroit-on trouver quelque conciliation : mais je ne sais comment échapper au danger pour le reste de cette nuit.

NISE.

S'il n'y a que cela, rien n'est plus facile.

PORCIA.

Comment ?

NISE.

Vous savez que la maison où nous logeons Carlos & moi, tient à celle-ci ; passons y : nous ferons par-là trois choses ; nous vous mettrons à couvert du ressentiment d'Henrique ; nous parlerons à mon frere quand il arrivera, pour l'engager à tout pacifier, & nous enverrons chercher César.

PORCIA.

Vous avez raison.

(*Elles sont supposées, comme on a pu le voir, déja être ou rentrer dans une chambre au fond, d'où le spectateur peut les voir ou les entendre, & il y en a une à côté où entre Henrique.*)



SCENE III.

Les mêmes, DOM CÉSAR, *sans voir* HENRIQUE.

DOM CÉSAR.

EST-IL possible qu'à une pareille heure il ne soit pas encore chez lui?

NISE, *dans le fond à Porcia.*

Par-là, nous remédierons à tout.

DOM CÉSAR.

Je n'ai pu trouver Henrique; mais n'importe, quand il arrivera je lui dirai tout. (*Il passe dans la chambre où sont les femmes.*)

NISE, *effrayée.*

Non, il n'est pas nécessaire.

HENRIQUE, *regardant à travers la porte ſans entrer.*

Grand Dieu! il eſt vrai, c'eſt Porcia.

(Il ſe modere alors pour bien des raiſons. D'abord la préſence de Dom Céſar exige qu'il ne diſe rien. Enſuite ſe voyant dans le cas de douter ſi Porcia s'eſt enfuie avec le raviſſeur, ſans la trouver innocente, il ne peut plus la trouver ſi coupable. Les réflexions qui ſuivent de cette incertitude, doivent ſuſpendre ſon impétuoſité.)

NISE *à Dom Céſar.*

N'en parlez pas à mon frere, il ſuffit.....

DOM CÉSAR.

Point du tout. Il vaut mieux qu'il le ſache, il pourroit vous en ſavoir mauvais gré. *(Il ſe retourne & apperçoit Henrique dans l'antichambre.)* Mais je le vois.

NISE.

Attendez, écoutez.

DOM CÉSAR.

Henrique.

PORCIA.

Pour le coup voilà mon dernier moment.

DOM CÉSAR.

Il y a une Dame ici avec Porcia.

HENRIQUE.

Je sais qui elle est.

DOM CÉSAR.

Vous la connoissez ! en ce cas vous m'accorderez aisément....

HENRIQUE.

Quoi ?

DOM CÉSAR.

De lui laisser passer la nuit ici avec Porcia.

NISE *bas*.

Il va tout perdre. Allons-nous-en.

(Elles sortent par une porte au fond de l'appartement.)

DOM CÉSAR.

C'est moi qui l'a fait rester ici.

HENRIQUE.

Qu'elle y reste, à la bonne heure.

DOM CÉSAR.

Vous ne le trouverez pas mauvais.

HENRIQUE.

Pourquoi le trouverois-je mauvais ? Vous êtes le maître : dès que cela vous fait plaisir, j'y consens de tout mon cœur.

DOM CÉSAR.

Je n'oublierai jamais une si obligeante complaisance.

HENRIQUE.

Eh mais, César, en vérité, vous n'y pensez pas. Quelle complaisance trouvez-vous à laisser ici Porcia avec sa cousine ?

DOM CÉSAR, *bas.*

Qu'entends-je ? elle est sa cousine ! Quelle étourderie de ne m'avoir pas averti ? Il auroit été bon que je lui eusse tout raconté.

HENRIQUE.

Je ne sais où j'en suis ; Porcia certainement est bien là ; cependant Carlos dit l'avoir vu enlever : moi-même quand je l'ai fait demander ici je me souviens que Flora a répondu qu'elle n'y étoit pas. L'instant d'après César m'a dit l'y avoir vue ; elle y est encore à présent. Voyons, attendons,

puisque mon déshonneur n'est pas encore sûr. Je veux bien lui laisser la vie jusqu'à ce que je sois éclairci.



SCENE IV.

DOM CÉSAR, HENRIQUE, CARLOS.

CARLOS.

Il y a quelqu'un avec Henrique. Si c'étoit César, il ne faut pas qu'il sache rien. Henrique, un mot à part.

HENRIQUE.

César, permettez-vous ?

DOM CÉSAR.

Oui, oui, faites vos affaires. (*A part.*) Je vais voir là-bas si Octavio est arrivé. (*Il s'en va.*)

CARLOS.

Quand une fois les malheurs commencent, ils ne finissent pas si-tôt.

HENRIQUE.

Dites, dites, je n'ai plus de malheurs à craindre.

CARLOS.

Nous avons été d'abord....

HENRIQUE.

Avez-vous bien cherché ?

CARLOS.

Oui, & nous avons trouvé....

HENRIQUE.

Et si ce n'est pas Porcia, que m'importe le reste ?

CARLOS.

Mais c'est elle-même.

HENRIQUE.

Que dites-vous ? Ma sœur ?

CARLOS.

Oui, Porcia.

HENRIQUE.

Allez, vous vous moquez.

CARLOS.

Et qu'avez-vous à rire ?

HENRIQUE.

Vous rêvez : réveillez-vous : Porcia

CARLOS.

Oui, Porcia, je vous le répete.

HENRIQUE.

Allons, taisez-vous.

CARLOS.

Je ferois bien auſſi en droit de me moquer de vous, ſi l'amitié me le permettoit.

HENRIQUE.

Mais, Carlos, dites-moi, parlez-vous ſérieuſement ?

CARLOS.

Je vous jure morbleu, que je l'ai vue.

HENRIQUE.

Je n'y tiens plus : mais elle n'eſt pas ſortie d'ici : Céſar lui a parlé dans la maiſon, & je viens moi-même de l'y voir tout-à-l'heure.

CARLOS.

J'admire votre crédulité : je l'ai trouvée là-bas, vous dis-je, à telle enſeigne, que Flora, ſa ſuivante, étoit avec elle.

HENRIQUE.

Flora ! taiſez-vous, encore une fois.

CARLOS.

Mais, je ſors de les voir toutes deux & vous doutez encore ?

HENRIQUE.

Et si Porcia est ici, si je viens de l'y voir, moi.

CARLOS.

Comment cela pourroit-il être, puisque je viens de la faire mener à l'instant chez moi, dans une chaise & Flora avec elle ; elles y sont à présent, & il va venir un laquais vous en donner des nouvelles.

HENRIQUE.

Je ne sais ce qu'il veut dire.

CARLOS.

Je ne le comprends pas.

HENRIQUE.

Enfin, Carlos, il n'y a qu'à voir.

CARLOS.

A la bonne heure, Henrique.

HENRIQUE.

Sa chambre n'est pas si loin.

CARLOS.

Mon logis est tout près.

HENRIQUE.

Vous verrez qui de nous deux se trompe.

CARLOS.

Vous verrez que ce n'eſt pas moi; mais voilà votre laquais, il vous donnera des nouvelles convaincantes.



SCENE V.

HENRIQUE, CARLOS, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

En toute occaſion je vous dirois de vous réjouir.

HENRIQUE.

De quoi?

LE LAQUAIS.

De ce que le moment de la vengeance que vous avez tant ſouhaité eſt arrivé.

HENRIQUE.

Que dis-tu?

LE LAQUAIS.

Carlos m'a ordonné, comme vous ſavez ſans doute, de conduire à ſon appartement Porcia & Flora. Je l'ai

fait; j'ai même fait porter en haut Porcia dans la chaiſe, & j'ai vîte fermé la porte pour prévenir toute ſurpriſe. Je ſuis retourné le moment d'après pour leur porter de la lumiere, & j'ai penſé tomber à la renverſe quand j'ai vu dans la chambre Octavio.

HENRIQUE.

Qu'as-tu dit?

LE LAQUAIS.

Il ne peut pas ſortir quand il le voudroit, parce que j'ai ſur le champ refermé la porte, & je ſuis venu promptement vous l'apprendre.

CARLOS.

Comment la porte étant bien fermée, a-t-il pu?....

LE LAQUAIS.

Perſonne n'y peut rien comprendre. Je ne ſais s'il eſt entré dans la chambre avant que j'y euſſe apporté de la lumiere ou après; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il y eſt.

HENRIQUE.

Et que nous importe comment il eſt entré?

CARLOS.

Allons lui donner la mort.

HENRIQUE.

Oui, qu'il meure.

SCENE VI.

Les mêmes, DOM CÉSAR.

DOM CÉSAR.

ATTENDEZ, qui menacez-vous?

CARLOS.

Ce n'eſt rien. (*Bas.*) Céſar revient bien à contre-tems.

DOM CÉSAR *à Henrique.*

Je ſuis auſſi de vos amis, & perſonne ne vous ſervira avec plus de zele (7).

---

(7) Il faut ſe ſouvenir que dans le tems où cette Comédie fut compoſée, cette même manie ſubſiſtoit en France. L'honneur exigeoit que l'on ſervît ſes amis dans les duels, dans toutes leurs diſputes. C'étoit aſſez qu'un homme crût avoir reçu un affront pour en faire courir vingt qui s'égorgeoient ſans en avoir abſolument aucune raiſon.

HENRIQUE.

Puiſqu'il faut le lui dire..... vous êtes mon ami ?

DOM CÉSAR.

Vous n'en doutez pas, je penſe.

HENRIQUE.

Eh bien, ſi je vous montrois un homme dont la mort fût néceſſaire à mon honneur, que feriez-vous ?

DOM CÉSAR.

Ce que je ferois ! je la lui donnerois mille fois.

HENRIQUE.

Sachez donc qu'on vient m'avertir qu'il y a dans une maiſon ici près, un homme qui m'a fait les plus grands affronts. Nous allons me venger ; ne m'arrêtez point, ou laiſſez-moi, ou ſuivez-moi.

DOM CÉSAR.

Je vous ſuis. Périſſe votre ennemi, Henrique. (*Ils s'en vont.*)



SCENE VII.

La Scene change, elle est dans la maison de Carlos.

OCTAVIO, FLORA, QUATRIN.

OCTAVIO.

O FORTUNE ! as-tu encore quelque malheur à me faire éprouver ? Ne pourrai-je donc pas mourir une fois & voir terminer mes maux avec ma vie ?

QUATRIN.

Mais, Monsieur, il sera toujours tems de mourir ; ce n'est pas le plus pressé pour le présent.

OCTAVIO.

Ne vois-tu pas que vivre comme je le fais, c'est mourir vingt fois en une heure.

QUATRIN.

Chansons : ma foi, moi je mourrois mille fois comme cela pour un écu.

OCTAVIO.

OCTAVIO.

Où peut être Porcia à préſent?

FLORA.

Votre ami, ſans doute, l'aura miſe en ſûreté.

OCTAVIO.

Allons, cette idéé me conſole; mais combien ſon cœur doit être déchiré! que de larmes je lui coûte! Ah! malheureux!

FLORA.

Mais, Monſieur, nous voilà renfermés. Si l'on venoit!

OCTAVIO.

Encore ai-je eu la précaution, en entrant dans cette maudite chaiſe, de garder mon épée. Eh bien, je vendrai ma vie du moins.

QUATRIN.

Pour moi on me donneroit bien peu de choſe de la mienne; je tâcherai de la conſerver; mais, Monſieur, comment vous êtes-vous laiſſé conduire ſi tranquillement?

OCTAVIO.

Qu'aurois-je fait? Le Commiſſaire avoit main-forte; j'aurois inutilement

essayé de m'échapper. D'ailleurs, je me suis flatté qu'il seroit peut-être possible de parvenir à se concilier par la médiation de Carlos, & que peut-être, pour son propre honneur, Henrique seroit flatté de me donner sa sœur en mariage; mais il me semble qu'on ouvre.

QUATRIN.

Cela ne se peut pas : la porte de la rue donne sur la piece même où nous sommes entrés.

FLORA.

Cela ne fait rien : il y a une autre porte qui donne du côté de la maison de Henrique & par où j'accompagnois souvent Mademoiselle quand elle venoit voir sa cousine.

OCTAVIO.

C'en est donc fait. C'est Henrique qui s'avance par-là; allons, il ne m'égorgera pas sans résistance.



SCENE VIII.

On voit entrer Nise & Porcia par une porte du fond.

NISE, PORCIA, OCTAVIO, FLORA, QUATRIN.

NISE.

Je ne pense pas que personne nous ait vues.

PORCIA.

Pourquoi aller plus loin?

NISE.

Pour ouvrir l'autre porte qui donne.... (*Elle voit Octavio.*) Ah, Dieux!

OCTAVIO.

Porcia!

PORCIA.

Octavio!

OCTAVIO.

Vous ici! comment César vous y a-t-il conduite?

PORCIA.

Je pourrois vous demander la même chose. Comment César vous y a t-il amené? Vit-on jamais rien de pareil? Je le disois bien, Nise. Ah, traître Dom César!

OCTAVIO.

Ne parlez point ainsi de mon meilleur ami.

QUATRIN.

Vous avez raison, voilà un bon ami, c'est lui qui vous a vendu.

OCTAVIO.

Tais-toi, infâme: César est Gentilhomme & mon ami. Quelque chose qu'il arrive, je ne le croirai jamais capable d'une lâcheté.

PORCIA.

Vous êtes bien dans l'erreur.

HENRIQUE *qu'on entend crier en dehors.*

Où est-il? Meure le traître.

DOM CÉSAR *aussi en dehors.*

Ouvrez cette porte, Henrique, & périsse l'insolent qui a fait un pareil affront à des Gentilshommes.

NISE.

Qu'entends-je ?

OCTAVIO.

Quel contre-tems !

QUATRIN.

Louez à préſent votre bon ami.

PORCIA.

Paſſons par l'autre chambre, ſortons d'ici.

NISE.

Et comment ? Quand nous ſommes entrées, le vent a pouſſé la porte ſur nous, & la clef eſt reſtée dehors.

CARLOS.

Henrique, finiſſons. Vous n'ouvrez pas ?

PORCIA.

Retirons-nous là-dedans, ce ſera du moins un court délai.

OCTAVIO.

Je crains peu la mort pour moi ; mais vous, Porcia.... Je ne me connois plus. (*Elles l'emmenent dans la chambre du fond.*)

SCENE IX.

HENRIQUE, CARLOS, CÉSAR, OCTAVIO.

HENRIQUE.

Ou es-tu, lâche, traître?

CARLOS.

Où est celui qui nous a insultés?

DOM CÉSAR.

Laissez-moi lui donner le premier coup.

OCTAVIO, *paroissant à la porte.*

Me voilà, traître Dom César; approche, si tu veux m'ôter la vie.

DOM CÉSAR.

Que vois-je? c'est Octavio.

OCTAVIO.

Oui, lui-même, lâche, qui pour s'être fié à toi, va périr; mais n'importe....

DOM CÉSAR.

Octavio, écoutez.

HENRIQUE.

Vous balancez! qu'il meure.

CARLOS.

Eloignez-vous, César.

DOM CÉSAR.

Que personne ne soit assez hardi pour le toucher.

HENRIQUE.

Ne voyez-vous pas que c'est mon ennemi? gardez-vous de le défendre.

OCTAVIO.

Regarde que c'est moi que tu cherches, moi que tu as trompé.

HENRIQUE.

Ne m'avez-vous pas promis son sang?

OCTAVIO.

Tu m'avois promis ton secours.

DOM CÉSAR.

Quel embarras! tous deux ont ma parole, mais je dois à présent mon secours à Octavio, puisque c'est moi-même qui l'ai amené dans le péril.

HENRIQUE *à Dom César.*

Eh bien!

OCTAVIO.

Tu ne réponds pas?

CARLOS.

Quel eſt votre parti?

DOM CÉSAR.

Le voici : je ne prétends pas qu'on approche d'Octavio.

HENRIQUE.

Que faites-vous?

DOM CÉSAR.

Je défends un ami qui a compté ſur moi.

CARLOS.

Voyez, César, que celui que vous protégez m'a fait une inſulte.

OCTAVIO.

A vous, Carlos! en quoi?

CARLOS.

N'eſt-ce pas m'inſulter que de ſéduire ma ſœur en ſecret (8)?

---

(8) Cette ruſe de faire ici ſuppoſer par Carlos, qu'Octavio eſt amoureux de ſa ſœur, n'eſt pas adroite. Il n'a été queſtion de cet amour prétendu qu'une ſeule fois au commencement de la premiere ſcene, & on l'a ſûre-

OCTAVIO.

Moi ! votre sœur ! si jamais j'y ai seulement pensé !

HENRIQUE.

Tu le nies ; mais nous connoissons tes sentimens : le jour que tu as tué mon ami, mon cher Diégo, n'étois-tu pas aux fenêtres de Nise ? Ne lui parlois-tu pas ?

OCTAVIO.

Eh bien, Henrique, puisqu'il faut ici parler sans feinte, sachez que jamais mon amour pour Nise n'a été véritable, je ne le laissois paroître que pour cacher la tendresse réelle qui m'attachoit à Porcia. C'est Porcia......

DOM CÉSAR.

Qu'entends-je ?

OCTAVIO.

Détrompez-vous donc, c'est Porcia que j'aime, & dût tout l'univers m'ac-

---

ment oublié. Cela donne pourtant lieu à des beautés comme on va le voir : mais il seroit à souhaiter que l'Auteur, pour les produire, eût employé un moyen plus naturel.

cabler, je n'en aimerai jamais d'autres.

HENRIQUE.

Et je souffrirois ce nouvel affront! qu'il meure.

DOM CÉSAR.

Henrique, songez que je le défends.

HENRIQUE.

Quoi! après ce qu'il vient de dire, quand il s'avoue pour l'amant de votre femme?

DOM CÉSAR.

Je vois tout, mais ma parole m'est sacrée. Je lui ai donné la mienne, je la tiendrai.

CARLOS.

Eh bien, qu'ils périssent tous deux.

DOM CÉSAR.

Je le défendrai.

HENRIQUE.

Que nous importe?

DOM CÉSAR *poussant Octavio vers la porte d'une chambre voisine qui communique à celle où les femmes sont cachées.*

Passez par-là.

OCTAVIO.

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Passons par cette porte.

OCTAVIO.

N'est-ce pas fuir ?

DOM CÉSAR.

Suivez-moi, Octavio, vous verrez que je ne fuis pas. (*Il ferme la porte sur lui quand ils sont entrés.*)

HENRIQUE *de l'autre côté.*

Lâches ! vous vous renfermez donc ?

CARLOS.

N'importe, cette chambre a une autre issue, nous trouverons bien moyen d'entrer.

HENRIQUE.

Ils ne se sauveront pas pour cela.

CARLOS *aux Laquais.*

Va chercher la clef de l'autre porte ; & nous, restons ici de peur qu'ils ne se sauvent.

DOM CÉSAR *à Octavio.*

Voilà ce que je voulois.

OCTAVIO *le voyant se mettre en garde.*

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Je veux satisfaire à la fois ma parole & mon honneur. Prenez garde à vous.

(*Les femmes inquietes regardent par la porte, qui de leur chambre communique à celle où sont leurs amans.*)

Je vous ai promis de vous défendre : je l'ai fait, comme vous l'avez vu, contre les ennemis étrangers. A présent que vous n'avez rien à craindre d'eux, je vous demande raison de l'affront que vous m'avez fait à moi-même.

OCTAVIO.

César, après les obligations que je vous ai, je ne me battrai point avec vous.

DOM CÉSAR.

C'est en vain que vous cherchez une excuse ; choisissez, ou de vous battre, ou d'épouser Nise ; encore, dans ce dernier cas même, dois-je vous ôter la vie pour avoir osé vous vanter d'aimer Porcia, tandis que vous

ſavez que je ſuis prêt à l'épouſer ?

OCTAVIO.

A cela, j'ai deux choſes à répondre. 1°. Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que je n'ai point ſu qu'elle alloit devenir votre femme ; c'en eſt aſſez pour me diſculper ſur cet article. 2°. J'aimerai toujours Porcia, je ne l'abandonnerai jamais ; je mourrai ou je vivrai ſon époux, arrangez-vous là-deſſus.

DOM CÉSAR.

Voyons donc à qui elle reſtera.

NISE.

Quelle ſituation !

PORCIA.

Quoi qu'il puiſſe en arriver, je cours le ſauver. Ce péril-ci eſt le plus preſſant.

(*Elle ouvre la porte & va ſortir. Dans le même moment Henrique & Carlos entrent par une autre porte. Nise & Porcia s'arrêtent.*)

❋

SCENE X.

DOM CÉSAR, OCTAVIO, HENRIQUE, CARLOS, NISE, PORCIA, *dans le fond sans être vus.*

HENRIQUE, *en voyant Dom César prêt à charger Octavio.*

COURAGE, César.

CARLOS.

Périsse Octavio.

DOM CÉSAR.

Non pas. Dès que vous êtes entrés, je me mets de son côté.

HENRIQUE.

N'alliez-vous pas lui donner la mort?

DOM CÉSAR.

Cela est vrai; mais l'honneur exige de moi que je le défende contre vous, & que s'il a à périr, ce ne soit que de ma main.

CARLOS.

Enfin, César, puisque vous voulez

absolument le sauver, qu'il épouse donc ma sœur.

DOM CÉSAR.

Cela va sans difficulté.

OCTAVIO.

César, je vous l'ai dit ; dussiez-vous verser tout mon sang, je n'aurai jamais d'autre épouse que Porcia.

HENRIQUE.

Pour réparer l'honneur de Nise, il faut mourir ou l'épouser. Choisissez (9).

OCTAVIO.

Je mourrai donc, Henrique, c'est ce que je vois de plus aisé.

PORCIA.

Je n'y tiens plus.

NISE.

Je vais me jetter à leurs genoux. (*Elles sortent & courent embrasser les genoux, l'une de Carlos, l'autre de Henrique.*) Carlos, mon frere, dussiez-vous me tuer....

---

(9) On doit sentir combien ces deux amantes sont effrayées pendant ce terrible discours.

PORCIA.

Mon cher Henrique, dût-il m'en coûter la vie.... Et vous, Octavio!

NISE.

Dom César.

NISE ET PORCIA *ensemble.*

Ecoutez-nous.

NISE.

Vous, Octavio, quelle est celle de nous que vous aimez?

OCTAVIO.

C'est Porcia. Elle seule aura mon cœur & ma main.

PORCIA.

Et vous, Dom César, à qui prétendez-vous?

DOM CÉSAR.

A Porcia. C'est elle seule que je veux épouser.

NISE.

Voyez quelle est la Porcia que vous desirez tous deux?

DOM CÉSAR *à Nise.*

Qui peut en douter? C'est vous ma chere Porcia, vous que j'adore depuis le moment où je vous ai vue en Flandre & que j'adorai toujours.

NISE.

Dieu ſoit loué. Voilà enfin tout démêlé.

PORCIA.

Ecoutez-moi donc tous, & ſachez une choſe qui va finir tous ces déſordres. Dom Céſar, Niſe eſt la Porcia que vous adorez ſous un nom qui n'eſt pas le ſien. Carlos, Octavio ne refuſera pas Porcia ſous le nom de Niſe ou ſous tout autre, une ſeule équivoque a cauſé tous les maux qui nous ont affligés aujourd'hui. Uniſſez Niſe avec Céſar, moi avec Octavio, vous verrez que tous deux ſeront également contens.

OCTAVIO ET CÉSAR.

Elle a raiſon.

HENRIQUE.

Puiſqu'il eſt ainſi, oublions le paſſé & ne ſongeons plus qu'à la joie.

Fin du ſecond Volume.

